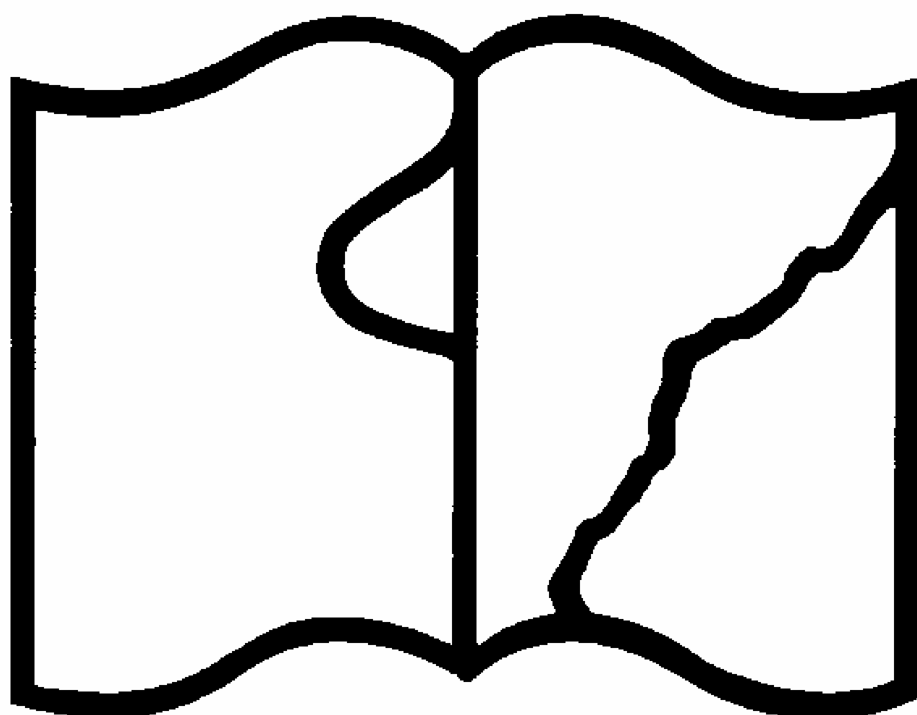
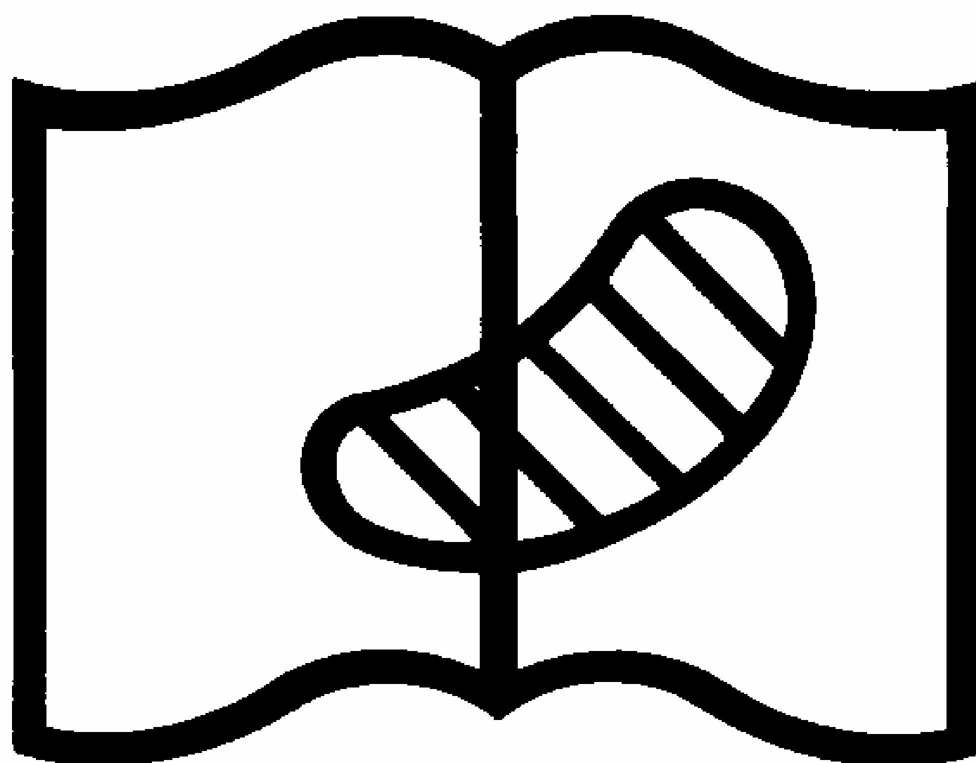


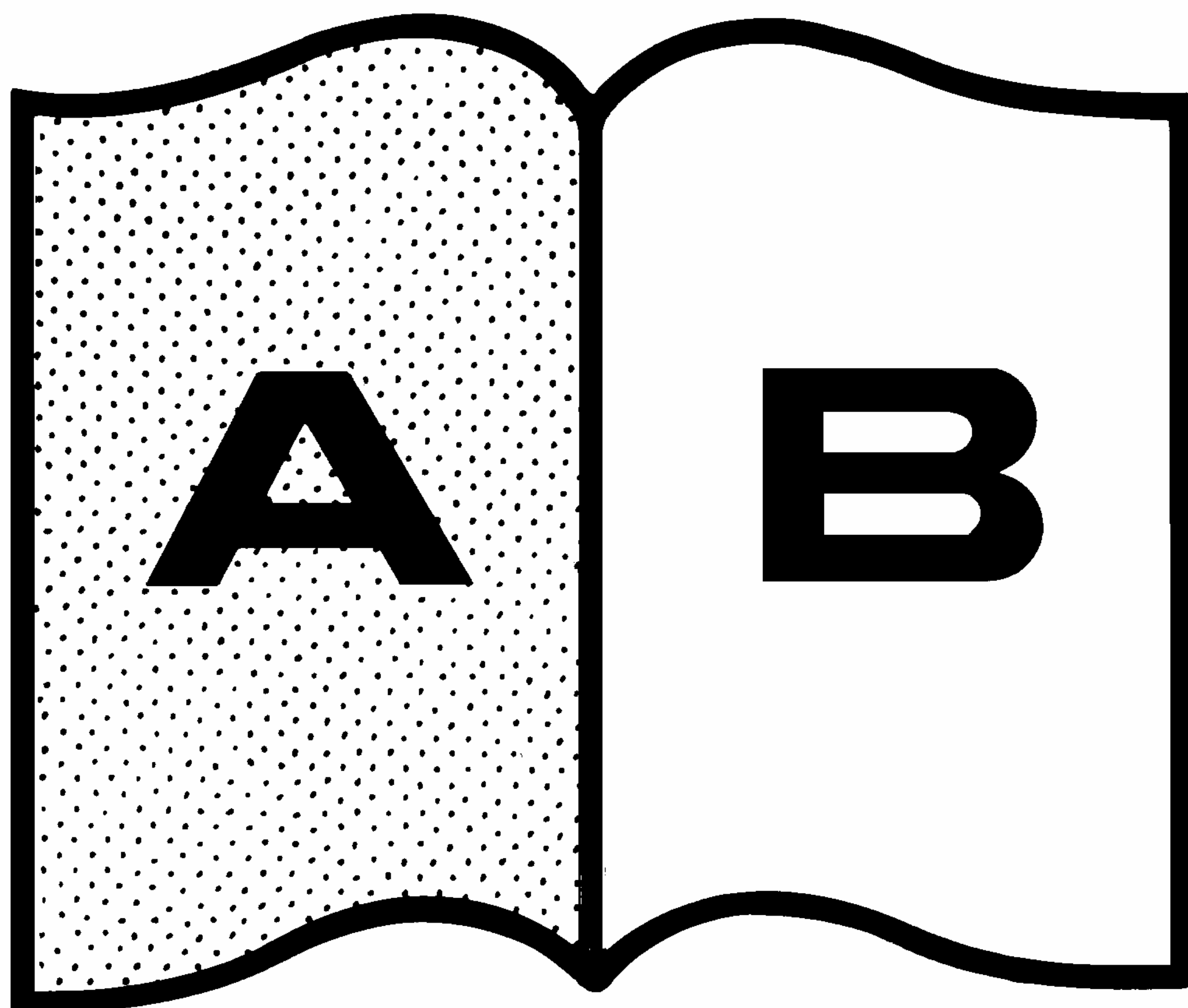
Texte détérioré — reliure défectueuse

NF Z 43-120-11



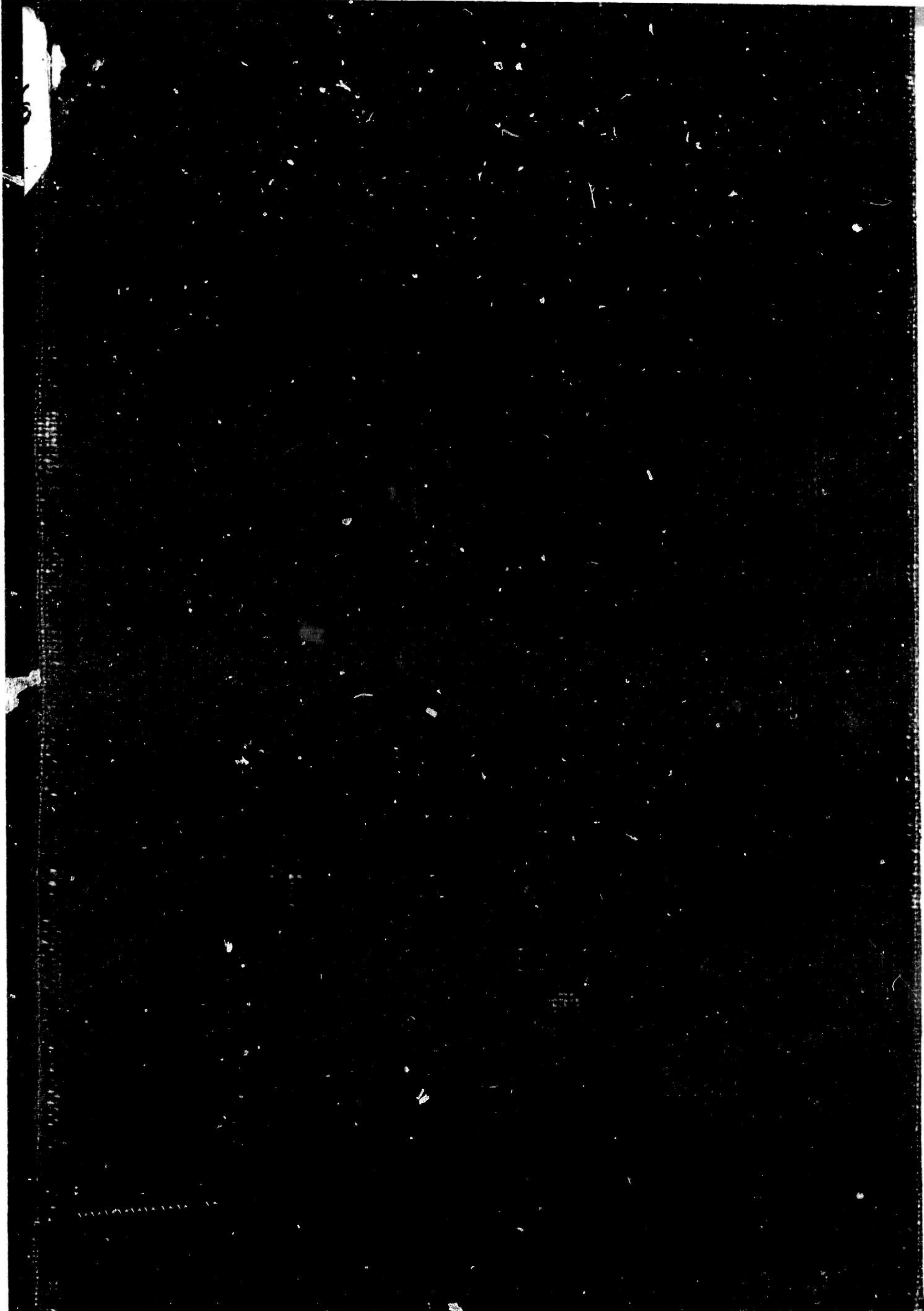
Original illisible

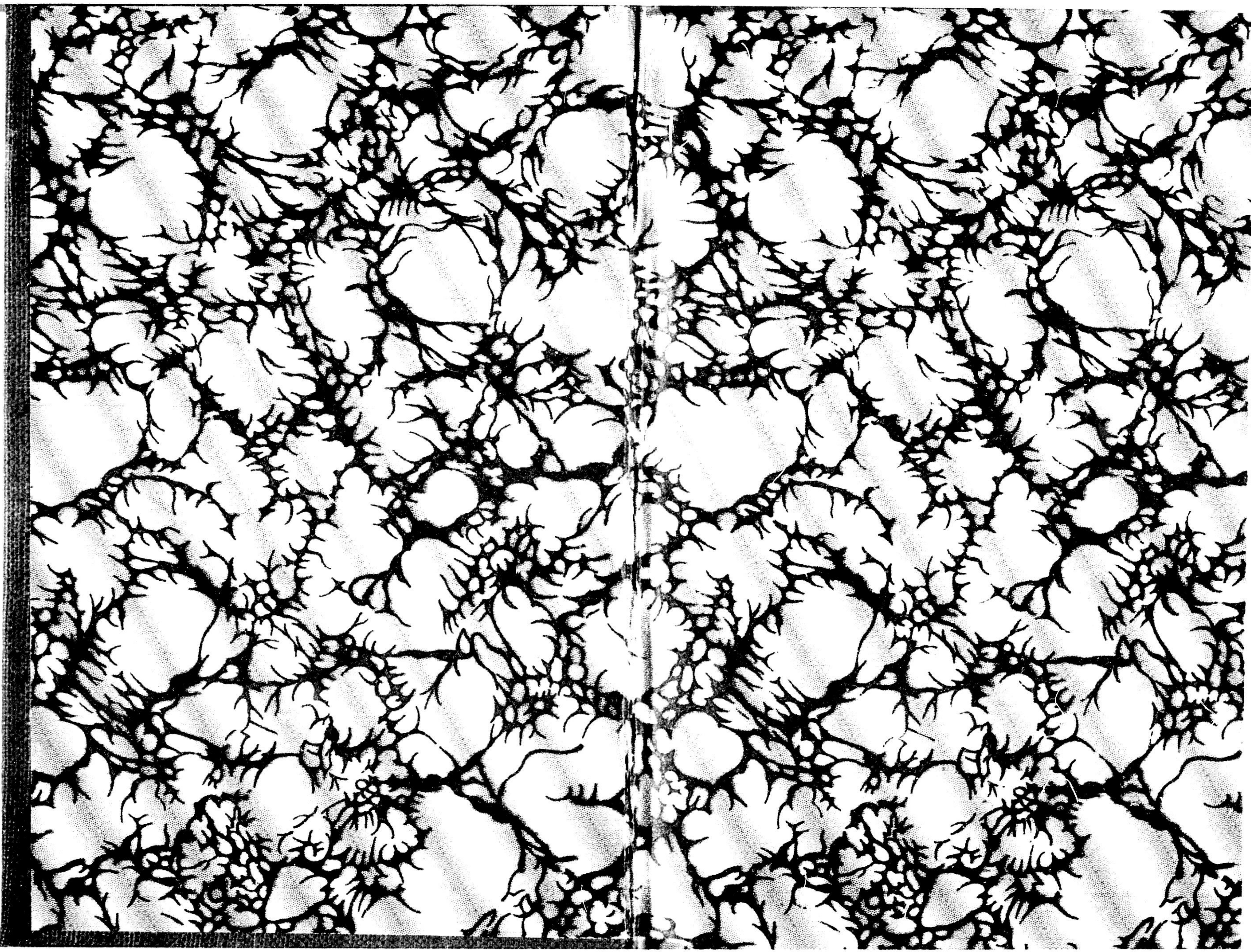
NF Z 43-120-10



Contraste insuffisant

NF Z 43-120-14





Bibliothèque de Philosophie Spiritualiste Moderne
et des Sciences Psychiques

ERNEST BOZZANO

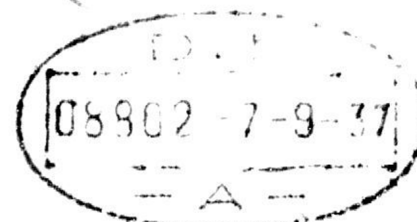
Les Phénomènes DE BILOCATION

Traduit de l'italien par Gabriel GOBRON



PARIS
EDITIONS JEAN MEYER (B. P. S.)
8, Rue Copernic (XVIe)
1937

Les Phénomènes
DE
BILOCATION



ŒUVRES DU MÊME AUTEUR

A LA MÊME LIBRAIRIE

Phénomènes Psychiques au moment de la Mort.
Un volume in-16 de 260 pages ...... 12 fr.

A propos de l' « Introduction à la Métapsychique Humaine ».
Un volume de 260 pages .... 12 fr.

Les manifestations Métapsychiques et les Animaux.
Un volume in-16 de 194 pages ...... 12 fr.

Manifestations supranormales parmi les peuples sauvages.
Un volume in-16 de 166 pages ...... 12 fr.

Les Enigmes de la Psychométrie et les Phénomènes de Télesthésie.
Un volume in-16 de 202 pages ...... 12 fr.

Pensée et Volonté.
Un volume in-16 de 121 pages ...... 9 fr.

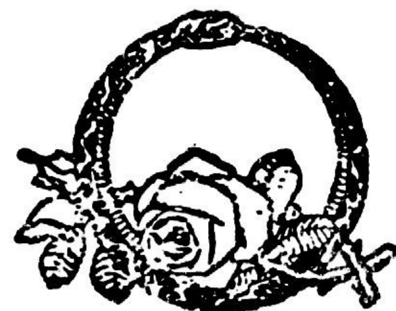
La Médiumnité polyglotte (Xénoglossie).
Un volume in-16 de 260 pages ...... 12 fr.

Bibliothèque de Philosophie Spiritualiste Moderne
et des Sciences Psychiques

ERNEST BOZZANO

Les Phénomènes DE BILOCATION

Traduit de l'Italien par Gabriel GOBRON



PARIS
EDITIONS JEAN MEYER (B. P. S.)
8, Rue Copernic (XVIe)
1937

INTRODUCTION

Les phénomènes de bilocation ont une importance décisive pour la démonstration expérimentale de l'existence et de la survivance de l'esprit humain. Et cela parce qu'ils prouvent qu'il existe dans le « corps somatique » un « corps éthérique » qui, en de rares circonstances de décroissance vitale : sommeil ordinaire, hypnotique, médiumnique, extase, évanouissements, effets des narcotiques, coma, est susceptible de s'éloigner temporairement du « corps somatique » durant l'existence terrestre. De là la conclusion logique que si le « corps éthérique » ou « périsprit » est susceptible de se séparer du « corps somatique » portant bien souvent avec lui la conscience individuelle, la mémoire intégrale et ses propres facultés sensorielles, on devra reconnaître alors que quand il s'en séparera définitivement par le processus de la mort, l'esprit individuel (exactement : individualisé) continuera d'exister dans des conditions d'ambiance appropriées. Ce qui équivaut à admettre que l'existence dans le « corps somatique » d'un « corps éthérique », et en conséquence d'un « corps éthérique », démontre que le siège de la conscience et de l'intelligence est le « corps éthérique », lequel

constitue l'enveloppe suprême, immatérielle, de l'esprit désincarné.

Depuis une vingtaine d'années, plusieurs parmi les métapsychistes les plus connus se sont occupés d'une façon particulière des phénomènes de « bilocation », consacrant des monographies et des volumes à cette importante question : je rappellerai à ce sujet trois ouvrages remarquables publiés en France, l'un dû à Gabriel Delanne, l'autre à Henri Durville, le troisième au Colonel de Rochas ; en Italie, le Professeur Lombroso lui dédia un chapitre de son livre ; en Allemagne, le Docteur E. Mattiesen lui consacra tout récemment une longue monographie dans laquelle il traita l'ardu problème de façon magistrale.

Pour ma part, déjà en 1910, je publiai une longue monographie intitulée : « Considérations et hypothèses sur les phénomènes de bilocation » (*Luce e Ombra*, 1911). Mais les faits de cette nature ont continué depuis à s'accumuler en si grand nombre que je me trouve disposer aujourd'hui d'un important matériel brut, capable de porter à des conclusions d'ordre général précises et sûres en considération de la valeur cumulative des documents mêmes. Il s'ensuit que si dans ma première monographie j'avais conclu en déclarant prudemment que les preuves cumulatives des faits rapportés par moi, ne paraissaient pas encore suffisantes à leur conférer une valeur scientifique, aujourd'hui au contraire, devant l'imposante quantité de cas nouveaux rassemblés et classés, je considère que le moment est venu de me prononcer sur le problème d'une façon explicite et affirmative.

Les choses étant ainsi, je me remets à développer le même thème, remaniant complètement ma première monographie et en doublant le volume. Ce faisant, j'aurai soin de ne rapporter presque jamais des faits extraits des œuvres citées ci-dessus, et cela parce que la documentation que j'ai recueillie est à ce point copieuse que je serai obligé de n'en utiliser qu'une faible partie. Il me semble donc sage de renoncer à me servir de faits déjà portés à la connaissance publique, si intéressants et si démonstratifs qu'ils soient pour la théorie que je soutiens. En outre, je me propose d'adopter un plan schématique propre afin d'éviter le risque de tomber dans des enchaînements d'idées pouvant m'empêcher de formuler avec clarté le résultat de mes enquêtes personnelles.

Je renvoie donc aux ouvrages de Delanne, de Durville, de Rochas, de Lombroso et de Mattiesen quiconque aurait l'intention d'approfondir ultérieurement la question.

Du point de vue du plan schématique de la présente classification, je remarque que les phénomènes de *bilocation* (terme en usage chez les théologiens et qui synthétise les manifestations multiformes dites de « dédoublement fluidique » correspondant aux autres expressions de « corps éthérique », « corps astral », « périsprit ») peuvent se subdiviser en quatre catégories présentant une importance théorique diverse :

Dans la première s'inscrivent les cas de « sensation d'intégrité » chez les amputés et de « dédoublement » chez les hémiplèges, cas théorique-

ment beaucoup plus importants qu'on ne le suppose généralement ;

Dans la seconde catégorie rentrent les cas dans lesquels le sujet aperçoit son propre fantôme tout en conservant sa pleine conscience ;

Dans la troisième, les cas dans lesquels la conscience se trouve transférée dans le fantôme extériorisé ;

Enfin dans la dernière, les cas dans lesquels le « double » d'un vivant ou d'un mort est aperçu seulement par des tiers.

Du point de vue psychologique, il convient de noter que les phénomènes de bilocation présentent cette caractéristique hautement suggestive de leur parfaite uniformité substantielle d'extériorisation (1) malgré les modalités diverses et nombreuses qu'ils assument suivant les circonstances, uniformité substantielle qui persiste, invariable, en tous temps, en tous lieux, en toutes races (y comprises les peuplades sauvages) de façon à devenir comme le centre de convergence de la démonstration de leur existence positivement objective. On peut observer encore qu'ils sont si nombreux qu'un gros volume ne suffirait pas à contenir tous les phénomènes que j'ai recueillis. Cela provient en partie du fait — lui-même hautement suggestif — que d'un côté leur champ s'étend jusqu'à former le substratum nécessaire de presque toute la phénoménologie médiumnique à effets physiques, y compris les phé-

(1) Dans l'original : *estrinsecazione.*

nomènes de matérialisations (par lesquels l'existence des faits devrait être reconnue aussi des adversaires de l'hypothèse spirite) et que d'un autre côté, ils vont jusqu'à s'infiltrer en grand nombre dans les cas considérés jusqu'ici comme d'ordre télépathique.

Dans le développement de la présente classification, je me limiterai à exposer un nombre suffisant de cas typiques que j'analyserai et commenterai brièvement, me réservant de formuler des considérations d'ordre général dans le chapitre des conclusions.

Des Phénomènes
de
BILOCATION

Ire CATÉGORIE

Des « sensations d'intégrité » chez les amputés et des impressions de « dédoublement » chez les hémiplèges.

La signification du phénomène dit de « sensation d'intégrité » chez les amputés s'exprime clairement par les mots mêmes. En effet, il consiste dans le fait curieux, depuis longtemps bien connu des physiologues, qu'un certain nombre d'amputés d'un bras ou d'une jambe, affirment à leur grand étonnement éprouver la sensation précise de posséder encore le membre qui leur manque, et ils ajoutent même qu'ils peuvent encore le remuer comme ils veulent. Et ce qui étonne les mutilés autant que ceux qui les écoutent, c'est le fait qu'ils sont en état de prouver expérimentalement qu'ils ont conscience du contact d'un corps étranger introduit à leur insu dans la portion de l'espace où devrait se mouvoir le membre coupé. Et non seulement cela,

mais ils affirment que si l'on introduit en ce point une petite flamme, ils éprouvent la douleur aiguë d'une brûlure. Enfin presque tous les mutilés en question se trouvent d'accord pour assurer qu'à mesure que passent les jours, ils assistent au raccourcissement lent et graduel de leurs membres fluidiques jusqu'au jour où ils sont complètement réabsorbés et intégrés dans le corps.

A noter aussi que certains invalides par suite d'attaque d'hémiplégie assurent à leur tour éprouver des sensations analogues, bien qu'en rapport avec la nature différente de leur infirmité qui est la paralysie d'une moitié du corps. On verra plus loin combien rationnelles sont leurs impressions de « dédoublement » commençant, du point de vue qui nous occupe.

Les curieux phénomènes en question ne furent jamais une cause de perplexité théorique pour les physiologues, puisqu'ils sont susceptibles d'être interprétés de façon plausible avec des inductions légitimes d'ordre psycho-physiologique. Et déjà l'on comprend que si les enquêtes métapsychiques actuelles n'existaient pas sur les phénomènes d'extériorisation de la sensibilité allant jusqu'à concrétiser un « fantôme odique » dédoublé, nul n'aurait pensé un seul moment à mettre en doute les conclusions des physiologues sur les causes qui déterminent les sensations subjectives qu'éprouvent les amputés et les hémiplèges. Mais incontestablement la question change d'aspect avec l'avènement des nouvelles recherches, en vertu desquelles on est amené à considérer d'un autre point de vue les impressions dont il s'agit, lesquelles

s'avèrent tout à fait analogues à celles qui sont étudiées dans le groupe des phénomènes de « bilocation » et obligent logiquement à renoncer aux hypothèses des physiologues, reconnaissant dans les « sensations d'intégrité » des amputés et dans celles de « dédoublement » des hémiplèges, des cas initiaux ou commençants de manifestations appartenant au groupe des phénomènes de « bilocation », manifestations qui par leur nature rudimentaire même concourrent admirablement à prouver, d'un point de vue inattendu et suggestif, la réalité de l'existence d'un « corps éthérique » dans le « corps somatique ».

La doctoresse Pelletier, résumant les résultats auxquels sont arrivés Bernstein, Pitres, Weir Mitchell, dans leurs enquêtes sur les « sensations d'intégrité chez les amputés », s'exprime ainsi :

« Les illusions des amputés sont un fait normal ; en effet, pour Riset qui porta ses investigations sur des soldats du premier Empire, sur quatre cent cinquante-cinq amputés, quatorze seulement n'ont pas présenté le phénomène du membre fantôme ; pour Pitres l'illusion manquerait seulement une fois sur trente cas... Le plus souvent l'illusion survient tout de suite après l'opération ; quelquefois cependant elle n'a lieu que plus tard, mais toujours dans un temps assez rapproché ; dans un cas signalé par Pitres, elle serait apparue le troisième jour, dans un autre après six semaines.

Mais en quoi consiste au juste ce membre fantôme ? — Quelquefois le membre est totalement senti ; le malade le perçoit avec la forme, le volume, la température, la position, la mobilité, qu'il avait réellement ; mais plus souvent la perception en est beaucoup moins nette. Dans certains cas les extrémités digitales sont senties seules, le reste du membre est flou. Parfois aussi la perception est nette, seulement le membre est senti comme plus

petit ou plus grand qu'il n'était. Un malade de Pitres, amputé d'une main, prétendait que sa main fantôme était petite, comme la main d'un enfant de douze ans ; un autre sentait une main recroquevillée, plus ronde que l'autre. Dans un autre cas du même auteur, la main fantôme était au contraire sentie comme étant plus grosse que l'autre. Mais ce sur quoi tous les malades sont unanimes c'est la réalité des sensations qu'ils éprouvent : « Je ne dirai que la vérité — dit un malade de Weir Mitchell — en déclarant que je suis plus sûr du membre que j'ai perdu que de celui que j'ai gardé. » — « Il faut que je me raisonne — disait un autre — pour me rendre compte de l'irréalité de la sensation que j'éprouve. »

L'observation publiée, il y a sept ans, par Marie et Vigouroux, nous peindra l'intensité de ces sensations d'une manière saisissante. Il s'agit d'une malade... à laquelle on avait dû pratiquer l'amputation d'une cuisse. Elle se sentait fatiguée, meurtrie, mais n'avait aucune conscience d'un changement survenu sur elle. Ce n'est que le lendemain que sa mère venant la visiter, lui apprit que dans sa chute elle s'était fracassé la jambe et qu'on avait dû lui couper la cuisse. Elle se rappelle que l'annonce de cette fâcheuse nouvelle la surprit plutôt qu'elle ne l'émotionna, car l'illusion de sa jambe était parfaite. Lorsque, quelques jours après, on la fit lever pour la conduire à Sainte-Anne, elle n'avait pas conscience de sa mutilation et, voulant se lever seule de son lit, elle roula par terre. Dix-huit mois après il lui arrive encore dans des moments de distraction, de tomber en voulant marcher sans son appareil.

Certains malades peuvent mouvoir en imagination leur membre fantôme, d'autres au contraire ne le peuvent pas... La sensation du membre fantôme dure parfois de longues années, mais, dans plusieurs cas, on a pu constater sa disparition. Cette disparition se fait, chez certains, tout d'un coup ; chez d'autres elle arrive progressivement ; peu à peu le membre illusoire diminue de volume en même temps qu'il se rapproche du moignon, et à la fin il semble au malade que son membre est

disparu dans la cicatrice « comme une ombre qui entre dans un corps », selon l'expression de Weir Mitchell. » (Dott. Pelletier, in « Bulletin de l'Institut Général Psychologique » (1905, pag. 280).

Le Professeur William James a publié aussi sur la question un long mémoire (*Proceedings of the American S. P. R.*, 1885-1889, p. 249) établi d'après une enquête faite par lui-même : Il avait envoyé des circulaires à un grand nombre d'amputés, dont il s'était procuré les adresses en s'adressant aux marchands de membres artificiels. Il obtint ainsi d'entrer en rapports épistolaires, et fort souvent personnels, avec 185 amputés.

Les faits et les déductions qu'il tire des faits concordent avec ce qui est affirmé dans l'article de la Doctoresse Pelletier. Toutefois il ajoute que si les conclusions de l'analyse comparée lui fournissent des indications intéressantes et utiles pour les futurs enquêteurs, rien ou presque rien ne jaillit de définitif du point de vue des causes. Ceci dit, il continue en ces termes :

« Pour ce qui regarde la fréquence relative des « sensations d'intégrité chez les amputés », j'observe qu'au moment de mon enquête ces sensations étaient encore ressenties par près des 3/4 des patients interrogés... Ceux qui les ont éprouvées étaient le plus grand nombre, mais à l'époque où ils répondirent à mon questionnaire, ils avaient cessé de les éprouver. Chez certains, la « sensation d'intégrité » avait cessé presque subitement ; chez d'autres, une heure ou deux après l'amputation ; mais chez beaucoup de mutilés, elle avait perduré pendant des semaines, des mois, des années. Le cas maximum de persistance fut celui d'un homme amputé à la cuisse à l'âge de 13 ans, lequel, à 70 ans, sentait encore son pied, et cela aussi réellement que l'autre pied... Les mains et les

petit ou plus grand qu'il n'était. Un malade de Pitres, amputé d'une main, prétendait que sa main fantôme était petite, comme la main d'un enfant de douze ans ; un autre sentait une main recroquevillée, plus ronde que l'autre. Dans un autre cas du même auteur, la main fantôme était au contraire sentie comme étant plus grosse que l'autre. Mais ce sur quoi tous les malades sont unanimes c'est la réalité des sensations qu'ils éprouvent : « Je ne dirai que la vérité — dit un malade de Weir Mitchell — en déclarant que je suis plus sûr du membre que j'ai perdu que de celui que j'ai gardé. » — « Il faut que je me raisonne — disait un autre — pour me rendre compte de l'irréalité de la sensation que j'éprouve. »

L'observation publiée, il y a sept ans, par Marie et Vigouroux, nous peindra l'intensité de ces sensations d'une manière saisissante. Il s'agit d'une malade... à laquelle on avait dû pratiquer l'amputation d'une cuisse. Elle se sentait fatiguée, meurtrie, mais n'avait aucune conscience d'un changement survenu sur elle. Ce n'est que le lendemain que sa mère venant la visiter, lui apprit que dans sa chute elle s'était fracassé la jambe et qu'on avait dû lui couper la cuisse. Elle se rappelle que l'annonce de cette fâcheuse nouvelle la surprit plutôt qu'elle ne l'émotionna, car l'illusion de sa jambe était parfaite. Lorsque, quelques jours après, on la fit lever pour la conduire à Sainte-Anne, elle n'avait pas conscience de sa mutilation et, voulant se lever seule de son lit, elle roula par terre. Dix-huit mois après il lui arrive encore dans des moments de distraction, de tomber en voulant marcher sans son appareil.

Certains malades peuvent mouvoir en imagination leur membre fantôme, d'autres au contraire ne le peuvent pas... La sensation du membre fantôme dure parfois de longues années, mais, dans plusieurs cas, on a pu constater sa disparition. Cette disparition se fait, chez certains, tout d'un coup ; chez d'autres elle arrive progressivement ; peu à peu le membre illusoire diminue de volume en même temps qu'il se rapproche du moignon, et à la fin il semble au malade que son membre est

disparu dans la cicatrice « comme une ombre qui entre dans un corps », selon l'expression de Weir Mitchell. » (Dott. Pelletier, in « Bulletin de l'Institut Général Psychologique » (1905, pag. 280).

Le Professeur William James a publié aussi sur la question un long mémoire (*Proceedings of the American S. P. R.*, 1885-1889, p. 249) établi d'après une enquête faite par lui-même : Il avait envoyé des circulaires à un grand nombre d'amputés, dont il s'était procuré les adresses en s'adressant aux marchands de membres artificiels. Il obtint ainsi d'entrer en rapports épistolaires, et fort souvent personnels, avec 185 amputés.

Les faits et les déductions qu'il tire des faits concordent avec ce qui est affirmé dans l'article de la Doctoresse Pelletier. Toutefois il ajoute que si les conclusions de l'analyse comparée lui fournissent des indications intéressantes et utiles pour les futurs enquêteurs, rien ou presque rien ne jaillit de définitif du point de vue des causes. Ceci dit, il continue en ces termes :

« Pour ce qui regarde la fréquence relative des « sensations d'intégrité chez les amputés », j'observe qu'au moment de mon enquête ces sensations étaient encore ressenties par près des 3/4 des patients interrogés... Ceux qui les ont éprouvées étaient le plus grand nombre, mais à l'époque où ils répondirent à mon questionnaire, ils avaient cessé de les éprouver. Chez certains, la « sensation d'intégrité » avait cessé presque subitement ; chez d'autres, une heure ou deux après l'amputation ; mais chez beaucoup de mutilés, elle avait perduré pendant des semaines, des mois, des années. Le cas maximum de persistance fut celui d'un homme amputé à la cuisse à l'âge de 13 ans, lequel, à 70 ans, sentait encore son pied, et cela aussi réellement que l'autre pied... Les mains et les

pieds amputés sont seuls nettement sentis, ce qui revient à dire que la sensation de la partie intermédiaire du membre semble avoir disparu. Ainsi par exemple un homme amputé d'un bras me disait sentir sa propre main immédiatement saillir de son épaule. Cette sensation de raccourcissement n'est pas générale pourtant... Beaucoup de patients relatent les malheurs qui leur sont arrivés pour s'être mis à marcher trop vite, croyant avoir encore leur jambe, ou bien pour avoir sauté d'un bond à bas du lit par suite de la même illusion. D'autres ajoutent qu'ils ont parfois allongé automatiquement la main pour gratter le pied manquant qui leur causait une démangeaison. L'un d'eux m'écrit avoir pris machinalement les ciseaux pour se tailler les ongles du pied absent, tant la sensation spéciale ressentie était vive... Il en est un qui m'écrit éprouver constamment l'action du vésicatoire qui se trouvait appliqué au talon ou moment de l'intervention chirurgicale, et un autre qui m'informe ressentir encore le prurit et le gonflement des engelures dont il souffrait quand il fut amputé du bras...

« Les changements apparents de température dans les membres absents sont aussi bien souvent ressentis. Ainsi, par exemple, si le moignon se refroidit ou se réchauffe, de nombreux mutilés éprouvent la sensation de froid ou de chaud dans le pied inexistant. Un courant d'air froid passant sur le moignon, provoque la même sensation sur le pied manquant. Et le pied manquant sympathise quelquefois avec le pied restant, en ce sens que si le premier vient à souffrir du froid, le second en souffre aussi. Un amputé m'écrit que s'il lui arrive de traverser une flaque d'eau et de s'y mouiller le pied restant, il ressent également avec le pied qui lui manque le contact de l'eau ».

Le Professeur William James cite ensuite un extrait d'un livre du physiologue allemand Valentin, d'après lequel on peut admettre que les « sensations d'intégrité » existent aussi dans les cas de déformation congénitales des membres :

« Une fillette de 15 ans et un homme de 40 qui n'avaient tous les deux qu'une seule main normale, cependant que l'autre présentait au lieu des doigts de légères proéminences charnues sans os, ni muscles, avaient tous les deux la sensation précise de plier les doigts inexistants chaque fois qu'ils pliaient l'informe moignon... Pareillement des personnes nées avec un bras plus court que l'autre, assurent qu'à en juger d'après les sensations éprouvées, la longueur du membre atrophié ne leur paraît guère moindre que celle de l'autre : Un infirme auquel manquait presque tout un avant-bras, en sorte que la main atrophiée semblait se relier directement au coude, avait la sensation de posséder un bras normal, dont la longueur ne le cédait en rien à celle du bras normal... »

Pour ce qui se réfère aux interprétations théoriques des faits, William James ne fait que développer avec plus d'ampleur analytique les thèses de ses prédécesseurs : Bernstein, Pitres, Weir Mitchell. Il n'aurait du reste rien pu dire d'autre sur le sujet, étant donné que c'est seulement en examinant le thème à la lumière révélatrice des recherches métapsychiques que l'on peut entrevoir des interprétations nouvelles.

Au point où en sont les choses, et en hommage au désir d'être bref et de ne pas rapporter les longues argumentations analytiques du Prof. William James, je me limiterai à citer un extrait fort clair de Bernstein, dans lequel est proposée la même hypothèse psycho-physiologique formulée par le premier. Il écrit :

« Dans le moignon du membre amputé, on rencontre les troncs nerveux coupés qui fournissent les filets sensibles à tout le membre. Or, dans la cicatrice guérie, il existe souvent des causes d'irritation pour les troncs

nerveux, et comme cette excitation nerveuse est projetée au cerveau, elle produit une sensation et réveille en même temps, par l'habitude, pour ainsi dire, l'image de la partie du corps où les filets nerveux se terminaient naturellement. Le cerveau transporte alors par l'habitude acquise cette sensation dans le membre du corps d'où partent les nerfs excités, même lorsque ce membre n'existe plus. »

Je répète que cette explication paraît satisfaisante et légitime. Mais que néanmoins, si l'on considère les cas en question du point de vue des nouvelles recherches sur les phénomènes d' « extériorisation de la sensibilité », on ne peut pas ne pas demeurer perplexe en constatant d'une part telle particularité inconciliable avec l'hypothèse « périphérique » et d'autre part des faits tendant à prouver l'existence réelle du membre fantôme chez les amputés.

Ainsi, au sujet de l'hypothèse « périphérique », on ne peut pas ne pas réfléchir que si « dans la cicatrice guérie, il existe souvent des causes d'irritation pour les troncs nerveux » il n'est pas dit que ces causes existent *en permanence*.

On a vu, en outre, que bien souvent le mutilé éprouve des sensations difficilement réductibles à l'hypothèse mentionnée, mais au contraire explicable avec celle de l'existence réelle du membre fantôme. Telle serait, par exemple, la « sensation d'intégrité » d'un amputé qui, traversant une flaque d'eau et se mouillant le pied qui lui reste, sent aussi le contact de l'eau avec son pied manquant, cas en tous points analogue à celui que cite le Dr. Pitres d'un amputé qui ressentait une impression de froid dans son membre fantôme chaque fois que l'extrémité de sa jambe de bois était plongée dans l'eau

(Doctoresse Pelletier, op. cti. p. 284). Il apparaît clairement qu'on ne peut invoquer les irritations périphériques, étant donné que les moignons des deux mutilés n'entraient pas en contact avec l'eau, mais bien leur pilon de bois.

Plus suggestifs encore sont en ce sens les cas précédemment cités et étudiés par le Professeur Valentin, dans lesquels des personnes nées avec des mutilations congénitales des membres, ressentent également les « sensations d'intégrité » dans les doigts inexistants d'une main, ou dans le bras anormalement court, lequel, d'après les impressions reçues, semble être aussi long que l'autre. Il apparaît à présent flagrant que dans de telles circonstances on ne peut soutenir que :

« Le cerveau transporte alors par l'habitude acquise cette sensation dans le membre du corps d'où partent les nerfs excités, même lorsque ce membre n'existe plus. »

Et on pourrait l'assurer encore moins du fait que dans les cas discutés, les centres cérébraux d'innervation ne peuvent pas avoir *acquis l'habitude* de transmettre des *sensations d'intégrité* à des membres qui n'ont jamais existé *intégralement*.

Cas I. — Et l'hypothèse « périphérique » semble encore moins soutenable en face du cas qui suit, dans lequel un amputé perçoit des sensations de douleur dans le membre inexistant.

Le Commandant Darget, dont les expériences sur la photographie de la pensée sont connues de tous, envoya à la *Revue Scientifique et Morale du Spiritisme* (1913, p. 304) l'épisode suivant contrôlé par lui-même durant l'été de 1913. Il écrit :

« Etant en villégiature à Véretz (Indre-et-Loire), je vis un jeune homme manchot du bras droit — M. Sicos, — passer devant ma maison. Quelques jours après, rencontrant sa mère, celle-ci me raconta l'accident de son fils dont le bras avait été pris par un engrenage.

« *Ce qu'il y a d'étrange,* me dit-elle, *c'est que mon fils sent la présence de son bras absent et qu'il dit en remuer à volonté le bout des doigts.* »

Je lui dis alors : « *Dites à votre fils d'étendre son bras absent au-dessus d'une bougie allumée et de lui faire parcourir la flamme depuis l'épaule jusqu'à l'extrémité des doigts, et, peut-être, sentira-t-il la brûlure.* »

Le surlendemain je m'entends appeler dans la rue par le jeune homme, qui me dit : « *Ah ! monsieur, vous m'avez fait un beau coup, vous m'avez fait brûler les doigts.* »

Il m'expliqua alors qu'il avait étendu son bras absent au-dessus d'une lampe à essence, en lui faisant faire le parcours plusieurs fois jusqu'aux doigts qui, seuls, avaient senti la brûlure provoquée par la flamme tandis que le bras ne la sentait pas.

Il me dit encore qu'il pouvait ployer à volonté le bras absent, mais pas complètement, jusqu'à faire seulement l'angle droit et il m'en fit la figure avec le vrai bras.

Alors, je me transportai chez lui, je lui bandai les yeux et, agissant sur son bras, tantôt promenant la flamme de la lampe et tantôt en agissant avec ma main sans lumière, je me convainquis qu'il m'avait dit la vérité.

Je sais bien que la médecine a observé des cas semblables, mais en les attribuant à une tout autre cause qu'à la présence du périsprit, auquel elle ne croit pas... »

(La relation est contresignée du mutilé lui-même : Ferdinand Sicos, la signature visée par le secrétaire de mairie, M. Gaucher, et munie du sceau de la mairie.)

Je note que dans le fait exposé on relève une circonstance qui exclut toute possibilité d'auto-suggestion dans les sensations éprouvées par l'amputé : C'est celle où F. Sicos affirme n'avoir éprouvé aucune sensation dans le bras fluidique entier exposé à la flamme, mais avoir ressenti soudain la douleur que produit une brûlure alors que la flamme arrivait là où auraient dû se trouver les doigts de la main absente. Il est certain que s'il se fût agi d'impression douloureuse consécutive à un phénomène d'auto-suggestion, il aurait dû l'éprouver en n'importe quel point du bras soumis à la flamme et non exclusivement dans les doigts.

L'hypothèse d'auto-suggestion éliminée, l'hypothèse « périphérique » à laquelle les physiologues recourent pour s'expliquer de quelque manière l'étrange phénomène, tombe aussi. Et l'hypothèse de la persistance temporaire d'un bras fluidique dans de telles circonstances, apparaît comme la plus légitime pour l'explication des faits dits « sensations d'intégrité chez les amputés ».

Cas II. — Il me reste enfin à montrer que l'on est parvenu à obtenir aussi la photographie du bras fluidique d'un amputé et cela grâce au magnétiseur M. Alphonse Bouvier, célèbre par les nombreuses cures magnétiques qu'il a réalisées et dont quelques-unes sont dignes d'être prises en sérieuse considération.

Il a publié dans le *Journal du Magnétisme* (juillet 1917) une longue relation sur la façon dont il arriva à photographier un membre amputé, relation illustrée d'un bon cliché où apparaît l'ombre fluidique d'un bras absent.

J'emprunte à *Psychica* (1931, p. 192) les documents que je rapporte ici, notamment une lettre personnelle que M. Alphonse Bouvier écrivit à la

directrice de cette revue : Mme Borderieux et dans laquelle il dit :

« Partant de cette hypothèse que, puisque l'analyse spectrale donne la signature des gaz les moins denses et chez ceux-ci les plus raréfiés dans le spectre, par des raies obscures correspondantes : raies d'absorption, ou par des raies brillantes si les gaz sont portés à une haute température dans des conditions déterminées d'émission, nous en avons induit que le double magnétique devait lui-même marquer sa présence. Le fait est venu confirmer l'hypothèse.

Mais, au lieu de repérer exactement des raies et d'en déterminer les longueurs d'ondes, nous avons été surpris par des formes ; soit formes d'effluves se dégageant des mains, soit de membres amputés, telle la main fantôme dont je vous parlais.

La photo que je vous adresse montre le mutilé dont... le bras amputé à 13 cm. de l'épaule est étendu, donnant une diagonale d'environ 33 degrés, l'avant-bras et la main se relevant à 23 et 25 degrés sur le plan horizontal, pris au niveau de l'épaule. La longueur du bras est d'environ 63 cm ; du moins, c'est celle du bras gauche...

Lorsque nos photos ont été prises, nous n'avons rien vu de particulier sur l'écran, pas plus que lorsque nous obtenons de simples radiations magnétiques ou autres ; c'est au développement que les objets apparaissent.

Lorsque nous plaçons un mutilé, le membre amputé dans le spectre, il éprouve dans le membre disparu une sensation qui se modifie suivant les rayons qui le traversent ; chaque couleur du spectre donnant une sensation distincte, mais toujours analogue pour tous ceux qui posent, ce qui implique l'action sur les membres fluidiques d'une différence dans la longueur d'ondes, chose que nos physiciens peuvent constater, s'ils se donnent la peine d'étudier ces phénomènes. »

Alphonse Bouvier renforce la validité de ses expériences personnelles en ajoutant une minutieuse description des méthodes employées, des

précautions prises, des modalités selon lesquelles se déroulèrent les délicates expériences, tous renseignements techniquement nécessaires et importants, mais que je m'abstiens de rapporter pour ne pas allonger ce rapport outre mesure.

Comme on voit, avec ces dernières expériences, on se trouve en présence de preuves de fait concluantes quant à la démonstration de la réelle existence, sous forme fluidique, du membre amputé. Ce qui équivaut, d'une manière non moins concluante, à démontrer l'existence immanente d'un « corps éthérique » dans le « corps somatique ». De là l'importance théorique qu'assument les phénomènes de « sensations d'intégrité chez les amputés » pour la solution du grand problème examiné ici, lequel revêt une importance fondamentale pour la démonstration de l'existence et de la survivance de l'esprit humain. C'est à ce point flagrant, que certains hommes de science, systématiquement opposés à la survivance humaine, après avoir étudié convenablement les phénomènes psychiques, reconnaissent publiquement la réalité de presque toute la phénoménologie métapsychique, mais... se refusent à admettre l'existence d'un « corps éthérique » immanent dans le « corps somatique », et cela, évidemment, parce qu'une telle acceptation les obligerait à renoncer à des convictions philosophiques personnelles et sincères. Le dernier parmi eux, le Prof. Barnard, qui publia récemment un gros volume intitulé : *Le Supranormal,* dans lequel il reconnaît la réalité de presque toute la métapsychie, sauf l'effrayant phénomène des « bilocations », phénomène impliquant l'existence d'un

« corps éthérique » susceptible de se séparer temporairement du « corps somatique », avec les conséquences théoriques qui en découlent.

Les choses en étant là, il est souhaitable que d'autres expérimentateurs ne tardent pas à reprendre les importantes expériences de M. Alphonse Bouvier, de façon à leur conférer la valeur de faits définitivement acquis à la science.

Et ici, à titre d'observations complémentaires convergeant vers d'identiques conclusions, je relèverai encore des exemples de sensitifs qui, se rencontrant en des personnes amputées d'un membre, déclarent spontanément apercevoir le membre manquant sous une forme fluidique. Le Docteur Kerner conte ce qui suit de la célèbre « Voyante de Prevorst » :

« Lorsqu'elle rencontrait une personne qui avait perdu un membre, elle continuait à voir le membre encore attaché au corps. C'est-à-dire qu'elle voyait la forme du membre produite par la projection du fluide nerveux, de la même façon qu'elle voyait les formes fluidiques des personnes décédées. Cet intéressant phénomène nous permet peut-être d'expliquer les sensations éprouvées par les personnes qui sentent encore le membre qui a été amputé. L'invisible forme fluidique du membre est encore en rapport de continuité avec le corps visible et ceci nous prouve suffisamment qu'après la destruction de l'enveloppe visible, la forme est conservée par le fluide nerveux. » (Dott Kerner : « La Voyante de Prevorst, pag. 47).

En passant à l'exposé rapide des impressions connexes des infirmes frappés d'hémiplégie, je relève aussi à ce propos combien l'hypothèse « périphérique » devient toujours plus problématique et

insoutenable, compte tenu de ce que les infirmes en question affirment sentir et voir tout près d'eux, et précisément du côté paralysé, une autre personne qu'ils tiennent pour la reproduction exacte d'eux-mêmes, et ils ont l'impression qu'elle jouit de l'entière sensibilité qui leur a été enlevée.

Le Dr Sollier expose de tels faits dans le « Bulletin de l'Institut Général Psychologique » (1902, p. 45 et 1904, p. 559) et les explique en recourant à une variante de l'hypothèse « périphérique », à savoir comme des « projections hallucinatoires d'origine cénestésique ». Il n'en faut pas moins observer que si, pour les amputés, les deux hypothèses sont légitimes en tant que chez eux les centres d'innervation périphérique et le sens cénestésique se conservent entiers, on ne saurait affirmer la même chose des hémiplégiques, dont les centres d'innervation correspondant au côté paralysé sont détruits et dont le sens cénestésique est plus ou moins *affaibli*. Il ne serait pas licite de parler ici de sensations de « dédoublement » consécutif *à des excitations périphériques* transmises à des centres *inexistants,* tout comme il y aurait contradiction dans les termes à parler d'*une hypertrophie* du sens cénestésique allant jusqu'à provoquer une objectivation hallucinatoire, alors que le sens en question se trouve *affaibli* et *diminué* par suite de lésions traumatiques centrales, et non pas de désordres fonctionnels, ce qui serait autre chose.

ET PER CONVERSO, il n'y aurait pas contradiction, et les faits se concilieraient avec la théorie quand, dans les recherches psychiques d'aujour-

d'hui sur les phénomènes d' « extériorisation de la sensibilité », on soutiendrait la thèse du dédoublement dans les cas d'hémiplégie, en faisant noter comment, par l'effet de la paralysie survenue, les liens qui unissaient le « double fluidique » à une moitié de l'organisme ont vraisemblablement disparu et déterminé ainsi une séparation partielle de l'un et de l'autre.

Je conclus et résume : Le phénomène des « sensations d'intégrité » chez les amputés, et l'autre, connexe, des « impressions de dédoublement » chez les hémiplégiques, suffisent par eux-mêmes à prouver d'un point de vue inattendu, l'existence d'un « corps éthérique » immanent dans le « corps somatique ». Et c'est là la preuve fondamentale indispensable à la démonstration scientifique de l'existence et de la survivance de l'esprit humain. En outre, comme les phénomènes en question représentent le degré initial des phénomènes de « bilocation », ils concourent admirablement à compléter les preuves expérimentales nécessaires à la démonstration scientifique de ces derniers, lesquels, dans leur plein développement (quand alors dans le fantôme dédoublé sont transférées la conscience, l'intelligence, la mémoire intégrale et les facultés sensorielles supranormales), font émerger une circonstance de fait théoriquement très importante, à savoir que la survivance de l'esprit humain à la mort du corps s'avère un fait expérimentalement démontrable, *même si l'on voulait se limiter aux seuls phénomènes de bilocation.*

IIe CATÉGORIE

Cas où le sujet aperçoit son propre double tout en conservant pleine conscience de soi (autoscopie)

Une bonne partie des faits qui rentrent dans la présente catégorie sont indubitablement d'origine psychopathique, circonstance qui n'implique pas que les phénomènes à l'étude doivent tous être considérés comme tels, tout comme l'existence de visions hallucinatoires fausses n'exclut pas l'existence de nombreuses hallucinations véridiques (télépathie). Ces conclusions apparaissent plus que légitimes quand on considère que la réalité de l'existence des phénomènes de « bilocation » sous-entend et rend théoriquement vraisemblables les manifestations initiales de cette nature.

Il est de fait qu'il existe un grand nombre de visions autoscopiques dans lesquelles tout concourt à démontrer l'existence de quelque chose d'objectif projeté dans l'espace. De toutes manières, je reconnais que tous les faits, ou presque tous, appartenant à cette catégorie ne présenteront par eux seuls de valeur métapsychique appréciable que s'il existe d'autres épisodes analogues de caractère positivement objectif dont il sera impossible de les disjoindre et en vertu desquels ils acquièrent leur part de valeur théorique.

Ceci dit, je me limiterai à une brève énumération de faits de ce genre. Et pour commencer, voici un exemple de vision du « double » ayant probablement une origine psychopathique :

Cas III. — « En juin 1889, de 8 à 9 heures du soir, saison et heure où en Ecosse le jour brille, je vis venir à moi une personne que je reconnus être mon propre « double » lorsqu'elle se fut rapprochée, avec cette différence que le visage de cette forme, au contraire du mien, souriait. Comme moi, elle portait une veste blanche, mais ses mains paraissaient revêtues de quelque chose d'obscur, comme si elles étaient gantées, cependant que je ne portais pas de gants. Je me promenais alors dans les allées d'un jardin. J'avançai la main vers la forme, laquelle se dissipa instantanément. J'avais 24 ans, je jouissais d'une parfaite santé, et je n'étais en proie ni aux chagrins, ni aux préoccupations du sort. » (Signée Miss A. B. O. dans *Proceedings of the S. P. R.* Vol. X, p. 75).

Bien qu'il puisse paraître téméraire, dans un rameau de recherches commencées depuis peu de temps, d'établir des « *criterium* » *de preuve* pour séparer les phénomènes présumés véridiques des phénomènes hallucinatoires, il n'est pas possible de ne pas le faire, malgré tout, chaque fois que l'on veut entreprendre un travail de déblaiement des matériaux bruts, et marquer ainsi le premier pas vers une classification organique des faits, ce qui équivaut à dire vers une compréhension progressive des faits mêmes. Ceci dit, je ferai observer qu'un *premier* critérium à employer dans ce but, pourrait être établi sur une base commune aux cas les plus notoires de « dédoublement à l'état de veille ». Elle consisterait en ce que le sujet a en même temps conscience d'être assujetti à une diminution de ses

forces vitales, soit sous forme d'une sensation soudaine de langueur et de froid, soit par l'envahissement d'une somnolence irrésistible, soit par le sentiment d'une sorte de vide intérieur bien souvent localisé au cerveau, et ainsi de suite, toutes sensations qui confirmeraient en un certain sens l'existence de quelque chose de vital effectivement sorti de l'organisme.

Voulant donc appliquer ce critérium à l'exemple cité, dans lequel la percipiente aperçoit son propre « double » bien qu'elle se trouve dans des conditions physiologiques normales, on en conclurait qu'il s'agit en de telles circonstances d'une pure hallucination psychopathique.

Dans le cas suivant, au contraire, se trouveront les sensations subjectives dont on vient de parler. Il est résumé en ces termes dans la « Critique des hallucinations », publiée par la *S. P. R.*

Cas IV. — « En une autre circonstance, la percipiente Miss I. B., alors fillette, vit apparaître son propre « double », assis tout près d'elle. Le phénomène se répéta plusieurs fois et chaque fois la forme apparaissait assise à son côté reproduisant en même temps ses mouvements. Une telle vision était toujours précédée d'une sensation de froid et suivie d'un état d'extrême langueur. Le fait se renouvela durant une période où la percipiente était sérieusement indisposée. (*Proceedings of the S.P.R.*, Vol. X, p. 199).

Ici se trouvent réunis les sensations de froid et l'état de lassitude profonde consécutifs à toute vision du « double », ce qui justifierait la conclu-

sion de l'extériorisation probable de quelque chose de vital hors des limites du corps.

Je me hâte toutefois de remarquer à ce propos que souligner, comme je le fais, l'importance théorique de telles sensations subjectives en rapport avec les phénomènes présumés de « dédoublement », ne signifie pas que je les considère comme un *critérium suffisant* pour établir l'existence du phénomène, mais uniquement comme une *condition nécessaire* pour établir cette conclusion chaque fois que se réalisent en même temps d'autres circonstances de fait tendant à rendre le « dédoublement » probable.

A titre de *second criterium de preuve*, je signalerai cette autre circonstance de fait que tout au plus dans le moment où le sujet voit son propre « double », il se trouve en des conditions d'anesthésie et analgésie partielles ou totales, circonstance qui, dans ce cas, impliquerait l'existence probable du phénomène correspondant d' « extériorisation de la sensibilité » et donc la possibilité de la formation réelle d'un « fantôme odique » dans lequel la sensibilité se serait concentrée, possibilité qu'il n'est plus permis de négliger après les fameuses expériences du Colonel de Rochas, du Docteur Luys, du Dr Joire et du Dr Durville.

Au Dr Sollier il arrive souvent de rencontrer de façon précise l'existence de l'anesthésie dans le processus du phénomène d' « autoscopie ». Voici des faits rapportés par lui :

Cas V. — « Il s'agit d'une jeune femme de vingt-huit ans, morphinomane à hautes doses. Au moment du sevrage de la morphine elle présenta, comme cela arrive assez souvent, des phénomènes hystériformes, sans qu'antérieurement elle en ait jamais eu... Le lendemain, dans la nuit, elle paraît s'assoupir, mais en réalité elle est dans un état légèrement cataleptique, comme on peut s'en assurer quand on modifie la position de ses membres. Tout à coup elle se plaint et fait le geste de repousser quelqu'un. Elle raconte alors qu'elle a à côté d'elle une personne qui est tout à fait elle, qui est couchée comme elle, et qu'il faut qu'elle se recule pour lui faire de la place. « *C'est ennuyeux*, dit-elle, *d'être double comme cela...* » — .... Au bout de quelques minutes de cette scène ayant les yeux ouverts et paraissant éveillée, j'ai l'idée, — constatant qu'elle est toujours insensible, — de lui souffler dans les yeux en lui disant énergiquement de se réveiller. Elle sursaute, me regarde et paraît me voir seulement alors : « *Tiens, bonjour, vous étiez là ?* » me dit-elle. Elle sent beaucoup moins son double. J'insiste alors, lui ferme les yeux, et souffle de nouveau dessus en lui ordonnant de se réveiller. Elle s'étire les membres et le tronc, baille, et a le regard beaucoup plus clair. Elle voit encore son double, mais elle ne voit ni ses bras, ni ses pieds. Or, je constate qu'elle commence à recouvrer la sensibilité des bras et des jambes et qu'elle sent maintenant quand on la pince. Mais le tronc et la tête sont encore anesthésiés... Le lendemain matin à la suite d'une crise de contracture je la fais se réveiller, c'est-à-dire recouvrer davantage sa sensibilité. Celle-ci reparaît aux membres et à la plus grande partie du tronc Il ne reste que la partie supérieure de la poitrine et la tête qui sont insensibles. Or, elle ne voit presque plus son double, qui est à l'état vaporeux et plane loin au-dessus d'elle... Le surlendemain la sensibilité est revenue complètement, même à la tête, et depuis lors l'hallucination ne s'est jamais reproduite. » (Dr. Sollier, « Bulletin de l'Institut Général Psychologique », 1902, p. 48).

Selon le Dr. Sollier, les circonstances indiquées démontreraient jusqu'à l'évidence que les phénomènes d' « autoscopie » ne sont pas autre chose que des « concrétisations » hallucinatoires causées

sion de l'extériorisation probable de quelque chose de vital hors des limites du corps.

Je me hâte toutefois de remarquer à ce propos que souligner, comme je le fais, l'importance théorique de telles sensations subjectives en rapport avec les phénomènes présumés de « dédoublement », ne signifie pas que je les considère comme un *critérium suffisant* pour établir l'existence du phénomène, mais uniquement comme une *condition nécessaire* pour établir cette conclusion chaque fois que se réalisent en même temps d'autres circonstances de fait tendant à rendre le « dédoublement » probable.

A titre de *second criterium de preuve,* je signalerai cette autre circonstance de fait que tout au plus dans le moment où le sujet voit son propre « double », il se trouve en des conditions d'anesthésie et analgésie partielles ou totales, circonstance qui, dans ce cas, impliquerait l'existence probable du phénomène correspondant d' « extériorisation de la sensibilité » et donc la possibilité de la formation réelle d'un « fantôme odique » dans lequel la sensibilité se serait concentrée, possibilité qu'il n'est plus permis de négliger après les fameuses expériences du Colonel de Rochas, du Docteur Luys, du Dr Joire et du Dr Durville.

Au Dr Sollier il arrive souvent de rencontrer de façon précise l'existence de l'anesthésie dans le processus du phénomène d' « autoscopie ». Voici des faits rapportés par lui :

Cas V. — « Il s'agit d'une jeune femme de vingt-huit ans, morphinomane à hautes doses. Au moment du sevrage de la morphine elle présenta, comme cela arrive assez souvent, des phénomènes hystériformes, sans qu'antérieurement elle en ait jamais eu... Le lendemain, dans la nuit, elle paraît s'assoupir, mais en réalité elle est dans un état légèrement cataleptique, comme on peut s'en assurer quand on modifie la position de ses membres. Tout à coup elle se plaint et fait le geste de repousser quelqu'un. Elle raconte alors qu'elle a à côté d'elle une personne qui est tout à fait elle, qui est couchée comme elle, et qu'il faut qu'elle se recule pour lui faire de la place. « *C'est ennuyeux*, dit-elle, *d'être double comme cela...* » — .... Au bout de quelques minutes de cette scène ayant les yeux ouverts et paraissant éveillée, j'ai l'idée, — constatant qu'elle est toujours insensible, — de lui souffler dans les yeux en lui disant énergiquement de se réveiller. Elle sursaute, me regarde et paraît me voir seulement alors : « *Tiens, bonjour, vous étiez là ?* » me dit-elle. Elle sent beaucoup moins son double. J'insiste alors, lui ferme les yeux, et souffle de nouveau dessus en lui ordonnant de se réveiller. Elle s'étire les membres et le tronc, baille, et a le regard beaucoup plus clair. Elle voit encore son double, mais elle ne voit ni ses bras, ni ses pieds. Or, je constate qu'elle commence à recouvrer la sensibilité des bras et des jambes et qu'elle sent maintenant quand on la pince. Mais le tronc et la tête sont encore anesthésiés... Le lendemain matin à la suite d'une crise de contracture je la fais se réveiller, c'est-à-dire recouvrer davantage sa sensibilité. Celle-ci reparaît aux membres et à la plus grande partie du tronc Il ne reste que la partie supérieure de la poitrine et la tête qui sont insensibles. Or, elle ne voit presque plus son double, qui est à l'état vaporeux et plane loin au-dessus d'elle... Le surlendemain la sensibilité est revenue complètement, même à la tête, et depuis lors l'hallucination ne s'est jamais reproduite. » (Dr. Sollier, « Bulletin de l'Institut Général Psychologique », 1902, p. 48).

Selon le Dr. Sollier, les circonstances indiquées démontreraient jusqu'à l'évidence que les phénomènes d' « autoscopie » ne sont pas autre chose que des « concrétisations » hallucinatoires causées

par des perturbations d'ordre « cénesthésique » (c'est-à-dire de cet ensemble de sensations vagues qui conduisent à la notion de l'existence personnelle).

D'après moi, au contraire, les circonstances ci-dessus décrites ne prouvent jusqu'à l'évidence qu'une seule chose : La correspondance parfaite, mathématique, existant entre les phénomènes d' « autoscopie » et les troubles de la cénesthésie. Il n'en résulte pas du tout que les premiers ne sont que des « concrétisations » hallucinatoires déterminées par les seconds. Pour résoudre, il aurait fallu que le dit docteur pensât à s'assurer si, par hasard, à l'anesthésie chez le malade ne correspondait pas le phénomène d'extériorisation de la sensibilité localisée à l'endroit où elle voyait son propre « double ». Dans ce cas, l'hypothèse proposée par lui serait apparue insuffisante pour donner la raison des faits, vu que les désordres cénesthésiques, au lieu d'être la *cause effective* du phénomène d' « hallucination autoscopique », se seraient réduits à des *symptômes* attestant l'extériorisation de la sensibilité de l'organisme, ce qui revient à dire prouvant l'existence de quelque chose *d'objectif* dans les phénomènes d' « autoscopie ».

Cas VI. — Dans ce nouveau cas, c'est au contraire le même sujet qui, apercevant à distance son propre « double », en vient à constater que la sensibilité périphérique s'est transférée dans le « double » lui-même. Le cas est rapporté par le Dr Lemaitre, et je l'extrais du volume déjà cité de Delanne (p. 388) :

« Un collégien — que nous appellerons Boru — intelligent et pas du tout névrosé, ni lui ni sa famille, eut à l'âge de dix-huit ans, et en préparant son examen de littérature française, une autoscopie d'une admirable netteté. C'était dans la soirée du 22 janvier 1901, au moment où il élaborait un parallèle entre les caractères des deux pièces cornéliennes : « Polyeucte » et le « Cid ». Et voici comment il m'en fit le récit :

« J'étais très affairé, assis en négligé à ma table de travail, quand, au milieu de l'analyse d'une scène du Cid, j'eus besoin d'un renseignement. Je me levai et m'en allai dans une autre pièce chercher le volume où je devais trouver le dit renseignement. Comment cela se fit-il ? mais, toujours préoccupé de ce menu détail, je me trouvai sur le seuil de la porte de ma chambre et vers la tête de mon lit, le livre dans une main, tandis que l'autre main tenait la poignée de la porte. J'étais dans cette position, quand tout à coup, je me vis en négligé et écrivant à ma table la phrase que je traitais ou créais mentalement. Je ne sais combien de temps cela dura, mais il ne manquait dans cette vision aucun détail, ni la lampe avec son abat-jour vert, ni la petite bibliothèque au-dessus de ma tête, ni les cahiers, ni l'encrier, etc. — Chose curieuse, j'avais parfaitement conscience d'être debout devant la porte et sentais le froid métallique de la poignée que je tenais, mais en même temps j'avais la sensation d'être assis sur une chaise et d'exercer avec mes doigts sur ma plume la pression nécessaire pour écrire. Je voyais Boru assis ; mieux que cela, je voyais et lisais la phrase qu'il écrivait, et pourtant il était distant de la porte de deux ou trois mètres. Puis je suis allé à ma table et rien ne subsistait de cette doublure. Boru 1 et 2 s'étaient peut-être repliés en un seul. »

Les cas de « double conscience » analogues à celui-ci sont théoriquement importants, et cela parce qu'ils servent à prouver sur la base des faits que les phénomènes d' « autoscopie » représentent ef-

fectivement une phase initiale des phénomènes de « bilocation » dans lesquels la conscience n'est plus bipartite, mais tranférée intégralement, avec l'intelligence et les facultés sensorielles supranormales, dans le « corps éthérique » extériorisé, tandis que le « corps somatique » est étendu dans des conditions de sommeil somnambulique profond ou en catalepsie.

Dans le cas rapporté, la conscience du sujet reste et siège dans l'organisme corporel, cependant que la sensibilité paraît avoir émigré dans le fantôme ; dans le cas qui suit, le phénomène de la « double conscience » se répète avec une plus grande précision, et s'avère l'un des plus probants de notre point de vue. Dans ce cas, en effet, le sujet garde pleine conscience de se trouver assis à son propre poste, cependant qu'il se sent simultanément exister aussi dans le fantôme extériorisé d'où il regarde son propre corps allongé et inerte sur le divan. Il en résulte que ce dernier épisode peut être considéré comme un exemple de transition grâce auquel on assiste à un des phénomènes d' « autoscopie », lesquels se greffent et se confondent avec ceux de « bilocation » dans lesquels la conscience du sujet est intégralement transférée dans le fantôme, cas qui seront examinés dans la catégorie suivante.

J'observe enfin que le fait que je vais relater, est analogue à celui qui précède par une curieuse coïncidence : Il s'agit d'un autre étudiant qui, préparant ses examens, subit à son tour un phénomène d'autoscopie. On dirait que l'effort intellectuel favorise le dédoublement fluidique.

Cas VII. — Je l'extrais du « *Journal of the S. P. R.* » (1894, p. 287).

Le Dr C. E. Simons conte qu'en janvier 1890, alors qu'il avait 23 ans, et qu'il était étudiant en médecine, il lui arriva un jour d'être soumis à un phénomène étrange, et cela lorsqu'avec d'autres camarades il se préparait aux examens de la Faculté. Il écrit :

« ... Je me sentais dans les conditions de quelqu'un qui est en proie à un cauchemar : J'étais incapable de me mouvoir dans une direction ou une autre et je me sentais mains et pieds liés. Je pouvais seulement remuer les yeux de tous côtés, pas même ouvrir et fermer les paupières. J'avais pleine conscience de ce qui se passait autour de moi. Je regardai l'heure : Il était 3 h. 49 du soir ; je regardai le cahier sur lequel écrivait l'ami H., observant qu'il prenait des notes du traité : *Matière Médicale*. Je demeurai ainsi durant trois minutes environ, comptées sur l'horloge en face. Pendant ce temps j'avais la sensation d'une « force » inconnue paralysant mes mouvements, et cette force paraissait concentrée derrière moi, à la distance d'un mètre environ, au niveau de mes épaules.

« Cependant que je me demandais à moi-même si j'étais réveillé ou non, j'eus soudain conscience de me diviser en deux êtres distincts, et la « force » en question avait provoqué le phénomène. L'un de ces deux êtres gisait, inerte, sur le divan ; l'autre était libre et se déplaçait dans un cercle restreint d'où il pouvait regarder à volonté le deuxième cloué sur place. Entre les deux existait une « force élastique », qui empêchait que le lien les unissant, vienne à être rompu. Je pouvais à volonté obtenir que l'être devant moi s'étende sur le sol ou circule dans la chambre à peu de distance de l'autre. Quand la distance entre les deux atteignait une certaine limite, la « force élastique » qui les unissait, se tendait. Au delà de cette limite (qui tournait autour de deux mètres), aucun effort de volonté de ma part ne pouvait

éloigner davantage l'être fluidique, et quand la limite était atteinte, j'éprouvais une forte sensation de résistance « dans les deux corps ».

« Ce phénomène de « dédoublement » dura encore plus de cinq minutes. Puis parut commencer la fusion des deux êtres, à laquelle je résistai, m'étant aperçu que je pouvais l'empêcher à volonté. Finalement, par curiosité, pour savoir ce qui se passerait, je laissai se faire la fusion, qui fut rapide, sans incidents. Je tentai alors de nouveau de déterminer la séparation, mais cette même « force » qui, au début, avait paralysé mes mouvements, maintenant m'empêchait de répeter le dédoublement...

« Je n'eus aucune sensation de réveil. Les conditions dans lesquelles je me trouvais se dissipèrent simplement et petit à petit. Il convient de noter que dans la période du dédoublement, je n'avais jamais cessé de m'interroger sur ce qui m'arrivait, prenant soin aussi d'observer ce qui se passait autour de moi, dans le but de vérifier, en temps utile si les observations faites correspondaient à la vérité ; et tout s'avéra minutieusement exact...

« Depuis bien des années, j'exerce la profession de médecin, et bien que j'aie enquêté un peu partout pour découvrir si d'autres que moi avaient eu des expériences analogues à la mienne, je ne parviens à aucun résultat. C'est pourquoi je me suis décidé à communiquer cette aventure à la « *Society S. P. R.* » (Signé : Dr C. E. Simons).

Ayant commenté le cas précédent pour en relever l'importance théorique, il me reste bien peu de chose à signaler, si ce n'est la circonstance intéressante du sujet qui eut la sensation — assez rare dans les cas de bilocation — de l'existence d'une « force élastique », laquelle liait le corps éthérique au corps charnel. En termes métapsychiques, on devrait dire qu'il s'agissait du « cordon fluidique » qui réunit indissolublement le fantôme extériorisé du corps somatique, puisque la rupture de ce cordon de circulation vitale entre le fantôme odique et le corps inanimé déterminerait la mort foudroyante de la personne dédoublée.



Je termine ainsi que j'ai commencé. Nul ne met en doute que dans le groupe des phénomènes d'autoscopie se greffent fréquemment des cas de visions, apparemment analogues, d'origine psychopathique, ce qui, pourtant, n'autorise pas à classer toute la phénoménologie du genre dans le groupe des hallucinations proprement dites. Les hypothèses formulées dans ce sens par le docteur Sollier peuvent être considérées comme satisfaisantes, voire scientifiquement légitimes pour le temps où n'existaient pas les recherches scientifiques. Aujourd'hui, non. Les magnifiques expériences d' « extériorisation de la sensibilité » avec la formation ensuite d'un « fantôme odique » perceptible par les sujets au sommeil somnambulique et contrôlables par des preuves ingénieuses, notamment celle qui consiste à introduire des réactifs chimiques en solution là où le sujet aperçoit son propre corps extériorisé vont démontrant l'existence de quelque chose d'objectif en cet endroit. Et s'il en est ainsi pour les preuves d'autoscopie expérimentale, rien ne s'oppose à ce qu'il en soit de même dans les cas d'autoscopie spontanée. Sans compter que l'existence des phénomènes de « bilocation » avec fantôme extériorisé conscient, intelligent, doté de facultés sensorielles supranormales, concourt à renforcer la thèse soutenue, vu que tels phénomènes nous font

inférer que les cas d'autoscopie représentent la phase initiale des faits de bilocation. Ceci dit en hommage à la recherche de la vérité pour la vérité, et rien de plus, puisque les phénomènes de « bilocation » n'ont pas besoin de ceux d' « autoscopie » pour être confirmés. Ce furent, au contraire, les enquêtes sur les faits de bilocation qui obligèrent à changer d'opinion sur la vraie nature d'une partie des phénomènes d'autoscopie.

IIIe CATÉGORIE

Cas dans lesquels la conscience personnelle se trouve transférée dans le fantôme.

Les cas de cette catégorie se développent durant le sommeil physiologique ou provoqué par des anesthésiants, dans les états somnambulo-hypnotiques, dans le délire, le coma, les crises de convalescence, d'épuisement nerveux, de dépression morale, et ainsi de suite. Ils se produisent rarement dans des conditions physiologiques et psychologiques normales.

Dans ce cas alors, ils surviennent au cours d'un repos absolu du corps, mais plus spécialement dans la période qui précède ou qui suit le sommeil. Dans cette dernière circonstance, le sens du dédoublement est plutôt vague, indécis, fugace.

Une des caractéristiques les plus importantes de ces sortes de cas, semblerait consister dans le fait que durant l'évolution à distance du « fantôme dédoublé », se produisent presque toujours des épisodes variés de perceptions véridiques de choses ou de situations lointaines (lucidité, télesthésie), ce qui se vérifie aussi quelquefois dans les cas où le fantôme dédoublé ne s'éloigne pas du corps.

A ce propos, je noterai que la manifestation des facultés de clairvoyance dans les phénomènes de dédoublement, se présente à la réflexion la conséquence tellement naturelle, vu leur caractère, de ces phénomènes mêmes, et plus particulièrement du fait assez fréquent d'évolution à distance du fantôme, qu'elle se conçoit *a priori*. Tout comme *a*

priori on peut établir qu'à admettre l'existence des phénomènes de « dédoublement », on peut exiger cette condition *sine qua non* que, conjointement à eux, se réalisent des phénomènes de *vision des lieux correspondant à l'extériorisation survenue.* Ce qui revient à dire que si l'on devait tenir pour vraisemblable l'hypothèse de l'existence dans l'homme d'un « fantôme fluidique » sensible et conscient, capable d'abandonner un temps l'organisme corporel pour s'éloigner dans l'espace, il faudrait que dans ce cas, conjointement au souvenir de la « bilocation » effectuée, émergent de la conscience du sujet des réminiscences véridiques de sensations réalisées au cours de l'extériorisation. Sans quoi, l'interprétation *objective* de tels événements apparaîtrait scientifiquement peu digne d'être prise en considération, et les événements mêmes, d'après les cas, facilement réductibles à des romans oniriques ou hallucinatoires, autant dire à des phénomènes purement subjectifs.

Les choses en étant là, le fait de constater une pleine concordance entre les inductions *a priori* et les modalités selon lesquelles se réalisèrent les manifestations en question, assume une valeur théorique considérable tendant à démontrer l'existence de quelque chose *d'objectif* dans les phénomènes mêmes.

Ceci établi, je commence la série des exemples par trois cas, les plus simples du genre, où la sensation de « dédoublement avec la vision du corps inerte », survient et se maintient dans le voisinage du corps même. Ce qui exclut naturellement, sauf des circonstances exceptionnelles, la production de

phénomènes simultanés de lucidité et de télesthésie. De toutes façons, ils offrent matière à de sérieuses réflexions, comme on le verra par les commentaires qui suivent l'exposition des faits.

Cas VIII. — C'est un exemple de sensation de « dédoublement » à l'état de repos et dans des conditions en apparence normales. Je l'extrais du « *Journal of the American S. P. R.* » (1908, p. 405). La percipiente, Mrs Quentin, est une femme distinguée, personnellement connue du Professeur Hyslop, et dotée de formes particulières de sensibilité supranormale. Elle écrit :

« Quatre ou cinq fois, étant couchée, j'éprouvai l'indescriptible sensation de me sentir apparemment séparée de mon corps. Je me sentais alors flotter en l'air, étendue au-dessus de mon corps, le regardant, et parfaitement consciente de ce qui m'environnait. Ce que j'éprouvais, était un sentiment délicieux d'absolue liberté, bien qu'un certain effort de ma part fût nécessaire pour le prolonger. Après de brefs instants, je ressentis une curieuse sensation, un je ne sais quoi d'indéfinissable, qui me poussa à rentrer en moi-même, et alors je me surpris à penser : « Il faut que je retourne en mon corps ». J'ai la conviction d'avoir réussi à prolonger cette période de liberté par un effort de volonté, mais pour une courte durée, car — comme je l'ai dit — il se produisit en moi quelque chose qui m'obligea à rentrer peu à peu dans mon corps. »

Cas IX. — Je le tire du *Light* (1903, p.34). Il concerne une sensation de dédoublement survenue à la suite d'inhalations de chloroforme. Le Dr. George Wyld s'exprime ainsi :

« Un jour, en 1874, je me décidai à respirer du chloroforme pour me soustraire aux souffrances intenses qui

m'étaient occasionnées par le passage d'un calcul rénal.

« La douleur cessa tout d'un coup, et je me vis tout soudain transporté sous « forme animique » à 6 ou 7 pieds du lit où était étendu, inerte, mon corps, en train de le regarder.

« Cette révélation fut de quelques secondes, mais elles n'en suffirent pas moins à me convaincre d'avoir assisté à la séparation de ma forme animique d'avec le corps.

« Je parlai de mon aventure à d'autres médecins employant le chloroforme, lesquels convinrent avoir fréquemment entendu leurs clients faire allusion à des expériences semblables. Je me rendis à l'hôpital pour les maladies des dents, et là j'eus d'autres confirmations de la chose. Mais tous se trouvaient d'accord pour considérer de telles expériences comme de simples illusions. Moi, non, car je savais dorénavant et de science sûre qu'il s'agit de faits réels...

Cas X. — Le Dr Franz Hartmann écrit dans les termes suivants à l'*Occult Review* (1908, p. 160) :

« En 1884, époque où je me trouvais à Colombo, dans l'île de Ceylan, je me rendis un jour en compagnie de l'ami B., chez un dentiste pour l'extraction d'une dent. Je respirai le chloroforme, et à peine étais-je soumis à son influence, que je me trouvai debout derrière le fauteuil sur lequel gisait mon corps. Je me voyais et me sentais précisément la même personne qu'à l'état normal, je discernais toutes choses autour de moi, et j'entendais ce qui se disait. Mais pourtant quand je voulus tenter de prendre un des instruments posés sur la petite table voisine du fauteuil, je n'y parvins pas, et je vis mes doigts traverser l'instrument.

« Après cet incident, il m'arriva d'autres fois d'assister à une séparation de moi-même et du « corps physique », ce qui se fit de deux façons différentes : Quand dans les conditions où advient le « dédoublement », les facultés conscientes continuent de siéger dans l'organisme, j'aperçus alors mon « corps astral » droit devant moi au côté du lit ; Quand au contraire les facultés conscientes se concentrèrent dans le « corps astral », je vis le « corps physique » gisant inerte dans le lit.

« Il ne m'arrive plus de faire des excursions « astrales » à distance, ou, tout au moins, je n'en garde pas le souvenir. Toutefois, les faits exposés s'avèrent suffisants pour convaincre qui y est soumis, que l'homme possède un « corps astral » capable d'exister indépendamment du « corps physique ». Pour celui qui parle de tels phénomènes par expérience personnelle, les négations *a priori* de ceux qui n'ont rien de personnel à produire, apparaissent si spécieuses qu'on ne peut les accueillir en aucun cas, pas plus qu'on ne saurait admettre les arguments de ceux qui n'ayant jamais vu de voies ferrées, prétendraient en nier la possibilité.

Comme je l'ai fait remarquer, les cas analogues à ceux-ci, où le fantôme dédoublé et conscient ne s'éloigne pas du lieu où repose son propre corps, se développent rarement en même temps que des phénomènes de lucidité, et cela en conséquence de leur nature même. Ils ne présenteront donc une grande valeur théorique que si, en même temps qu'eux, se réalisent d'autres phénomènes d'ordre plus complexe et plus suggestif. Toutefois, par rapport à ceux-ci, il convient toujours de considérer le fait de *se sentir personnellement exister dans la plénitude de ses propres facultés sensorielles et conscientes en dehors du corps et avec l'aspect du corps.*

Psychologiquement parlant, il ne paraît pas facile d'expliquer un tel sentiment. Puisque — qu'on y prenne bien garde ! — le phénomène se différencie *en tout* de ceux qui ont été considérés dans la précédente catégorie, dans lesquels le moi personnel et conscient continue de résider dans l'orga-

nisme et perçoit à distance son propre fantôme, phénomène analogue à d'autres relatés dans les traités de pathologie mentale, et tout au plus réductible à un fait d'hallucination pure et simple. Ici, au contraire, on se trouve en face d'un phénomène inverse, qui ne laisse place à aucune hypothèse hallucinatoire, étant donné que du point de vue psychologique il existe un abîme infranchissable entre la sensation de *voir son propre « double »* et celle de *se trouver conscient hors du corps, indépendant du corps, pareil au corps.*

Et s'il est vrai que, combinant l'hypothèse hallucinatoire à celle de la « désagrégation psychique », on parvient à résoudre des problèmes psychologiques assez complexes, tel celui des « personnalités multiples », cela n'implique nullement qu'avec cette combinaison même ou avec les postulats de la psychologie, on parvienne à donner, même de loin, raison du sentiment en question, lequel — je le répète — est tout autre chose, vu que les phénomènes des « personnalités multiples », tant simultanées que successives, se produisent *dans le corps* et non pas *hors du corps* ; Différence qui, psychologiquement, prend une importance énorme, car elle dénote, comme en ce dernier cas, que se trouve en jeu le *sentiment d'être,* qui est pour ainsi dire un état de conscience primordial et irréductible, le fondement de tous les autres états de conscience, dont il n'est pas permis de douter sans mettre en doute même notre existence et renoncer conséquemment à toute connaissance et science, sentiment qui s'impose à la raison comme une réalité et qui, psychologiquement, assume la valeur d'un impératif catégorique.

Néanmoins, on pourrait me faire observer que j'ai oublié l'explication la plus simple, qui serait l'interprétation *onirique* des phénomènes en question. Je conviens qu'une telle thèse peut se soutenir avec des arguments psycho-physiologiques et des comparaisons savantes tirées de la casuistique onirique. Mais tout cela n'est possible que si l'on n'approfondit pas le thème, et surtout si l'on s'applique à éviter les différences existant entre les deux ordres de phénomènes : A commencer par le fait que, tandis que d'une part on observe l'enchaînement le plus parfait et le plus normal des événements, perceptions et jugements conformément à ce qui se passe à l'état de veille, d'autre part au contraire, règnent en souveraines l'invraisemblance des épisodes et l'incohérence logique (sauf de très rapides éclairs de discernement correct dans la confusion des événements et des sentiments), pour finir à cette autre constatation : Pour se prononcer sur les phénomènes de « dédoublement », il ne suffit pas de les analyser en particulier, mais il est nécessaire de les étudier cumulativement, ce qui porte à les examiner conjointement à une multitude d'exemples de « perceptions véridiques de situations lointaines » coïncidant avec les sensations prouvées de déambulation au loin, voire à les rattacher à d'autres faits d'expériences d'« extériorisation de la sensiblité » intimement liés aux phénomènes en question et à les étudier enfin dans leurs rapports hautement suggestifs avec les phénomènes de « matérialisation », ceux-ci se ratta-

chant par leur racine « animique » aux faits étudiés, toutes manifestations que l'on ne peut expliquer sûrement par l'hypothèse onirique et qui pour cela concourent puissamment à confirmer le caractère *objectif* des sensations de « dédoublement » qui se réalisent dans les premiers et plus simples faits de « bilocation ». Il en résulte que l'hypothèse onirique se démontre inapplicable aux faits mêmes, d'où il me semble que vouloir s'obstiner à les expliquer en invoquant la prétendue analogie entre les deux ordres de phénomènes manifestement différents, équivaut à donner une preuve de grande incompétence en la matière en même temps que d'analyse toute superficielle.

Cas XI. — Avant de passer aux cas contenant des épisodes de lucidité et de télesthésie, il convient de citer encore deux cas analogues aux précédents, mais de beaucoup plus suggestifs dans le sens de la thèse soutenue ici. J'emprunte le premier au « *Journal of the S. P. R.* » (1929, p. 126), c'est un épisode de la grande guerre. Il fut envoyé par le protagoniste au Professeur Oliver Lodge qui, à son tour, l'adressa au *Journal*. L'auteur écrit :

« Nous laissâmes Monchiet dans l'après-midi, et après une horrible marche sur une route de boue mélangée à de la neige fondue où l'on ne cessait de glisser, nous atteignîmes Beaumetz à la nuit. Une très courte halte, et de nouveau en marche pour Wailly, sur la ligne de feu ! Nous entrâmes là dans un boyau de communication où il nous fallut patauger dans l'eau fangeuse. Cette tranchée était longue d'un mille, elle nous parut interminable. La boue liquide nous montait aux genoux, un grésil glacé nous fouettait implacablement le visage,

nous étions transis jusqu'à la moelle des os. Nous arrivâmes finalement sur la ligne de feu où nous avions à relever un bataillon français. Nous étions dans la plus mauvaise des tranchées : Depuis des mois, nul ne l'avait refaite ; en plusieurs endroits, elle était éboulée et ne protégeait plus nos têtes du feu ennemi ; elle était partout comme une fosse à purin. H. et moi fûmes nommés aussitôt pour monter la garde. Nous étions tellement épuisés qu'il ne nous restait même pas la force de maudire le sort. Notre corps était prostré, trempé, glacé jusqu'aux os par le grésil implacable qui nous fouettait ; nous étions morts de faim et nous n'avions plus rien à manger. Nous n'avions pas la possibilité d'allumer du feu. Pas de marmite pour nous faire chauffer au moins un peu d'eau ! Pas un pouce de terrain sec pour s'asseoir ! Pas le plus petit abri pour tromper sa faim en fumant une pipe ! H. et moi fûmes d'accord pour reconnaître que jamais nous n'aurions cru possible que tant de souffrances puissent se concentrer ainsi et accabler un être vivant ! Et pourtant nous avions connu déjà bien des nuits de supplice inouï !

« Plusieurs heures passèrent dans cette horrible situation, lorsque tout changea pour moi de façon imprévue : j'eus conscience, absolument conscience, de me trouver hors de mon corps. Je me rendis compte que mon « moi » réel, conscient, l'esprit — le nom importe peu — s'était littéralement libéré de l'organisme corporel, et je contemplais du dehors ce misérable corps habillé de gris-vert, qui était le mien, mais je le regardais avec une parfaite indifférence parce que, si j'étais conscient que c'était là mon corps, il n'y avait plus rien qui me rivait à son martyre, et je le regardais comme s'il avait appartenu à un autre. Je savais que mon corps devait souffrir de façon atroce, mais moi, c'est-à-dire l'esprit, je ne ressentais rien.

« Aussi longtemps que je me trouvai dans ces conditions d'existence, il me sembla que l'événement était naturel. Ce n'est qu'en rentrant dans mon corps que je fus convaincu d'avoir vécu la plus étrange expérience de ma vie... Rien ne pourra jamais ébranler ma conviction

intime, absolue, une certitude même, qu'en cette nuit d'enfer mon esprit se sépara temporairement de mon corps...

Cas XII. — Celui-ci est aussi un épisode de la grande guerre. Je l'extrais de *Light* (1919, p. 46) :

Le Capitaine Gilbert Nobbs publia ses souvenirs de guerre sous le titre : *Englishman : Kamarad !*

Lors de la bataille de la Somme, l'auteur du livre fut blessé à la tempe gauche par une balle, et tomba à la renverse dans un trou d'obus. La balle était sortie par l'œil droit. Il fut sur le champ aveugle et le demeura. Il fut relevé par une patrouille allemande, fait prisonnier et traité avec humanité. Il resta inconscient durant deux jours ; soigné, il revint à lui.

L'incident qui suit, se passe sur le champ de bataille alors qu'il tomba à la renverse, grièvement blessé. Il écrit :

« J'hésite à raconter ce qui m'advint. Mais puisque je m'efforce de fixer sur le papier les sensations éprouvées au moment où je fus frappé à la tête, je le ferai en termes simples, laissant au lecteur le soin de se former une opinion sur ce sujet.

« Je devins instantanément aveugle, et le demeurai en permanence. Mais les ténèbres éternelles qui m'environnent en ce moment, subirent soudain une trêve, quand une « voix » murmura en moi : « La mort approche. Veux-tu venir avec nous ? » Le voile des ténèbres sembla descendre lentement : J'eus la sensation de l'espace. Au delà il y avait d'épaisses ténèbres. Un ineffable sentiment de béatitude, de paix, m'envahit ; ce n'était rien, mais pourtant quelle indescriptible félicité ! A un moment donné, regardant dans le vide, je vis mon propre corps gisant dans un trou d'obus, du sang coulait d'une tempe. J'étais donc mort, et c'était mon cadavre. Mais je me sentais heureux !

« J'eus néanmoins l'impression que la voix que j'avais entendue, attendait une réponse. Faisant un effort suprême, je m'écriai, je ne sais comment ! « Mon temps n'est pas révolu : Je ne mourrai pas ! » Le voile de ténèbres monta de nouveau et m'enveloppa. Mais mon corps fit un mouvement. C'était moi qui l'avais provoqué. Je revenais à la vie !

« J'ai ainsi décrit scrupuleusement mes sensations d'alors. J'ajouterai que je n'étais pas inconscient quand il m'arriva ce que je décris, je ne perdis pas connaissance pendant quelques minutes encore, et quand la chose se produisit, je me rendis compte combien la véritable inconscience était différente de l'état dans lequel je me trouvais en cette occurrence...

« Quant à l'événement décrit, l'appelle hallucination qui veut, ou bien une illusion du cerveau. Il m'importe peu, et je n'ai pas l'intention d'influencer le lecteur à ce propos. Je me borne à fixer sur le papier mes impressions du moment solennel. Quant à mes convictions personnelles, je les tiens pour moi. Les voici d'ailleurs : « De quelque manière qu'on interprète mon cas, le mystère de la mort n'existe plus pour moi. Je ne crains donc plus la mort. »

Comme on voit, tous ceux qui sont passés par la solennelle expérience dont nous parlons, en ont rapporté l'inébranlable conviction d'avoir assisté à la séparation de l'esprit et du corps, et en conséquence, ils ont acquis cette autre certitude inébranlable que l'esprit survit à la mort du corps. Cela étant, il est rationnel qu'ils se montrent intraitables devant les affirmations négativistes des représentants de la science officielle, lesquels n'ayant jamais réalisé la grande aventure de se trouver vivants hors du corps avec leur propre personnalité consciente, perceptive et intelligente, séparés du corps et près de lui, ne sont pas en état

de se former une claire conception de la valeur pratique et positive d'une conviction assise sur une telle expérience.

Cas XIII. — Les trois cas qui suivent furent publiés par le Dr Osty dans la *Revue Métapsychique* (1930, pp. 191-3) et ils sont tous trois théoriquement intéressants. Dans les commentaires dont je ferai suivre le 3e, je me réserve le droit de discuter les conclusions auxquelles arrive le docteur dans son interprétation des faits.

Le premier exemple fut envoyé au Prof. Richet par M. L. Hymans, en juin 1928 :

« ... Je crois utile de vous faire part d'un phénomène qui m'est arrivé à deux reprises et qui semble prouver que la conscience peut fonctionner indépendamment du cerveau.

Deux fois, en plein état de conscience, j'ai vu mon corps inanimé, avec sensation qu'il était un objet extérieur à moi. Je ne veux pas chercher à expliquer comment j'ai vu sans yeux, je ne fais que constater un fait

La première fois, ce fut dans la chaise d'un dentiste. Pendant que j'étais anesthésié, j'ai eu la sensation de me réveiller et de me sentir flottant dans le haut de la salle, d'où je regardais, avec le plus grand étonnement, le dentiste qui soignait mon corps, et l'anesthésiste à côté. J'ai vu mon corps inanimé aussi distinctement que tout autre objet dans la pièce. Le tout me faisait l'effet d'un tableau vivant. Cela n'a duré que quelques secondes. J'ai perdu de nouveau conscience et me suis éveillé dans la chaise avec l'impression bien nette de ce que j'avais vu.

La deuxième fois, j'étais à Londres, dans un hôtel. Je m'éveillais le matin un peu souffrant (j'ai le cœur un peu faible) et peu de temps après mon réveil je m'évanouis. A mon très grand étonnement, je me trouvais bientôt dans le haut de la chambre, d'où je regardais, effaré, mon

corps inanimé dans le lit, les yeux fermés. J'ai essayé sans succès de rentrer dans mon corps et j'ai conclu que j'étais mort. Je me suis mis à réfléchir à ce qu'en diraient les gens de l'hôtel, mes parents, mes amis. Je me demandais s'il y aurait une enquête judiciaire, ce que deviendraient mes affaires. Certainement, je n'avais perdu ni la mémoire, ni la conscience de moi-même. Je voyais mon corps inanimé comme un objet à part ; j'ai pu regarder mon visage. Je ne pouvais pas cependant quitter la chambre ; je me sentais pour ainsi dire enchaîné, immobilisé dans le coin où je me trouvais.

Après une heure ou deux j'ai entendu frapper à la porte (fermée à clef) à plusieurs reprises, sans pouvoir donner signe de vie. Peu de temps après, le portier de l'hôtel s'est montré sur le balcon (servi par un escalier de sauvetage). Je l'ai vu s'introduire dans la chambre et regarder anxieusement ma figure, puis ouvrir la porte. Bientôt la gérante de l'hôtel et d'autres sont entrés. Un médecin est venu, je l'ai vu secouer la tête en m'auscultant le cœur, puis introduire une cuillère entre mes lèvres. J'ai perdu connaissance et me suis réveillé dans le lit. Tout cela a duré au moins deux heures... »

La relation ci-dessus est théoriquement d'un grand intérêt, surtout le second épisode, dans lequel on trouve le fait inhabituel de la personnalité dédoublée, laquelle demeure dans cet état, pleinement consciente d'elle, observant ce qui se passe autour de son corps, *pendant deux heures consécutives*, ce qui est théoriquement très important, car toute possibilité de sophistiquer sur la fugacité des impressions de ce genre, est éliminée. Cette fois, la personnalité dédoublée resta hors du corps, pleinement consciente de son état, deux heures durant.

A noter aussi l'observation du patient, relative à son impossibilité de pouvoir abandonner la cham-

bre, comme s'il fût enchaîné au lieu, indice évident que s'il ne perçut pas l'existence d'un cordon fluidique le reliant au corps, les conséquences matérielles de cette attache, cependant, ne lui échappèrent pas.

Enfin, je note que lui, comme tant d'autres, a tiré de sa propre expérience la logique déduction que la conscience peut fonctionner indépendamment du corps.

Cas XIV. — Charles Quartier, rédacteur de la *Revue Métapsychique,* raconte le fait suivant qui lui est arrivé à lui-même.

« En septembre 1918, comme j'étais très affaibli par la grippe dite espagnole, et l'organisme complètement débilité par la longue sous-alimentation consécutive à la guerre, il m'arrivait fréquemment, pendant ma convalescence, de m'évanouir, tout à fait à l'improviste. Or, un après-midi, j'étais étendu sur le canapé dans un angle de ma chambre et je me reposais. Pendant ce temps, ma mère causait dans le vestibule avec des visiteurs qui arrivaient, lorsque, soudain, je me vis moi-même comme si j'étais tombé du canapé, la tête et le buste à terre, mais les jambes encore sur le siège.

Je ressentis alors trois sortes de sentiments, sans pouvoir dire si c'était simultanément ou successivement.

Un sentiment très agréable et presque impossible à décrire d'expansion, de plénitude, d'universalité, d'extrême légèreté, en un mot, d'une invraisemblable euphorie, telle que jamais, depuis, je n'en ai ressenti au même degré.

Puis aussi un sentiment de terreur irraisonné, presque de panique, qui naissait de l'insolite spectacle et de la conscience de me trouver en face d'un fait normalement impossible : *se voir soi-même en dehors du truchement d'un miroir.* Or, dans cette pièce, il n'y avait pas l'ombre d'un miroir.

Enfin, l'idée ou le sentiment que si je demeurais ainsi la tête en bas, cela pouvait être très dangereux, et qu'il fallait me « ramasser » à tout prix, ce que j'essayai de faire, — du moins j'en eus l'impression — toujours de l'extérieur, pour ainsi dire, comme s'il s'était agi de ramasser le corps d'un étranger pour le remettre à sa place, naturellement sans résultat aucun.

Puis il me sembla être dans le vestibule, désireux d'attirer l'attention de ma mère qui parlait avec ses visiteurs, et qui déclara soudain : « Attendez-moi un instant. Il faut que j'aille voir ce que devient mon fils. Il me semble qu'il m'a appelée. » — Puis ma mémoire n'a plus rien conservé, jusqu'à ce que je me réveillai normalement étendu sur le canapé, ma mère auprès de moi, me prodiguant des soins empressés, ceux habituels en cas d'évanouissement.

Voilà le bref récit de mon apparent dédoublement, tel qu'il m'en souvient à l'heure actuelle. Les faits, malheureusement, ne furent pas consignés sur le moment même — ce qui devrait toujours se faire, mais on n'y pense pas... Il est une chose certaine : c'est que je me suis vu moi-même — dans une position sûrement dangereuse — ou du moins j'en ai eu l'illusion absolue... Et ce qui est aussi frappant, c'est ce sentiment d'euphorie absolu et ineffable qui caractérisa cet état, et le fait que, lorsqu'il me sembla me trouver dans le vestibule pour attirer l'attention de ma mère, celle-ci éprouva un sentiment d'inquiétude (crût même que je l'appelais), ce qui la poussa à venir auprès de moi, bien qu'elle me sut reposer tranquillement sur le canapé. »

Sollicitée de dire ses souvenirs sur ce fait, la mère de Charles Quartier a répondu ceci :

« ... Si je me rappelle cet événement ? Mais, selon l'expression familière, comme si c'était d'hier ! C'était bien assez frappant !

Mon fils avait eu une terrible grippe qui avait failli l'enlever. Il entrait en convalescence, et osait se lever de courts instants pour reprendre des forces.

Un après-midi qu'il reposait sur le canapé, après quelques pas dans la chambre, je dus sortir pour rece-

voir des visites : une dame et ses deux enfants. A peine avions-nous échangé quelques mots que je m'écriai : « Excusez-moi, je crois que mon fils m'appelle ». — « Mais, nous n'avons rien entendu ». — « Si, si, j'en suis sûre ».

Je rentrai dans la chambre et trouvai mon convalescent évanoui, tombé du canapé, seuls les pieds reposant encore sur le meuble.

Sitôt qu'il eut repris connaissance — et ce fut long — il me fit le récit de son « dédoublement », récit qui m'impressionna au plus haut point, comme bien on pense, et de ce singulier événement, nous avons reparlé souventes fois depuis.

Mon fils étant assez lourd, mes « visiteurs » vinrent m'aider à le soulever pour le remettre sur le canapé. On n'oublie pas un fait pareil. » (Soussigné : E. Quartier-Tissot - 12 Mai, 1930).

De l'exposé de ce fait, on peut conclure qu'il se déroule en un temps assez long.

J'observe en outre que dans ce cas contient l'épisode du protagoniste, lequel eut l'impression de s'être rendu dans le vestibule avec l'intention d'avertir sa mère afin qu'elle accoure à son secours, tandis que la mère éprouvait simultanément un phénomène d'hallucination télépathique auditive : Il lui semblait entendre la voix de son fils qui l'appelait. Incident supranormal véridique qui eut pour effet d'arracher à temps le malade de sa position dangereuse.

Importante et suggestive, cette sensation délicieuse d'euphorie, d'expansion de l'être, de plénitude de vie, d'universalité de conscience combinée avec la conscience individuelle, telle qu'elle fut éprouvée par le malade, et telle que la ressentent en grand nombre les sujets dans les cas de dédoublement ; de même aussi que les mystiques en extase, ou les personnes normales en d'exceptionnels moments de leur existence. Et à tous s'applique la description de ce sentiment extraordinaire tel qu'il se révéla quelquefois à la conscience élevée du grand poète anglais Alfred Tennyson. Il écrit :

« Je n'ai jamais eu d'expériences de révélation par l'effet d'anesthésiants, mais j'eus souvent à expérimenter une sorte de « trance » (je ne saurais trouver un meilleur terme) depuis mon enfance, et dans les moments où je me trouvais seul. L'expérience se réalisait avec facilité si je répétais mentalement mon nom avec une monotone insistance. Dans ce cas il m'arrivait — comme si l'intense conscience de mon individualité provoquait le phénomène — d'entrer dans un état où l'individualité paraissait se dissoudre et se transformer dans une condition surpranormale, condition qui n'était pas du tout confuse, mais claire parmi les plus claires, certaine parmi les plus certaines, quoique littéralement inexplicable par des mots, et dans laquelle la mort devenait une impossibilité ridicule. La perte de la personnalité (si l'on pouvait dire), loin de signifier *extinction*, se révélait à moi comme la seule et vraie vie. Je suis navré de l'insuffisance de mes expressions, mais n'avais-je pas indiqué déjà qu'un tel état était inexplicable dans le langage humain ? »

Cas XV. — Mme Nathalie Annenkof écrit en ces termes au Dr Osty :

« Vous m'avez demandé d'écrire les deux cas de « sortie de mon corps » que je vous ai racontés. Je vais essayer de le faire le plus exactement possible.

Il y a 4 ans que le premier cas a eu lieu. J'ignorais alors que cela soit possible, n'ayant aucune idée de ces choses-là.

Dans le printemps de 1926, par une très belle et chaude journée, j'étais assise au cimetière, sur le bord de la

tombe de ma petite fille, que je venais de perdre. J'étais déprimée et triste, mais bien portante. Je me souviens très bien que tandis que je regardais des abeilles qui faisaient leur provision de miel sur les fleurs que je venais de planter, je me sentis devenir légère, puis de plus en plus légère physiquement et moralement. Ma première impression fut que mes jambes et mes bras ne pesaient plus, puis le ventre, puis la poitrine. Et tout à coup je me trouvais au-dessus et à côté de mon corps que j'apercevais assis sur le bord de la tombe. Je regardais ma figure fatiguée. Je remarquais même que mon manteau était tâché de terre. Et j'avais la sensation de planer au-dessus de mon corps dans une complète béatitude. J'avais la sensation d'une grande et lumineuse joie de vivre, comme si je vivais mille vies à la fois, et d'une complète quiétude.

Je ne pouvais pas remuer et n'en sentais pas le besoin. Mais je pouvais voir, comprendre et avoir le sentiment d'une vie intérieure et heureuse. Mon corps avait l'air d'une loque, comme une chose abandonnée. Je pensais : « C'est la mort ! » Et j'avais cependant la joie de vivre.

Je vis le gardien du cimetière s'approcher de mon corps, le toucher, le palper, m'appeler et partir en courant. Il me dit, dans la suite, qu'il était allé demander une ambulance, et que mes mains et mon visage commençaient à se refroidir.

Quand je l'ai vu partir, j'ai compris qu'il me croyait morte et tout à coup j'ai été prise d'effroi. « C'est la mort, pensais-je. Comment va vivre mon mari sans moi ? »

Mais je me sentais si bien vivre que je me dis : « Il faut que je me remette dans mon corps ». J'essayais d'y rentrer et avais peur de ne pouvoir le faire.

Je commençai par sentir la pesanteur, puis les douleurs, les petits malaises auxquels nous sommes tellement habitués que nous ne les remarquons plus. Ensuite vint la tristesse et l'envie de pleurer. Je suis rentrée chez moi à pied.

Il y a deux semaines le même fait s'est renouvelé.

Je lisais un soir, au lit, un livre gai, riant toute seule

de ses amusantes stupidités. Tout à coup, j'eus l'impression de me quitter moi-même, et j'aperçus mon corps couché, livre en mains, tandis que je me sentais en l'air, bien heureuse, avec un sentiment de vie intérieure. Je regardais mon corps, je le trouvais bien et je me dis : « C'est dommage de mourir si jeune ! » — Je m'approchai de mon corps étendu en essayai d'y rentrer. Je sentis aussitôt qu'il m'absorbait, comme une feuille de papier buvard, ou comme une éponge absorbe l'eau. — Mon mari sonna, je me levai pour lui ouvrir la porte. »

Ainsi finit la relation de Mme Annenkof, relation dans laquelle on relève les mêmes particularités qui rendent intéressants les deux cas relatés par le Dr Osty, à savoir la longue durée du phénomène de bilocation et un sentiment complexe et ineffable de béatitude suprême vécue par les sujets dédoublés.

Cela dit, je passe à exposer et à commenter les conclusions auxquelles arrive le Dr Osty à propos des trois cas en question, conclusions qui naturellement donnent lieu à une interprétation hallucinatoire des phénomènes, combinée à quelque lumière fugitive de lucidité télépathique. Il souligne :

« On peut supposer, *si l'on est résolu à ne pas franchir les limites de la psychologie classique,* que nos trois visionnaires ont eu durant leur « hallucination de soi », une perception normale de ce qui se passait autour d'eux, en conséquence de quoi leur imagination a fait un tout de l'hallucination et du réel, bloc dont le rappel mémorial a complété l'apparente homogénéité.

On peut aussi se demander si en de tels cas il n'y a pas eu l'entrée en jeu du plan spécial du psychisme qui est quelquefois l'auteur du phénomène de même nature : *l'hallucination télépathique d'autrui,* ce qui ajouterait au phénomène de vision de soi une prise fortuite de connaissance paranormale. Le cas Quartier en suggère

particulièrement la possibilité... Bien d'autres explications peuvent se concevoir, suggérées par le savoir et les opinions individuelles, y compris l'explication, si prompte à surgir dans les esprits imbus des seules doctrines de la psychologie classique : que les faits de *vision de soi* poussés au degré de ceux que nous avons cités sont probablement de pures, bien qu'involontaires, créations de l'imagination, de merveilleuses illusions. » (Op. cit. pp. 196-7).

Ainsi s'exprime le Dr Osty, lequel — comme tout le monde sait — est un investigateur puissant et génial en matière de facultés supranormales subconscientes ; il a contribué plus que tout autre à élucider le formidable problème de la clairvoyance dans le passé, dans le présent et dans le futur. Néanmoins, en cette occurrence où il s'agit de phénomènes de « bilocation », on dirait qu'il ne se trouve plus dans une ambiance métapsychique de sa compétence. Je note qu'il commence par observer que « on peut supposer que, si l'on est résolu à ne pas franchir les limites de la psychologie classique », on sera conduit à raisonner comme il raisonne. Et son point de départ, quoique plutôt imprudent et peu sage, peut lui servir à atténuer le caractère superficiel et inhabituel de ses arguments tous purement gratuits, en tant que d'une part ils sont privés de toute base expérimentale pouvant les justifier, cependant que d'autre part ils ne tiennent pas compte de nombreuses circonstances qui les rendent insoutenables et absurdes. Telle, par exemple, la circonstance des fantômes dédoublés au lit de mort, vus simultanément ou successivement par plusieurs personnes, ainsi que l'autre circonstance des descriptions détaillées des « voyants »

relatives au phénomène observé, descriptions qui sont les mêmes toujours et chez tous les peuples : civilisés, barbares, primitifs.

Ceci dit, il faut reconnaître que dans les limites misoneistes qu'il s'impose volontairement, il ne pouvait faire autrement que d'argumenter à vide comme il l'a fait. Ce qui n'empêche pas un critique d'observer qu'en face des phénomènes de « bilocation », il raisonne à la manière d'un psychologue, lequel ignorant tout en métapsychique, prononcerait son jugement sur les phénomènes télépathiques et les classerait en corps parmi les phénomènes d'hallucination : Auquel cas, le Dr Osty observerait qu'il a tort, en tant que la métapsychique démontre que de concert avec les visions pathologiques des fantômes inexistants, se réalisent des visions véridiques de fantômes de vivants lesquelles sont qualifiées de visions télépathiques. Si bien qu'à son tour, quand le Dr Osty se trouve à discuter des phénomènes de « bilocation » qu'il ne connaît pas, il commet l'imprudence de tomber dans la même erreur, oubliant le précepte fondamental de toute enquête scientifique, à savoir qu'on ne doit pas formuler un jugement sur un ordre donné de phénomènes, si l'on n'a pas tout d'abord accompli un laborieux travail d'analyse comparée, laquelle comprend toute la gradation phénoménologique de leur développement : Ce qui signifie dans notre cas qu'il aurait dû commencer par les cas de « sensations d'intégralité chez les amputés » pour finir par ceux de « visions *collectives* des fantômes dédoublés chez les mourants. » Ainsi faisant, il n'aurait certainement pas assuré que les phénomènes en question

étaient explicables en masse par la théorie de l'hallucination sous ses formes multiples.

En d'autres termes : Le Dr Osty renouvelle l'erreur dans laquelle est tombé l'illustre Lavoisier à propos des aérolithes, quand il affirmait : « *Il n'y a pas de pierres dans le ciel, donc il ne peut pas en tomber !* ». Et il répète l'erreur dans laquelle tomba le grand philosophe Herbert Spencer à propos de la télépathie, quand il affirmait : « *Comme il ne peut exister de fantômes de chapeaux et de bâtons, il est clair et hors de doute que les soi-disant fantômes télépathiques sont dans leur ensemble des hallucinations pathologiques.* »

Et le Dr Osty, à son tour, en arrive en substance à conclure ainsi : « *Comme il ne peut y avoir de phénomènes de « bilocation », parce que cela serait en désaccord avec la psychologie universitaire, il est clair et hors de doute que les prétendues « visions de soi-même » sont dans leur ensemble des hallucinations pathologiques.* »

Je me promets de démontrer sur la base des faits, avec cet ouvrage, que les phénomènes de « bilocation » existent comme il existe des pierres au ciel et comme il y a sur la terre des fantômes télépathiques. Je lui prouverai qu'en soutenant le contraire il a commis une imprudence solennelle, comme l'ont fait ses illustres prédécesseurs.

Cas XVI. — Dans l'exemple qui suit, où il est encore question d'un fantôme dédoublé qui ne s'éloigne pas de l'endroit où gît son corps, on trouve des circonstances véridiques d'ordre supranormal, contrôlables et contrôlées.

Mon ami, l'ingénieur Joseph Costa, dans son très intéressant livre : « Di là della Vita ». *L'Au-delà de la Vie,* (p. 18), relate l'événement qui lui est arrivé à lui-même :

« Il est utile que je mentionne les conditions particulières dans lesquelles je me trouvais quand m'arriva le plus mystérieux des événements de mon existence, parce qu'elles peuvent singulièrement éclairer l'origine du phénomène même. C'était par une nuit lourde d'un mois de juin torride, durant lequel je me préparais intensément aux examens de la licence... J'avais probablement dépassé ma limite de résistance intellectuelle dans l'effort terrible que je faisais de vouloir chercher à réussir aux épreuves de trois cours entiers avec une préparation de seulement trois mois d'études et après une période de complète inactivité de plus de cinq ans. Bien que je fusse soutenu par une inébranlable volonté de résister à la fatigue qui opprimait mon esprit, j'avais dû déjà succomber, totalement exténué, à un impérieux besoin de repos, et je m'étais laissé tomber évanoui plus qu'endormi sur mon lit, sans éteindre la lampe à pétrole qui continuait de brûler sur la table de nuit. Un mouvement irréfléchi du bras, probablement, renversa entre la table et le lit la lampe qui ne s'éteignit pas, mais fit une fumée épaisse, pendant un temps assez long pour remplir la chambre d'un nuage noir de gaz âcres et pesants. L'atmosphère devint de plus en plus irrespirable, et mon corps se serait probablement trouvé inanimé, le lendemain matin, si un étrange phénomène ne s'était pas produit. J'avais eu la sensation nette et précise de me trouver avec mon seul « moi » pensant, au milieu de la chambre, *séparé complètement du corps,* qui continuait d'être allongé sur le lit. Je voyais — s'il est permis de désigner ainsi la sensation que j'éprouvais — les choses autour de moi comme si une radiation pénétrait à travers les molécules des objets sur lesquels s'arrêtait mon attention, *comme si la matière s'était dissoute au contact de la pensée.* »

« Mon esprit était frappé par les choses autour de

moi comme une plaque est impressionnée par les rayons Roentgen, mais avec une superposition de vibrations, évidente aussi dans les objets inanimés, qui rendait parfaites l'abstraction et l'immatérialité de la matière. Je voyais mon corps parfaitement reconnaissable par ses particularités, son profil, ma figure, mais aussi des paquets de veines et de nerfs vibrant avec un fourmillement lumineux. Je ne saurais trouver d'autres phrases pour exprimer plus exactement la vision de quelque chose qui n'était pas matière et qui me frappait avec une sensation indéfinissable, qui ne pouvait se comprendre ni même se décrire, parce que je m'efforce en ce moment de rendre avec les impressions des cinq sens ce que j'entrevis alors certainement avec un sixième sens. Si la comparaison était permise, je dirais que si l'on pouvait matérialiser l'impression que le corps ressent d'une décharge électrique en la traduisant en une forme visible, on aurait matérialisé l'image palpitante des nerfs et de mon sang comme je les percevais. La pièce se trouvait plongée dans l'obscurité la plus complète, parce que la flamme de la lampe renversée n'arrivait pas à répandre la lumière en dehors du verre noirci. Mais cependant que je voyais les objets, ou mieux leurs contours presque phosphorescents, disparaître ainsi que les murailles, mon attention concentrée me faisait apercevoir de la même manière les objets dans les pièces voisines. Mon « moi » pensant était sans poids, ou, pour mieux dire, sans l'impression de force de gravité et la notion de volume ou de masse. Je n'étais plus un corps, puisque mon corps gisait inerte sur le lit : J'étais comme l'expression tangible d'une pensée, d'une abstraction, capable de me transporter en n'importe quel endroit de la terre, de la mer, du ciel, plus rapide que l'éclair, dans le même instant que j'en aurais formulé la volonté, et sans même la notion du temps et de l'espace.

« Si je disais que je me sentais libre, léger, éthérique, je n'exprimerais que de bien loin la sensation que j'éprouvais en ce moment de libération infinie. Mais ce n'était pas une impression agréable, je me sentais comme pris d'une angoisse inexprimable dont j'avais l'intuition de pouvoir

me libérer en délivrant mon corps de cette situation qui l'opprimait. Je voulus donc soulever la lampe et ouvrir la fenêtre, mais par une action immatérielle que je ne réussis pas à accomplir, comme je ne réussis pas à remuer mes membres qu'il me semblait devoir actionner avec le souffle de ma volonté spirituelle. Je pensai alors à ma mère qui dormait dans la chambre à côté. Je la voyais parfaitement à travers le mur qui séparait nos chambres, reposant tranquillement sur son lit. Mais son corps, à la différence du mien, paraissait émettre une luminosité, une phosphorescence radieuse. Il me semblait qu'il n'était pas besoin d'un effort quelconque pour l'obliger à se rapprocher de moi. Je la vis descendre précipitamment du lit, courir à la fenêtre, l'ouvrir, comme si elle exécutait la dernière pensée que j'avais eue avant de l'appeler, puis sortir de la chambre, tourner dans le corridor, passer la porte et s'avancer, à tâtons et les yeux grands ouverts vers moi. Il me parut que son contact avait la faculté de faire rentrer dans mon corps mon moi spirituel. Et je me trouvai éveillé, avec la gorge sèche, des coups de marteau aux tempes, la respiration haletante, le cœur m'arrachant la poitrine.

« Je puis assurer le lecteur que jusqu'à ce moment, je n'avais pas lu, ni entendu parler spiritisme : théories spirites, phénomènes de bilocation, dédoublement d'âme et de corps. Les expériences médiumniques et les séances de spiritisme m'étaient complètement inconnues. Je puis donc exclure de façon absolue l'hypothèse qu'il s'agissait pour moi simplement d'un phénomène de suggestion. Il ne pouvait pas davantage être question d'un rêve, à cause de l'énorme différence des sensations demeurées dans la mémoire des images provoquées par un songe et de celles trop dissemblables dans leur réception sensitive, que j'avais présentes à l'esprit à ce moment. En effet je ne rencontrais pas dans ce souvenir cette nébulosité, cette sensation indistincte entre le chimérique et la réalité que revêtent les impressions d'un rêve. Parce qu'enfin *je n'eus jamais aussi la sensation aussi vive d'exister réellement comme dans le moment où je m'étais senti séparé de mon corps*. Ma mère, que j'interrogeai peu de temps

après l'événement, me confirma avoir d'abord ouvert la fenêtre de sa chambre comme si elle-même s'était sentie suffoquer avant que d'accourir à mon aide. A présent le fait *d'avoir vu son geste à travers les parois, cependant que je gisais inanimé sur le lit,* excluait sans plus l'hypothèse de l'hallucination et du cauchemar durant un sommeil survenu en des circonstances physiologiquement anormales.

« Exclues donc les hypothèses de la suggestion, du rêve, de l'hallucination, du cauchemar, il ne me reste d'autre déduction logique que celle de supposer que mon « moi » pensant a agi hors de mon corps, et, en de telles conditions, doté de facultés transcendantes, il a pu voir au delà des murs et appeler d'urgence auprès de mon corps ma mère pour qu'elle me vienne en aide. J'aurais eu en ce cas la preuve plus évidente que *mon âme s'était détachée de mon corps durant son existence corporelle ;* J'aurais en somme, la preuve de l'existence de l'âme et aussi de son immortalité, puisque s'il était vrai qu'elle s'était libérée, sous l'influence de circonstances spéciales, de l'enveloppe du corps, agissant et pensant hors de lui, à plus forte raison devrait-il retrouver à la mort la plénitude de sa liberté et la libération de toute attache avec la matière. »

Le fait exposé est d'un intérêt particulier en ce que le protagoniste, un ami, est une personne très cultivée, et même un véritable homme de science, de sorte qu'il est parvenu à décrire minutieusement ses propres impressions avec une rare pénétration analytique, présentant aux chercheurs un ensemble total et pleinement suggestif des sensations qu'il a éprouvées durant les conditions de dédoublement. Toute phrase descriptive de l'état dans lequel il se trouvait revêt une valeur métapsychique, à commencer par l'observation que sa vision spirituelle « pénétrait à travers les molécules des objets

comme si la matière s'était dissoute au contact de la pensée », rendant pour lui évident ce que signifient les présentes découvertes scientifiques sur l'immatérialité de la matière. » Remarquable aussi le phénomène d' « alloscopie » grâce auquel il voit à distance l'intérieur de son propre corps avec les faisceaux nerveux vibrant comme une fourmilière lumineuse. A noter qu'apercevant à travers le mur sa propre mère plongée dans le sommeil, il relève une circonstance intéressante, à savoir que du corps de sa mère émane une phosphorescence radiante, là où le corps n'irradiait rien, et cela évidemment parce que la vitalité et l'esprit étaient temporairement projetés hors du corps. A noter enfin l'efficacité suggestive de la sensation éprouvée « de se sentir libre, léger, éthérique, comme l'expression tangible d'une pensée, d'une abstraction, capable de se transférer en n'importe quelle partie de la terre, de la mer, du ciel, plus rapidement qu'un éclair, par un acte de volonté.

D'un autre point de vue, il convient de relever le fait qu'il réussit à transmettre sa propre pensée à la mère de façon à l'éveiller et à obtenir qu'elle vienne à son secours pour le sauver de la mort certaine.

Je remarque enfin que dans ce cas comme en tant d'autres, l'événement survenu amena le protagoniste à la conviction inébranlable d'avoir assisté « au détachement du corps de sa propre âme », et en conséquence, à la certitude de l'existence et de la survivance de l'esprit humain. Une telle concordance d'opinions est tellement rationnelle et légitime qu'il semble presque superflu de la signaler. Cepen-

dant il y a lieu d'insister à cause des nombreux négateurs de bonne foi de la survie, et surtout pour la valeur qu'acquiert l'opinion cumulative de ceux qui ont personnellement assisté à la séparation de leur esprit d'avec leur corps, les seuls compétents au fond à en juger. Pas même les hommes de science qui, de leur chaire, décrètent sentencieusement que le tout doit être considéré comme « un complexe d'objectivation hallucinatoire déterminé par les perturbations de la cénesthésie ».

Cas XVII. — Pour passer à d'autres exemples, voici un fait en tous points analogue aux précédents, mais dans lequel se rencontrent déjà des signes de lucidité combinée à la précognition. Je l'extrais du « Journal of the American S.P.R. » (1908, p. 515). La percipiente, Mrs J. P. est une connaissance personnelle du Prof. Hyslop, elle est Professeur agrégée à l'Université de Californie. Elle écrit :

« A l'âge de 24 ans me fut administré un anesthésique à l'occasion d'une opération chirurgicale. Au moment où j'allais reprendre connaissance, il me sembla me trouver libre dans la salle, de me sentir bien moi-même, mais sans mon corps. J'avais l'impression d'être transformée en esprit, d'avoir atteint à la paix désirée par le moyen de la douleur. Je regardai en bas mon corps étendu, inerte, sur le lit. Dans la pièce se trouvaient les deux sœurs de ma belle-mère : l'une d'elles, assise sur le lit, réchauffait mes mains, l'autre, debout de l'autre côté, observait. J'eus, je ne sais comment l'impression que d'imminentes souffrances et épreuves allaient leur être réservées, choses dont pourtant je n'ai pas gardé la mémoire, mais que je compris devant faire partie du thème de leur destinée. Je ne désirais pas du tout rentrer en mon corps, mais, malgré moi, je me sentis contrainte d'y retourner.

« Ce qu'il y a de plus curieux dans mon expérience, c'est qu'à peine éveillée, je demandai : « Où est Mrs K. ? » A quoi ma belle-mère répondit : « Comment peux-tu savoir qu'elle est venue ici ? » En effet, Mrs K. n'était pas là au moment où je fus endormie, elle vint quand je dormais et que j'avais les yeux fermés. Je répondis : « Je l'ai vue, debout, là ». Je n'ajoutai rien d'autre, parce que rien de commun n'existant entre nous à ce sujet, je craignais de me ridiculiser en racontant l'expérience que je venais de faire. Jusqu'à ce moment je n'avais jamais pu comprendre ce que voulaient bien dire ceux qui affirmaient l'existence d'une vie future. »

Voilà une autre personne, sceptique, à ce qu'il semble, quant à une vie future, laquelle change d'opinion après l'expérience qu'elle a eue.

Cas XVIII. — Les rapports existant entre les phénomènes de « dédoublement » et ceux de « clairvoyance » n'avaient pas échappé aux magnétiseurs du siècle dernier. Ils avaient noté que bien souvent leurs sujets après une période de lucidité, déclaraient s'être exilés du corps et avoir contemplé ce dernier, gisant, inerte, devant eux.

Le Dr Charpignon, dans l'ouvrage intitulé : « Physiologie, médecine et métaphysique du magnétisme » (page 101), s'exprime ainsi sur l'état d'extase clairvoyante d'une somnambule :

Cette explication de l'extinction de la vie corporelle et de cette séparation apparente de l'âme qui considère son propre corps comme une machine étrangère, est d'une haute valeur métaphysique. Tous les extatiques chez lesquels ce phénomène physiologique se développe s'expriment de même. Nous avons donné nos soins à une malade qui entrait pendant la nuit dans l'extase,

lorsqu'il était nécessaire de recevoir quelque lumière sur la marche de sa maladie. Voici comment elle nous rendait compte de ce qui se passait :

« J'entre, dit-elle, dans un état semblable à celui que le magnetisme me procure, puis, peu à peu, mon corps se dilate et je le vois très distinctement loin de moi, immobile, pâle et froid comme un mort ; quant à moi, je me parais une vapeur lumineuse, je sens penser *séparée de mon corps.* Dans cet état je comprends et je vois bien plus de choses que dans le somnambulisme ; tandis que, somnambule magnétique, je pense sans être séparée de mon corps. Après quelques minutes, un quart d'heure au plus, cette vapeur se rapproche de plus en plus de mon corps, je perds connaissance, et l'extase a cessé. »

Cas XIX. — Dans cet autre épisode de somnambulisme magnétique, les facultés de clairvoyance s'affirment aussi, flagrantes, dans le fantôme dédoublé, et sans que celui-ci ne s'éloigne du lieu où gît son propre corps.

J'emprunte le fait à l'œuvre déjà citée de Durville (p. 105) : Madame Eugénie Garcia, mise en état de somnambulisme, décrit ainsi les sensations éprouvées durant sa première expérience de « dédoublement » :

« Je me suis vue tout d'un coup debout au milieu de la pièce où l'on venait de m'endormir ; « Tiens, il me semble que j'étais assise il n'y a qu'un instant ; je me suis donc levée sans le savoir, voyons. « Je jette les yeux sur moi: « Tiens ! Je suis lumineuse, transparente, légère comme une plume. » Soudain, j'aperçus mon corps étendu immobile dans un fauteuil. Trois ou quatre personnes m'entouraient, me regardant avec attention. Qu'ont-ils à me regarder comme cela ? Voyons. Je m'approche et me regarde aussi. faisant comme tout le monde. Je distinguais très bien tout l'intérieur de mon corps, je voyais le cœur battre, le sang circuler, les réseaux veineux, les muscles, en un mot comme si j'avais été de verre. Je m'approchai de mon magnétiseur, lui appuyai une main sur le bras et lui dis : « N'est-ce pas qu'on dirait que je suis morte ? » — Mais quelle fut ma surprise ! Ce fut la main de mon corps matériel et sa langue qui firent l'action de toucher et de parler, et non mon second moi-même.

En même temps j'entendis ou plutôt je lus dans son cerveau la réponse en formation. « Vous pensez que non », lui dis-je avec vivacité, avant qu'il eût prononcé une réponse.

« Oui, me répondit-il ; oui », que j'entendis de la même façon que la première fois. Et depuis, toujours comme cela... Ensuite je regardai autour de moi, mais, au lieu de rencontrer avec mes yeux une surface opaque et non transparente comme le sont ordinairement les maisons ou objets mobiliers, je vis tout clair comme du verre. Je vis aussi bien les personnes et les appartements de mes voisins que si nous avions habité dans une maison de cristal... »

Il faut noter en cette relation la pleine concordance des impressions éprouvées par la somnambule Eugénie Garcia avec celles qui furent expérimentées par l'ingénieur Joseph Costa (Cas XVI). En effet, la somnambule en question se voit aussi hors de son corps, lumineuse, transparente, légère comme une plume ; elle aperçoit parfaitement l'intérieur de son propre corps dédoublé, voit les battements de son cœur, la circulation du sang, distingue l'appareil circulatoire, les muscles, et ainsi de suite ; elle lit la pensée dans le cerveau de son magnétiseur et voit à travers les corps « comme si elle avait été dans un palais de cristal » ; toutes concordances de nature assez extraordinaire pour démontrer plus que jamais toute l'insuffisance des

hypothèses dilatoires sur lesquelles s'appuie la science officielle.

Cas XX. — Voici enfin un premier exemple de « dédoublement » avec déambulation à distance et vision d'incidents véridiques relatifs à des choses et à des faits ignorés du percipient. Nous l'empruntons à l'*Occult Review* (1908, p. 159) à laquelle il fut communiqué par le Docteur Franz Hartmann. L'événement intéresse un lieutenant de l'armée allemande et se produisit à la suite de la respiration de gaz délétères avec commencement d'asphyxie. L'auteur du rapport est la fiancée du lieutenant même, et elle est personnellement connue du Dr Franz Hartmann. Elle écrit :

« Le monsieur avec lequel je suis fiancée a été officier et a quitté le service militaire depuis peu de temps. Quelque temps avant d'adresser sa démission, il lui arriva un soir d'aller au lit, puis de se retrouver un moment après, debout au milieu de la chambre, occupé à examiner son propre corps étendu sous les couvertures. Une telle situation parut assez bizarre au lieutenant, d'autant plus qu'il n'avait jamais entendu parler de faits semblables. A l'effet de soumettre sa propre mentalité au contrôle, il se mit à tourner dans la chambre et à observer les meubles et les autres objets, il alla donc au bureau où se trouvait un livre ouvert qu'il commença de lire, mais quand il voulut tourner la page malgré des efforts réitérés, il n'y parvint pas. Il alla à la fenêtre, regarda dans la rue, observa les flammes tremblantes des becs de gaz. En somme, il put se convaincre qu'il percevait toutes choses de façon normale.

« Tout à coup il lui vint à l'esprit qu'il se trouvait peut-être dans les conditions d'un « esprit désincarné ». Il voulut donc se rendre compte s'il lui était possible de passer à travers le mur. Il essaya, et instantanément il se trouva dans une pièce adjacente, où il vit un camarade, assis à la table, occupé à dessiner. Il fit tout son possible pour éveiller son attention : Il le toucha, lui parla, lui souffla au visage, mais tout fut inutile, l'ami continua tranquillement son travail, inconscient de sa présence. Il se sentit découragé et retourna dans sa chambre où il revit son propre corps étendu, inerte, sur le lit.

« Il pensa alors à sortir à l'air libre, et, passant à travers les volets fermés, il se dirigea vers la gare où il observa la foule de voyageurs et le mouvement des trains. Apercevant au loin un tunnel, il se dirigea vers lui, y entra et regarda plusieurs ouvriers qui y travaillaient. C'était un tunnel dans lequel il n'avait jamais pénétré et dont il ignorait même l'existence.

« Revenant dans sa chambre, il vit le domestique ouvrir la porte, entrer, flairer l'air, se précipiter vers le lit, secouer vivement le corps de son maître, lequel assistait en esprit, à son côté, à ces actions. Après quoi, le domestique courut ouvrir la fenêtre.

« Un courant d'air frais subit réveilla le lieutenant qui aussitôt demanda à son serviteur ce qui s'était passé, et apprit par lui que l'air était saturé de gaz carbonique et qu'il avait été un instant considéré comme mort par lui. Le lieutenant demanda alors comment il pouvait bien lui être venu à l'esprit de venir à ce moment-là dans sa chambre. Et le domestique de répondre qu'il avait éprouvé le besoin soudain et irrésistible d'aller vite régler le tirage de la petite cheminée. C'est un fait que si le serviteur n'était pas accouru, l'officier serait mort, et son esprit n'aurait pu réintégrer son corps.

« Le jour suivant, il se rendit dans le tunnel qu'il avait visité comme esprit, et il reconnut là toutes les choses qu'il avait vues. Il interrogea de même le locataire voisin et apprit qu'il était occupé à cette heure au dessin même qu'il avait pu voir.

« Tels sont les faits : Eh bien ! malgré leur nature, mon fiancé ne croit pas encore à la survivance de la personnalité consciente après la mort du corps ! »

Je ferai remarquer que la fiancée du Lieutenant a vraiment raison de s'étonner de son scepticisme persistant malgré l'expérience significative par laquelle il est passé, car le fait est à ce point exceptionnel qu'il constitue le seul document du genre que renferment mes archives où sont classés 158 cas de « bilocation ».

Pour faire contraste avec le cas négativiste cité, je fais suivre encore un fait diamétralement contraire, à joindre avec les autres déjà relatés, et dans lequel le protagoniste est un docteur en médecine :

Cas XXI. — Je l'extrais de *Light* (1932, p. 40). Le Dr Overend G. Rose raconte avoir été projeté violemment à terre par un cheval emporté et avoir été gravement blessé. Il fut ramassé et considéré comme mort par deux hommes qui avaient été témoins de l'accident : Cinq heures s'écoulèrent avant qu'il revînt à lui. Le docteur en question s'exprime ainsi :

« Pendant mon évanouissement, je vis mon corps étendu à terre, les deux hommes qui le ramassèrent ; je les entendis murmurer que j'étais mort, et j'assistai à mon transport dans une maison voisine. Peu après survinrent deux médecins qui tentèrent par tous les moyens de me faire revenir à moi, et pendant les longues heures qui passèrent avant d'atteindre au résultat, je demeurai constamment à observer la scène. Je flottais au-dessus de mon corps, dans la tiédeur d'une atmosphère radieuse. Il n'est pas de mots qui puissent exprimer le sentiment de paix et de bonheur qui m'avait envahi. Mais alors j'entendis, je ne sais comment, une voix qui me susurrait avec insistance que je devais me préparer à réintégrer mon corps. Et c'est pourquoi, à peine réincorporé, je dis aux médecins que je serais certainement guéri...

« Les circonstances dignes d'être relevées dans mon insolite expérience sont les suivantes : en premier lieu, je n'avais jamais vu les deux hommes qui me ramassèrent, lesquels étaient des étrangers passant à cheval. Pourtant, je décrivis leur visage, leurs habits et le manteau de leurs chevaux qu'ils avaient attachés à une haie pour voler à mon secours. En second lieu, bien que je fusse totalement inconscient, il me fut possible de décrire minutieusement aux docteurs les vicissitudes de mon transport dans la maison étrangère, ainsi que les répercussions internes de mes blessures. Tout cela parce que ma personnalité consciente s'était trouvée extériorisée, hors du corps, et capable ainsi d'observer mieux encore que si elle avait été dans mon corps.

« Je déclare que cet événement extraordinaire m'apporta la certitude expérimentale qu'il y a une existence au delà de la tombe, en laquelle il n'est pas besoin du corps charnel pour voir, entendre, penser, existence dans laquelle nous conservons, inaltérée, notre personnalité terrestre. »

(Signé par le Dr Overend G. Rose,
8, Royal Terrace — Cheltenham).

Outre l'intéressant phénomène psychologique de l'indestructible conviction spiritualiste de ceux qui expérimentèrent ainsi le phénomène de bilocation, il convient d'ajouter dans l'épisode exposé l'importante concordance entre une impression éprouvée par le Dr Rose et celle du protagoniste du cas XII. Dans les deux cas, les sujets entendirent une « voix » mystérieuse qui leur annonçait, en termes quelque peu différents, la même chose, à savoir qu'ils devaient se préparer à réintégrer leur corps. Phénomène d'hallucination ? Interventions spirituelles ? Faute de preuves adé-

quates dans un sens ou dans l'autre, il ne reste, pour l'heure, qu'à prendre bonne note de telles concordances hautement suggestives.

Cas XXII. — J'emprunte cet épisode au « Journal de la S.E.P. Américaine » (1918, p. 629). C'est un cas de bilocation avec déambulation à distance, mélangé à des impressions mystiques. Le Professeur Hyslop connaît personnellement la relatrice, mais se borne à publier les initiales de son nom.

Mrs S.B.L. décrit une longue infirmité qui la frappa, durant laquelle elle eut une période de crise qui la traîna sur le bord de la tombe, dans une longue phase de catalepsie et de coma. Elle décrit en ces termes les impressions qu'elle ressentit durant son état d'inconscience :

« Ma première sensation consciente fut le sentiment d'exister, sentiment privé de toute notion de personnalité et de lieu. Je me sentis élever lentement — comme un brouillard monte sous le soleil — et transporter au pied du lit. Ensuite s'ajouta la conscience de l'espace (ce sont des expressions qui sembleront ridicules, mais je décris ce que je ressentis) sous forme de quelque chose de large comme une tête, et enfin je devins soudain moi-même, flottant dans l'air au pied du lit, et de là, j'aperçus mon corps étendu sous la couverture... Me voyant moi-même aussi livide et inerte, je fus saisie d'un inexprimable sens de terreur. Je vis le docteur penché sur moi, la main tâtant mon pouls, et intuitivement je compris qu'en ce moment il n'y avait pour lui rien au monde qui pût davantage l'intéresser que percevoir une de mes pulsations. Derrière le docteur, j'aperçus un fantôme plus grand que lui, dont je ne m'expliquais pas et ne m'explique pas encore aujourd'hui l'existence, puisque je voyais les autres personnes présentes sous leur aspect naturel. Me retournant, je vis une table placée contre le mur... laquelle

avait la forme d'un couvercle de boîte renversée. Je n'avais jamais rien vu de semblable. Trois infirmières se trouvaient autour, exécutant les ordres du docteur avec une rapidité fébrile... »

« Après quoi, je me dirigeai vers la porte, sans remuer les pieds, glissant suspendue en l'air. Je passai à travers, franchis le salon, descendis le grand escalier et me trouvai dans la rue, laquelle me parut splendidement éclairée, mais sans aucun passant. C'est à ce moment que je fus envahie par un sentiment de béatitude ineffable : celle d'une créature humaine qui posséderait santé, beauté, richesse, réputation et honneurs, tout l'amour et toutes les joies de la vie, sans avoir jamais connu un ennui, une peine, une souffrance, une douleur quelconque, et qui, malgré cela, n'aurait pas la moindre idée de la joie et de la félicité qu'elle connaîtrait pour la première fois. C'était la parfaite béatitude céleste que j'éprouvais en ce monde où tout était parfait. Je n'ai qu'une fille unique. Eh bien ! en cet instant, si j'étais demeurée ainsi en tant qu'esprit, ce n'eût pas été un malheur la frappant, ni pouvant m'affliger, car je savais que rien ne pouvait se produire qui ne fût pour son plus grand bien : j'avais le sentiment que l'univers entier était soutenu et guidé par un esprit infini, par un amour infini, par une sagesse infinie ; je sentais que le mal n'existait pas, que les tribulations par lesquelles passe toute créature étaient pour elle la voie qui conduit à la perfection. Si l'on m'avait demandé la source de ma science de la perfection, laquelle me rendait en ce moment béate, je n'aurais su quoi répondre.

« Ce fut tout. Je perdis connaissance dans l'ambiance spirituelle et me réveillai dans le monde des vivants. Je ne sais rien de plus ; je n'arrive pas à m'expliquer ce qui s'est passé...

« Trois ans après, je rencontrai l'une des infirmières qui m'avait soignée à l'hôpital. Je lui décrivis la table curieuse que j'avais vue en état d'inconscience, et je lui demandai si à l'hôpital on avait quelque chose de semblable. Elle me regarda, interloquée, et me dit : « Oui, nous avons ce genre de tables que vous avez décrites,

se déplaçant sur roues. Elles sont ainsi construites pour empêcher que les objets de forme plus ou moins ronde ne tombent à terre. Et nous les tenons toujours parfaitement équipées, en cas d'extrême urgence. » Le souvenir de ce qui m'arriva, est pour moi un inexprimable réconfort spirituel... »

Du point de vue des phénomènes de bilocation, on n'observe rien de particulier dans le cas exposé, lequel se déroule normalement, sauf les habituelles variantes d'ordre secondaire. Et cela confirme probablement les idiosyncrasies spéciales à chaque être humain, ou bien confirme la nature de la maladie ou des événements qui déterminèrent le phénomène de dédoublement.

Concernant les impressions mystiques par lesquelles fut révélée à la patiente la solution radieuse des mystères les plus formidables et les plus troublants de l'être humain, je dirai que rien ne pouvant être prouvé à ce sujet, il ne reste qu'à les confronter à des révélations analogues rapportées par des sujets en extase, des somnambules en profonde hypnose, de grands médiums à révélations trancendantales. Je rappelle enfin que dans le cas XVII, une autre narratrice conte avoir éprouvé des impressions identiques révélatrices des mystères de l'être humain.

Cas XXIII. — On pourrait affirmer que l'épisode suivant survenu pendant le sommeil normal, pourrait être considéré comme un songe pur et simple, mais il faudrait encore tenir compte de cette circonstance que le sujet se réveilla en état de vie et de sensibilité diminuées, circonstance qui atteste

ouvertement qu'il s'était produit un événement bien différent d'un rêve.

J'emprunte le cas au « British Journal of Psychical Research » (1928, p. 26). Le Prof. F. E. Leaning publia une étude intitulée : « Extra-corporeal consciousness », dans laquelle il cite, entr'autres choses, la relation d'un cas survenu à un ami, lequel conte ce qui suit :

« Je prenais pension dans une auberge appelée « Sheridan Inn » et je restai toute la journée dans ma chambre, attendant que l'ami Edwin vienne me chercher pour la signature d'un acte légal. Après avoir mangé, je m'étendis sur le lit et je commençai à lire. C'est alors que je fus tout d'un coup envahi par une vague de sommeil à laquelle je ne pus résister. La chose me contraria beaucoup, car j'étais en train de lire le « Journal d'Amiel » qui m'intéressait grandement et j'aurais bien aimé continuer. Mais tout fut inutile et je m'endormis brusquement. J'eus tout aussitôt l'impression d'avoir quitté mon corps. Je me retournai, et apercevant mon corps recroquevillé en une position incommode, je m'étonnai que l'on puisse s'endormir dans une telle posture. J'eus l'idée de m'en aller et je me rendis dans le corridor en passant par la porte, mais cela évidemment par la force de l'habitude, puisque j'aurais pu tout aussi bien traverser le mur, vu que je n'ouvris pas la porte, mais passai à travers le bois. Je ne remuais pas les pieds, attendu que pour me rendre en un lieu quelconque, il me suffisait de le désirer. Ce qui n'empêchait d'ailleurs pas que je me voyais en possession de jambes, bras et corps, et que je me sentais mieux qu'à l'ordinaire. Il n'y avait personne dans le corridor, sauf un nègre qui cirait le plancher. Je l'affrontai, mais il ne parut pas me voir. Je compris que je devais être devenu invisible, ce qui augmenta d'autant ma curiosité. Je m'amusai alors à passer devant lui, derrière lui, autour de lui, en le frôlant, mais il ne jeta jamais un regard vers moi. La chose m'amusait. Mais j'eus alors soudain la pensée que si l'on venait me chercher, et

qu'on réveillât mon corps de son sommeil alors que je me trouvais hors de lui, des complications pourraient en résulter, probablement peu agréables. Je revins aussitôt à travers le bois de la porte et quand je fus près du lit, mon corps me « suça » impérieusement, me « rengainant » par les pieds ! Ce fut heureux que cette idée me vint à l'esprit, parce qu'aussitôt on frappa à la porte et Mrs Canfield, la patronne de l'auberge, entra et me demanda la permission de prendre sa robe de chambre. L'hôtel étant complet, elle m'avait cédé sa chambre.

« Quand elle s'en alla, je m'aperçus d'un phénomène inquiétant : je n'arrivais plus à voir normalement ! J'essayai de reprendre la lecture d'Amiel, mais je ne distinguais plus les mots. Je voyais bien les ombres des meubles et des tapisseries, mais je n'apercevais plus mon visage dans la glace ! Le phénomène perturbateur persista toute la journée, et alors que j'étais assis à table, je ne parvins pas à lire le menu ! Finalement, quand j'eus fini de manger, ma vie redevint normale. »

Le Professeur Leaning observe : « La dernière partie de cette relation suggère irrésistiblement l'idée que la fusion de la « seconde personnalité » avec le corps physique était restée imparfaite, et cette éventualité est conforme à d'autres rapportées par l'*Occult Review*. »

Pour moi, je répète ce que j'ai dit au début, à savoir que le fait des conditions anormales dans lesquelles se trouvait le protagoniste après son réveil, démontre manifestement que l'épisode narré n'était pas un rêve, mais un cas auhentique de bilocation.

Cas XXIV. — Mr Sylvan J. Muldoon, l'auteur de l'œuvre très intéressante : *The Projection of the Astral Body*, adressa à l'*Occult Review* (juillet

1932) plusieurs épisodes de bilocation recueillis par lui.

Dans le cas suivant la protagoniste dédoublée a la vision de sa propre grand'mère décédée. Son nom ne fut pas cité, mais Mr Muldoon le communique, ainsi que l'adresse, au directeur de la revue.

Mrs V.D.S. de New-Jersey (Etats-Unis) écrit :

« Alors que j'étais malade au grand hôpital de Pittsbourg, je fus soumise à une grave opération. Pour la première fois dans ma vie, on dut m'administrer un anesthésique. A peine commençai-je à le respirer que j'éprouvai une sensation merveilleuse de bien-être et de béatitude. Mais, à ma grande surprise, je me trouvai en compagnie du docteur et de l'infirmière, et devant moi, étendu sur la table d'opérations, je vis mon corps inerte et sans vie. Je notai les bouteilles et les instruments chirurgiques déposés à côté, et je remarquai même qu'une infirmière avait la coiffe de travers, ce qui était plutôt comique.

« Je fus amenée à regarder en l'air et je vis venir à moi, à travers le plafond, ma chère grand'mère, morte depuis dix ans. Elle s'approcha de moi et me prit par la main, disant qu'il fallait faire vite, parce que le temps disponible était des plus courts. Nous passâmes ensemble à travers le plafond, aussi facilement que nous serions passées à travers un rideau de fumée. Nous nous retrouvâmes dehors, dans une atmosphère lumineuse où ma grand'mère attira mon attention sur un paysage qui m'était familier, me montrant où se trouvait mon habitation, laquelle émergeait d'arbres magnifiques. Pendant que je m'extasiais devant cette perspective, ma grand' mère s'exclama : « Nous n'avons pas le temps ! Voici qu'il faut rentrer dans ton corps ! » Et avant même que j'eusse pu répondre, je me réveillai dans mon lit et aperçus une infirmière penchée anxieusement sur moi...

« Voilà ce qu'il m'est donné de rapporter sur mon expérience de dédoublement, laquelle fut pour moi une

puissante révélation : Si ce qui m'est arrivé, doit se répéter au moment de la mort, alors il est inutile de craindre la mort. »

Il n'est pas besoin d'insister sur l'apparition d'une défunte dans le cas exposé, vu qu'il n'est pas de circonstances de faits qui en démontrent l'existence objective. Néanmoins, même a priori, on pourrait rationnellement admettre que durant l'état de « bilocation » des vivants, des cas se produisent dans lesquels le vivant dédoublé — c'est-à-dire se trouvant dans les conditions temporaires, d'un esprit désincarné – aurait la vision d'esprits définitivement désincarnés. Ceci étant, le cas exposé, tout comme le cas XXII dans lequel on assiste à une autre vision de fantôme, tout comme les cas XII et XXI dans lesquels les sujets entendent une voix mystérieuse les informant que pour eux l'heure suprême n'est pas encore venue, sont des épisodes qui ne manquent pas d'une certaine valeur théorique en tant qu'ils démontrent que les inductions a priori, loin d'être contredites à posteriori par les faits, sont plutôt confirmées par eux. On lira plus loin des cas de bilocation au lit des morts, avec des apparitions de défunts nettement caractérisées.

Cas XXV. — J'extrais cet autre exemple du livre du Dr Gibier : *Analyse des Choses* (p. 142). C'est un épisode qui lui est arrivé à lui-même dans l'exercice de ses propres devoirs professionnels.

« M. R. est un grand jeune homme blond, d'une trentaine d'années, dont le père était Ecossais et la mère Russe. C'est un artiste graveur de talent. Son père était doué de facultés « médianimiques » très puissantes. Sa

mère était également médium. Bien que né dans un milieu spiritualiste, il ne s'est pas occupé de spiritisme et n'a éprouvé rien d'anormal jusqu'au moment où il a subi ce qu'il appelle l'accident au sujet duquel il vint me consulter au commencement de 1887.

« Il y a peu de jours, me dit-il, je rentrais chez moi, le soir, vers dix heures, lorsque je fus saisi tout à coup d'un sentiment de lassitude étrange que je ne m'explique pas. Décidé, néanmoins, à ne pas me coucher de suite, j'allumai ma lampe et la laissai sur la table de nuit, près de mon lit. Je pris un cigare, le présentai à la flamme de mon carcel, et j'en aspirai quelques bouffées, puis je m'étendis sur une chaise longue.

« Au moment où je me laissais aller nonchalamment à la renverse pour appuyer ma tête sur le coussin du sofa, je sentis que les objets environnants tournaient, j'éprouvai comme un étourdissement, un vide ; puis, brusquement, je me trouvai transporté au milieu de ma chambre. Surpris de ce déplacement dont je n'avais pas eu conscience, je regardai autour de moi, et mon étonnement s'accrut bien autrement.

« Tout d'abord, *je me vis étendu sur le sofa*, mollement, sans raideur, seulement ma main gauche se trouvait élevée au dessus de moi, le coude étant appuyé, et tenait mon cigare allumé dont la lueur se voyait dans la pénombre produite par l'abat-jour de ma lampe. La première idée qui me vint fut que je m'étais, sans doute, endormi et que ce que j'éprouvais était le résultat d'un rêve. Néanmoins, je m'avouais que jamais je n'en avais eu de semblable et qui me parût si intensivement la réalité. Je dirai plus : j'avais l'impression que jamais je n'avais été autant dans la réalité. Aussi, me rendant compte qu'il ne pouvait être question d'un rêve, la deuxième pensée qui se présenta soudainement à mon imagination fut que j'étais mort. Et, en même temps, je me rappelai que j'avais entendu dire qu'il y a des esprits, et je pensai que j'étais devenu esprit moi-même. Tout ce que j'avais pu apprendre sur ce sujet se déroula longuement, mais en moins de temps qu'il ne faut pour y songer, devant ma vue intérieure. Je me souviens très

bien d'avoir été pris alors comme d'une sorte d'angoisse et de regret de choses inachevées ; ma vie m'apparut comme dans une formule...

« Je m'approchai de moi, ou plutôt de mon corps, ou de ce que je croyais être déjà mon cadavre. Un spectacle que je ne compris pas tout de suite appela mon attention : je me vis respirant, mais, de plus, je vis l'intérieur de ma poitrine, et mon cœur y battait lentement, par faibles à-coups, mais avec régularité. Je voyais mon sang, rouge de feu, couler dans de gros vaisseaux. A ce moment, je compris que je devais avoir eu une syncope d'un genre particulier, à moins que les gens qui ont une syncope, pensai-je à part moi, ne se souviennent plus de ce qui leur est arrivé pendant leur évanouissement. Et, alors, je craignis de ne plus me souvenir quand je reviendrais à moi...

« Me sentant un peu rassuré, je jetai les yeux autour de moi en me demandant combien de temps cela allait durer, puis je ne m'occupai plus de mon corps, de l'*autre moi* qui reposait toujours sur sa couche. Je regardai ma lampe qui continuait à brûler silencieusement, et je me fis cette réflexion, qu'elle était bien près de mon lit et pourrait communiquer le feu aux rideaux ; je pris le bouton, la clef de la mèche pour l'éteindre, mais, là encore, nouveau sujet de surprise ! Je sentais parfaitement le bouton avec sa molette, je percevais pour ainsi dire chacune de ses molécules, mais j'avais beau tourner avec mes doigts, ceux-ci seuls exécutaient le mouvement, et c'est en vain que je cherchais à agir sur le bouton.

« Je m'examinai alors moi-même et vis que, bien que ma main pût passer au travers de moi, je me sentais bien le corps qui me parut, si ma mémoire ne me fait pas défaut sur ce point, comme revêtu de blanc. Puis, je me plaçai devant mon miroir en face de la cheminée. Au lieu de voir mon image dans la glace, je m'aperçus que ma vue semblait s'étendre à volonté, et le mur, d'abord, puis la partie postérieure des tableaux et des meubles qui étaient chez mon voisin et ensuite l'intérieur de son appartement m'apparurent. Je me rendis compte

de l'absence de lumière dans ces pièces où ma vue s'exerçait pourtant, et je perçus très nettement comme un rayon de clarté qui partait de mon épigastre et éclairait les objets.

« L'idée me vint de pénétrer chez mon voisin que d'ailleurs je ne connaissais pas et qui se trouvait absent de Paris à ce moment. A peine avais-je eu le désir de visiter la première pièce que je m'y trouvai transporté : Comment ? Je n'en sais rien, mais il me semble que j'ai dû traverser la muraille aussi facilement que ma vue la pénétrait. Bref, j'étais chez mon voisin pour la première fois de ma vie. J'inspectai les chambres, me gravai leur aspect dans la mémoire et me dirigeai ensuite vers une bibliothèque où je remarquai tout particulièrement plusieurs titres d'ouvrages placés sur un rayon à hauteur de mes yeux.

« Pour changer de place, je n'avais qu'à vouloir et, sans effort, je me trouvais là où je devais aller.

« A partir de ce moment, mes souvenirs sont très confus; je sais que j'allai loin, très loin, en Italie, je crois, mais je ne saurais donner l'emploi de mon temps... Ce que je puis ajouter, en terminant, c'est que je m'éveillai à cinq heures du matin, roide, froid sur mon sofa et tenant encore mon cigare inachevé entre les doigts. Ma lampe s'était éteinte ; elle avait enfumé le verre. Je me mis au lit sans pouvoir dormir et fus agité par un frisson. Enfin le sommeil vint. Quand je m'éveillai, il était grand jour.

« Au moyen d'un innocent stratagème, le jour même, j'induisis mon concierge à aller voir dans l'appartement de mon voisin s'il n'y avait rien de dérangé, et montant avec lui je pus retrouver les meubles, les tableaux vus par moi la nuit précédente ainsi que les titres des livres que j'avais attentivement remarqués.

« Je me suis bien gardé de parler de cela à personne, dans la crainte de passer pour fou ou halluciné... »

« Son récit terminé, M. H. ajouta : « Que pensez-vous de cela, Docteur ? ». Il était très sérieux, et paraissait très préoccupé de ce qui lui était arrivé. Je lui expliquai alors que, selon toute vraisemblance, il était

doué de facultés réellement extraordinaires et qu'il ne tenait qu'à lui de les développer. Je lui indiquai, dans ce but, un régime à observer qu'il me promit de suivre rigoureusement, et nous primes, pour la quinzaine suivante, un rendez-vous. Il y fut fidèle, mais hélas ! Il venait m'annoncer qu'il était sur le point de se marier et qu'il ne pouvait se consacrer à aucune autre expérience qu'à celle de la vie conjugale ; ce qui, comme on le sait, est défavorable à l'obtention des facultés de « dédoublement. »

Ce dernier cas peut servir d'exemple typique pour la première catégorie : Les caractéristiques qui en précisent la phénomènologie s'y trouvent réunies, à commencer par la conscience personnelle qui se trouve transférée intégralement dans le double extériorisé (et cela au point de faire éprouver au sujet le sentiment qu'il n'a jamais existé aussi pleinement et aussi réellement), pour passer à d'autres expériences : se retrouver existant dans la forme humaine, essayer inutilement de manipuler des objets familiers avec des doigts éthériques, apercevoir l'intérieur de son propre corps vivant, voir à travers les corps opaques, traverser sans difficulté les murs avec son propre corps fluidique, déambuler à distance avec des perceptions exactes de lieu et de situation ignorés, se transporter instantanément n'importe où par un simple acte de volonté, toutes caractéristiques substantielles, en somme, qui précisent le développement des manifestations étudiées, caractéristiques dont la pleine concordance est indispensable pour accorder aux phénomènes de « bilocation » la valeur de faits d'ordre objectif.

Cas XXVI. — Avant de passer à la quatrième catégorie, je voudrais citer encore un exemple appartenant par son contenu à la 3e, bien que les modalités de développement s'en éloignent au point de devoir être examinées à part. Et cela du fait que le phénomène de « dédoublement » se serait produit, en cette circonstance, en vertu de l'intervention d'un esprit, en même temps que se seraient réalisés d'autres faits supranormaux d'ordre exceptionnel, toutes circonstances qui, du point de vue rigoureusement scientifique, tendraient à enlever de la valeur au phénomène en soi de « dédoublement », pour autant qu'il serait possible d'user de l'hypothèse d'auto-suggestion hallucinatoire étendue à la totalité des événements survenus. De là la nécessité de le classer à part, sans préjudice de la phénomémologie étudiée ici, laissant les lecteurs juges de la nature plus ou moins véridique des incidents produits. En tout cas les faits méritent d'être cités en raison de la personnalité éminente et probe qui les rapporte.

William Stainton Moses raconte comment, à un moment donné, il se sentit entraîné irrésistiblement à écrire automatiquement, chose qui ne lui était plus arrivée depuis plusieurs mois. Il s'assit à la table et demanda :

« Je suis poussé à écrire. Quel est donc celui de mes amis qui est ici présent ? Que désire-t-il ? »

Il fut dicté :

« Salut, Ami ! Que la bénédiction de Dieu soit sur toi ! Nous désirons t'entretenir d'une question de grande importance, et pour le faire dans des conditions de transmission sûre, nous ouvrirons cette fois tes sens intérieurs

et fermerons tes sens corporels à toute influence afin que tu demeures séparé du monde. Dans ces conditions, il nous sera facile d'utiliser ton corps pour transmettre nos pensées, et toi, dans le même temps, tu pourras converser face à face avec nous. Tiens-toi passif et ne demande rien d'autre. »

Aussitôt il obtint la communication annoncée, et qu'il importe peu de rapporter ici. Voici en quelles conditions elle fut obtenue. Moses écrit :

« Pendant que le message était dicté, mon esprit s'était séparé du corps, de sorte que j'examinais à distance ma main qui écrivait. L'importance des faits est telle qu'elle nécessite l'exposition minutieuse et attentive de ce qui se passa.

« Il était 2 heures 30 du soir, et je me trouvais seul dans ma chambre. J'éprouvai subitement le désir d'écrire médiumniquement, chose qui ne m'était plus arrivée depuis plus de deux mois. Je m'assis à la table, et la première partie du message me fut aussi vite dictée. Après quoi, je passai probablement en état de « trance. » Mon premier souvenir fut de m'être vu en « esprit » près de mon corps que j'aperçus assis devant la table, la plume entre les doigts et la main sur le buvard. Observant tout avec une immense stupeur, je remarquai que mon corps était uni à l'esprit par un filament fin et lumineux, et que les objets matériels semblaient être des ombres alors que les esprits présents apparaissaient solides et réels. Derrière mon corps se tenait « Rector » avec une main sur ma tête et l'autre recouvrant ma main droite qui tenait la plume. A quelque distance, se trouvaient « Imperator » avec quelques-uns des esprits qui communiquent depuis longtemps avec moi, et puis d'autres esprits que je ne connaissais pas et qui faisaient cercle autour, observant attentivement l'expérience. Du plafond, ou plutôt à travers le plafond s'épandait une luminosité infiniment douce, et par intervalles des rayons bleus dardaient mon corps : Chaque fois que cela se produisait, je voyais mon corps frémir et tressaillir ; c'était là un

moyen de saturation et de ragaillardissement du corps même. J'observai en outre que la lumière du jour était diluée, que la fenêtre apparaissait obscure, et que la luminosité qui me permettait de voir, était d'origine spirituelle...

« *Imperator* » expliqua que j'assistais à une scène réelle, qui m'était offerte pour m'instruire sur la façon d'opérer des esprits. Je vis « Rector » occupé à écrire, mais cela ne se produisait pas de la façon que j'imaginais, c'est-à-dire en me guidant la main et en m'impressionnant l'esprit, mais bien en projetant sur la plume un rayon de couleur bleue. Et la force ainsi projetée provoquait le mouvement de la plume qui obéissait à la volonté de l'esprit dirigeant. Afin de me prouver que la main n'était qu'un simple instrument, non essentiel au but, la plume me fut enlevée de la main, et elle resta dans la même position par l'effet du rayon lumineux projeté sur elle. A ma grande surprise, elle continua à se mouvoir sur le papier, écrivant d'elle-même. La stupeur m'arracha une sorte de cri, mais je fus aussitôt averti qu'il me fallait rester tranquille pour ne pas troubler la genèse des phénomènes. Il en résulta donc qu'une grande partie du message obtenu, fut effectivement écrit sans le truchement de mains humaines et sans aucune intervention de ma pensée et de mon esprit. Il me fut dit que ce n'était pas chose facile d'écrire ainsi, sans l'aide de l'organisme humain, et que l'orthographe des mots écrits en de telles conditions serait incorrecte. Je m'aperçus, en effet, que c'était le cas pour la partie du message obtenue ainsi... Après un certain temps, il me fut ordonné de réintégrer mon corps et de noter immédiatement tout ce que j'avais vu. Je ne me rappelle plus le moment où cela se produisit, je présume que mon esprit est repassé par l'état de « trance. »

« Au moment où je rédige ces notes, je ne ressens qu'un léger mal de tête. Je suis absolument sûr de ce qui advint, je le transcris lentement, exactement, sans la moindre exagération. Je puis avoir omis certains faits, mais je n'ai rien altéré, ni rien ajouté. »

Après avoir écrit cela, Moses pose la question suivante à l'esprit-guide :

« Je désire savoir si tout ce que j'ai vu est réel ou si je fus victime d'une illusion. »

Il fut dicté :

« Ce que vous avez écrit est la vérité : Tout s'est passé comme vous l'avez décrit. Nous voulons t'apprendre ainsi que la matière n'est rien, que l'esprit est tout. Efforce-toi de profiter de la leçon... Nous ne pouvons rien ajouter pour le moment : Arrête-toi. » (Œuvres posthumes : *Spirit Teachings*, dans *Light*, 1889, p. 559. — Edition italienne : *Insegnamenti Spiritici*, 2e série, p. 278, Edit. Dante, Citta della Pieve).

Telle est la relation de Moses, d'où émergent outre le phénomène de « dédoublement avec vision du propre corps », le fait du transfert du « corps éthérique » dans le plan de l'existence spirituelle avec la vision d'autres esprits, et enfin le phénomène de l'écriture directe s'accomplissant devant Moses à l'état de veille normale (conscient). En face d'une suite de phénomènes aussi extraordinaires, le moment n'est certes pas venu de formuler des inductions scientifiques, il n'est rien de mieux à faire que de les enregistrer pour préparer des matériaux bruts aux chercheurs de l'avenir. Pour le moment, comme je le disais, les investigateurs à tempérament rigoureusement scientifique seront tentés de considérer le tout comme un exemple d'auto-suggestion hallucinatoire et rien de plus. D'autres, plus versés dans les phénomènes d'extériorisation de la sensibilité, considéreront tout cela comme un mélange d'auto-suggestion et de vérité.

Nul, j'imagine, ne mettra en doute la bonne foi du rapporteur. Pour mon compte, je me bornerai à relever les concordances qui existent entre les particularités du « dédoublement » conté par Moses et celles qui ont été exposées précédemment. A noter le détail du filament lumineux reliant le « corps éthérique » à l'organisme corporel, détail déjà rencontré dans une relation antérieure, et qui se retrouvera dans quelques-uns des cas qui suivent.

IVᵉ CATÉGORIE

Cas où le fantôme dédoublé est perçu seulement par des tiers.

Dans cette catégorie se trouvent des exemples de diverses natures et de valeur théorique bien différente. Tout cela parce qu'il n'est guère possible d'exclure d'elle quelques épisodes variés susceptibles d'être élucidés soit par l'hypothèse du « dédoublement », soit par l'hypothèse de la « télépathie ». Il n'est pas possible d'obvier à cet inconvénient aussi longtemps que les progrès des disciplines métapsychiques n'auront pas permis de délimiter nettement les frontières à assigner à chaque hypothèse, frontières qui sont à présent bien incertaines et bien discutables, de sorte qu'il est licite à chacun d'étendre le cercle de ses recherches selon son talent. Néanmoins, à ce sujet, je crois opportun d'ajouter que récemment je publiai à plusieurs reprises, en plusieurs revues, une proposition pour la solution de cette question troublante, proposition fondée solidement sur l'analyse comparée, et grâce à laquelle les limites du champ où peut s'exercer la télépathie, sont nettement fixées. Ma proposition permettrait aux recherches psychiques de faire un sérieux progrès vers la solution définitive du vaste problème de la genèse des phénomènes en question. (Se reporter principalement à ma longue étude de la *Revue Spirite*, mars-avril-mai 1934).

Je puis espérer que ma proposition pour la solution du formidable problème, portera ses fruits dans un avenir qui n'est pas éloigné. Toutefois je m'abstiens, pour le moment de la prendre en considération.

Il en résulte que l'incertitude théorique à laquelle nous sommes acculés par l'existence d'une hypothèse télépathique qui n'est pas encore circonscrite dans les limites qui lui reviennent, fait que si un groupe spécial de cas appartiennent manifestement à la présente catégorie, ils ne revêtent pas pour l'instant une grande valeur théorique. Mais heureusement il y a le groupe des phénomènes de « dédoublement » au lit de mort, lesquels, perçus collectivement et successivement par plusieurs témoins, excluent l'hypothèse télépathique sous toutes ses formes, tandis que d'autres excluent l'hypothèse hallucinatoire, en sorte qu'ils constituent de bonnes preuves, lesquelles concourent avec efficacité à démontrer avec les autres citées antérieurement, l'existence objective des faits de « bilocation ».

Je commence par relater des exemples représentant les caractéristiques les moins variées de la phénoménologie en question, pour arriver ensuite à d'autres répondant mieux à la thèse envisagée.

Cas XXVII. — Dans ce premier exemple, les deux hypothèses mentionnées ci-dessus se trouvent l'une en face de l'autre avec des prétentions sensiblement égales à faire valoir. C'est, en outre, un exemple représentant un type de faits assez courants dans les annales de la télépathie.

Je l'emprunte au Vol. IX (p. 445) des *Procee-*

dings of the S.P.R. Il fut étudié et rapporté par le Dr Hodgson. La percipiente, Mrs Shagren, conte ce qui suit :

« Un matin, vers 10 heures, après m'être livrée aux travaux du ménage, je me peignais alors que je vis apparaître dans la glace l'image de M. Hendrickson qui semblait s'avancer sur la pointe des pieds, tenant ses mains en avant, de sorte que je pensai qu'il voulait les poser sur mes épaules. J'entendais son pas, je discernais le crissement de ses chaussures. Surprise, je me retournai pour aller à sa rencontre, en sorte que je le vis d'abord dans la glace, ensuite dans la chambre. En me retournant, je m'écriai : « Mais, est-ce bien vous ? ». Et ce disant, je le vis disparaître. Il avait une apparence absolument naturelle et était vêtu ainsi que je le voyais toujours.

« Le jour suivant, une jeune amie vint me trouver, laquelle était aussi une amie de la famille Hendrickson. L'occasion s'offrit ainsi à moi de m'informer sur le lieu de résidence de la famille même, détail que j'ignorais, du fait que pendant plus de quatre ans, j'avais séjourné dans le Sud et la famille Hendrickson avait abandonné le pays avant mon retour. Je demandai si Mr Hendrickson était encore vivant, car j'avais appris qu'il était atteint de phtisie. L'amie répondit que d'après les plus récentes nouvelles, il devait être en vie. Je l'informai alors que je « l'avais vu la veille au matin. » Mon amie n'en parut pas étonnée, et considéra l'apparition comme une prédiction de mort imminente du malade. Elle ajouta ensuite : « La nouvelle de sa mort ne me surprendrait pas, parce que dans sa dernière lettre, il me disait qu'il avait eu une hémoptysie. De toute façon, j'écrirai bientôt pour savoir s'il est vivant ou mort... » Après quelques jours, vint la réponse dans laquelle Mrs Hendrickson apprenait qu'il était encore vivant, bien qu'il n'y ait plus d'espoir de le guérir ! Après quoi elle ajoutait que son mari lui avait dit qu'il m'avait vue en rêve le matin même où il m'était apparu. Il est à noter aussi qu'il était en état de décrire ma chambre bien qu'il n'y fût jamais entré, et même de déclarer quant à ma personne : « Elle me semble bien plus grande et bien plus forte qu'avant ! » Ce qui correspondait à la vérité, car j'avais grandi et j'avais pris de l'embonpoint, manifestement, durant quatre années écoulées sans nous revoir. »

La veuve de Mr Hendrickson écrivit au Dr Hodgson confirmant le récit de Mrs Shagren, et aussi Miss Dora Edenoff, l'amie dont parle l'auteur du témoignage.

Comme je l'ai dit, les cas analogues au précédent peuvent être plus ou moins expliqués par l'hypothèse de la « télépathie réciproque » : Ce qui revient à dire, selon cette hypothèse, que Mr Hendrickson ayant dans son sommeil dirigé ses pensées vers Mrs Shagren, aurait ainsi provoqué chez cette dernière une hallucination véridique, et à son tour Mrs Shagren, surexcitée par la vision produite, aurait déterminé le phénomène analogue chez Mr Hendrickson.

Par contre, le fait que Mr Hendrickson a décrit l'endroit où se trouvait Mrs Shagren, ainsi que le changement survenu en elle, serait en faveur de l'objectivité de l'apparition. Cette circonstance coïnciderait d'une part avec tout ce que nous avons vu se dérouler dans les cas les mieux établis de « dédoublement avec déambulation à distance », et d'autre part serait difficilement explicable par la seule hypothèse télépathique.

Cas XXVIII. — Je l'extrais de la « *Revue des Etudes Psychiques* » (1902, p. 151). M. G. P. H. membre de la « *Society F.P.R.* », personnellement connu du directeur de la revue, M. César de Vesme, avait envoyé la relation d'un important cas psy-

chique au journal *The Spectator*. Cette relation provoqua l'envoi d'une lettre confirmative de la part de la personne intéressée dans le cas même. Voici la lettre :

« Au Directeur du « Spectator »,

« Monsieur,

« La lettre qui vous a été envoyée par M. « G.P.H. », et que vous avez publiée dans votre livraison du 1er juin, sous le titre : « La Maison du Rêve », se rapporte évidemment à un rêve fait par ma femme actuellement décédée. Le récit est exact dans ses grandes lignes, quoique je ne parvienne point à reconnaître l'identité de votre correspondant. Mais la même histoire a été rapportée moins exactement dans les « Diaries » de Sir Mounstuart Grant Duff, cité dans votre article du 25 mai. Il ne sera donc pas superflu que je donne, à mon tour, un court aperçu de cet événement.

« Il y a quelques années, ma femme rêva à plusieurs reprises d'une maison, dont elle décrivit l'arrangement intérieur en tous ses détails, quoiqu'elle n'eût aucune idée de la localité où cet édifice se trouvait.

« Plus tard, en 1883, j'ai loué à Lady B..., pour l'automne, une maison sur les montagnes de l'Ecosse, entourée de terrains pour la chasse et d'étangs pour la pêche. Mon fils, qui se trouvait alors en Ecosse, traita l'affaire, sans que ma femme et moi nous visitions la propriété en question.

« Lorsque je me rendis enfin sur place, sans ma femme, pour la signature du contrat et pour prendre possession de la propriété, Lady B... habitait encore la maison ; elle me dit, si je ne m'y opposais pas, elle m'assignerait la chambre à coucher qu'elle habitait d'habitude et qui avait été pendant quelque temps, hantée par une « petite dame » qui y faisait de continuelles apparitions.

« Comme j'étais assez sceptique sur ces affaires-là, je répondis que j'aurais été enchanté de faire la connaissance de sa visiteuse fantôme. Je me couchai donc dans cette chambre, mais je n'eus la visite d'aucun fantôme.

« Plus tard, quand ma femme arriva, elle fut très étonnée de reconnaître dans cette maison, celle du rêve. Elle la visita de fond en comble ; tous les détails correspondaient à ce qu'elle avait si souvent vu en songe. Mais, lorsqu'elle descendit de nouveau dans le salon, elle dit : « Pourtant ça ne peut pas être la maison du rêve, puisque cette dernière avait encore de ce côté une série de chambres, qui manquent ici. » — On lui répondit aussitôt que les pièces en question existaient réellement, mais qu'on n'y pénétrait pas par le salon. Quand on les lui montra, elle reconnut parfaitement chaque pièce. Elle dit pourtant qu'il lui semblait que l'une des chambres à coucher de cet appartement n'était pas destinée à cet usage quand elle la visitait en rêve. Il résulta, en effet, que la pièce en question avait été tout dernièrement transformée en chambre à coucher.

« Deux ou trois jours après, ma femme et moi, nous visitâmes Lady B... : comme elles ne se connaissaient pas encore, je présentai les deux dames l'une à l'autre. Lady B... s'écria aussitôt : « Tiens, vous êtes la dame qui hantait ma chambre à coucher ! »

« Je n'ai pas d'explication à donner de cet événement. Ma femme n'a pas eu, pendant le restant de sa vie, aucune autre aventure de ce genre, que quelques-uns appelleront une coïncidence remarquable, et que les Ecossais appelleraient un cas de « double vue. » Ma chère femme était certainement la dernière personne au monde qui aurait laissé l'imagination battre son train. Je puis donc garantir, ainsi que peuvent le faire d'autres membres de ma famille, qu'elle a pu donner une description exacte et détaillée d'une maison qui était arrangée d'une façon assez spéciale, et cela bien avant qu'elle ou les autres membres de sa famille aient seulement appris que la maison en question existait.

« Vous pouvez librement donner mon nom aux personnes qui s'intéressent sérieusement aux recherches psychiques et qui pourraient désirer obtenir d'autres informations à ce sujet. Dans ce but, j'inclus ma carte de visite. »

(M. G.P.H. indiqua au Directeur de la revue les nom et prénoms de Lady B., laquelle appartient à la plus illustre aristocratie de l'Ecosse).

Dans le cas exposé l'hypothèse télépathique est rendue peu vraisemblable par le manque de tout rapport affectif ou de simple connaissance entre l'agent et le percipient.

A ce sujet il convient de reprendre brièvement les conclusions auxquelles je suis arrivé en ma précédente démonstration touchant les limites entre lesquelles s'exerce la télépathie, démonstration qui a trait précisément à la circonstance des plus importantes que le processus de l'analyse comparée appliqué au matériel immense des faits accumulés en 80 années d'enquêtes, fait émerger une loi psychique littéralement fondamentale à laquelle sont soumises toutes les manifestations supranormales d'ordre intellectuel : La loi du « rapport psychique », en vertu de laquelle les communications télépathiques de n'importe quelle forme entre un sensitif ou un médium d'une part, et un individu éloigné d'autre part, ne peuvent se produire que si l'une des trois conditions suivantes est réalisée : Quand il existe des rapports de connaissance personnelle entre le sensitif ou médium et l'individu éloigné ; faute de quoi, il doit exister parmi les expérimentateurs quelqu'un qui connaisse personnellement l'individu éloigné ; faute de quoi encore, un objet longuement porté par l'individu en question (psychométrie) est remis au sensitif ou médium.

Il reste donc entendu que si aucune de ces conditions n'est remplie, le « rapport psychique » à distance entre personnes vivantes ne peut s'établir,

ni sous forme télépathique, ni sous forme « télemnésique » (lecture à distance dans la subconscience d'autrui). Ce qui du point de vue des communications avec les esprits équivaut à dire — qu'on ne l'oublie pas ! — que les cas d'identification personnelle des défunts qui ont vécu obscurément et inconnus du médium et des personnes présentes, ne sauraient s'expliquer avec les facultés supranormales subconscientes, et, en conséquence, obligent logiquement, inévitablement, inexorablement, à faire place - qu'on le veuille ou non - à l'interprétation spirite des faits.

A ce sujet il n'est pas inutile de rappeler que les cas d'identification personnelle des défunts inconnus du médium et des personnes présentes, se produisent toujours en grand nombre dans les expériences médiumniques.

Cela étant, il n'est personne qui ne voie quelle énorme importance théorique a le fait d'avoir pu circonscrire d'une façon bien définie, le domaine légitime dans lequel les facultés télépathiques parviennent à s'exercer. En effet, *cela équivaut à reconnaître que la preuve expérimentale de l'existence et de la survivance de l'esprit humain est d'ores et déjà scientifiquement faite.*

Me reportant au cas en question, je note aussi qu'en dehors des considérations exposées, se rencontrent des incidents précis de reconnaissance de lieux et de meubles vus en rêve, et cela combiné avec l'identification de la personne dont le double apparut en ces lieux mêmes, tous incidents dont on peut tirer des présomptions favorables à l'hypothèse du « dédoublement avec déambulation à dis-

tance ». De sorte que cette hypothèse ne saurait certes être bannie du nombre des probabilités, encore moins si l'on considère l'épisode dans ses rapports avec d'autres faits analogues, mais de beaucoup plus suggestifs, rapportés précédemment.

Ajoutons que l'épisode rapporté peut être envisagé aussi comme exemple de « précognition », étant donné que la maison visitée en rêve par la femme du relateur, était la même où elle devait séjourner plusieurs années après, circonstance qui, si elle n'ajoute rien en faveur de l'hypothèse du « dédoublement », n'en précise pas moins les limites de l'hypothèse télépathique.

*
**

Dans les 4 cas qui suivent existe aussi l'élément de précognition qui s'y trouve sous forme de précognition de mort par les sujets qui se dédoublent. En de telles circonstances, si l'on tient compte des modalités selon lesquelles se développèrent les cas mêmes, l'élément prémonitoire présente quelque valeur inductive en faveur de l'hypothèse du « dédoublement ». Et plus encore si l'on considère que les cas vraiment typiques de cette nature se produisent dans des conditions analogues d'extrême relâchement vital du sujet, et plus fréquemment dans les graves maladies (peu importe qu'elles soient déclarées ou ignorées) menaçant l'existence.

En présence de cela aussi bien que d'autres indices suggestifs fournis par les phénomènes en question (indices trop subtils et trop intuitifs pour pouvoir être concrétisés en des formules verbales), je répète que leur interprétation dans le sens indi-

qué ici, est légitime, à condition pourtant de ne pas les isoler, mais de les considérer avec une masse homogène d'autres phénomènes analogues, car ils n'ont une signification précise et évidente que lorsqu'on entreprend de les analyser et de les interpréter d'une façon cumulative, ce que négligent systématiquement de faire les critiques de tendances adverses.

Cas XXIX. — Il s'agit d'un fait assez notoire puisqu'il advint à un éminent savant anglais, le Docteur naturaliste G. J. Romanes. Et c'est pour cela qu'il me plait de le reproduire malgré sa notoriété. Je l'emprunte au volume XI, page 440, des *Proceedings of the S.P.R.* Le Dr Romanes narre ainsi l'événement :

« Vers la fin de mars 1878, au cœur de la nuit, et à un moment où je me tenais éveillé, il me sembla voir s'ouvrir la porte située à la tête du lit et s'introduire une forme blanche qui, passant tout près de moi et se dressant sur ses pieds, s'arrêta face à moi, de sorte que je vis qu'elle avait la tête et le corps enveloppés de voiles blancs. Portant soudain les mains en haut, cette forme enleva les voiles qui lui cachaient le visage, et alors, comme encadré par ses mains, m'apparut la figure de ma sœur, laquelle était couchée, malade, depuis quelque temps dans la maison même. Je l'appelai, criant son nom avec force, et ainsi je la vis instantanément disparaître.

« Le lendemain (et certainement à cause de l'impression que l'événement avait produit sur moi) je fis venir le Docteur W. Jenner, lequel diagnostiqua qu'il ne restait plus à ma sœur que quelques jours à vivre. Elle ne survécut en effet que quelques jours.

« Je jouissais d'une excellente santé et je n'étais en proie à aucune anxiété. Ma sœur était soignée par l'habituel médecin de la famille, lequel n'avait en rien soupçonné la gravité de la maladie, en sorte que je ne m'en

préoccupais pas plus que ma sœur ne s'en préoccupait elle-même. Je n'eus jamais, ni avant, ni après, une expérience de cette nature. »

De cet événement aussi — si on veut le considérer seul — l'interprétation télépathique peut suffire à en donner raison. Dans ce cas il faudrait supposer que le Moi subconscient de la malade aurait perçu l'imminence de sa mort (contrairement à la personnalité consciente qui ne soupçonnait rien de tel), perception qui aurait réveillé en elle le sentiment de tendresse pour son frère dont elle allait se séparer, et déterminé par là, dans l'esprit de celui-ci, le déroulement de l'hallucination télépathique. Cette dernière aurait assumé des formes plus ou moins dramatiques ou symboliques par effet du déterminisme associatif chez le percipient (« sujet »).

Telle est l'interprétation télépathique du cas. Quant à l'autre interprétation que peut-être il pourrait s'agir d'un phénomène spontané de « dédoublement » en rapport avec la maladie menaçant la vie de la patiente, elle apparaît si claire et si évidente (parce que conforme à ce qui se passe en d'autres phénomènes de « dédoublement ») qu'elle ne nécessite pas d'autres éclaircissements ou commentaires.

Cas XXX. — Je l'extrais, comme le précédent, d'une étude de Myers publiée dans les « *Proceedings of the S.P.R.* » (Vol. XI, p. 448). Il a été recueilli et étudié par Gurney. La percipiente Mrs Sophie Chapronière s'exprime en ces termes :

« Je me trouvais dans ma chambre à coucher et je me déshabillais avec l'aide de ma chambrière — Mrs Gregory, — laquelle était à mon service depuis 41 ans.

Cependant qu'elle m'enlevait un bracelet, je vis soudain apparaître derrière elle, à deux pieds de distance, une forme qui lui ressemblait parfaitement. Mrs Gregory était alors en parfaite santé. Je m'écriai : « Mais comment, Mrs Gregory, je vois en ce moment votre « double » ! Elle répondit en souriant : « Vraiment, Madame », et ne parut pas du tout impressionnée. Le dimanche suivant, elle déclara ne pas se sentir bien. Je mandai un docteur, lequel diagnostiqua une légère indisposition. Malgré le pronostic bénin, le mercredi soir elle mourut subitement, à peu près à la même heure où, une semaine avant, son « double » m'était apparu. Le fait s'est passé il y a quinze ans. » Signé : Sophie Chapronière. »

Gurney ajoute ces particularités :

« Je me rendis chez Mrs Chapronière pour l'interroger sur le cas en question. Elle me déclara n'avoir jamais eu d'autres visions ou hallucinations. Le « double » qu'elle vit avait tout à fait l'air d'une personne réelle, et reproduisait exactement l'aspect de Mrs Gregory. La mort de cette dernière fut subite : Elle était légèrement indisposée depuis deux jours, mais personne ne s'en préoccupait car elle continuait de manger avec appétit.

« La fille de Mrs Chapronière certifia se souvenir exactement de la façon dont sa mère parlait de l'apparition au moment où elle l'eut, c'est-à-dire une semaine avant la mort de Mrs Gregory. » (Signé : E. Gurney).

Ce cas ne se différencie pas en substance du précédent, il comporte les mêmes éclaircissements tant du point de vue télépathique que du point de vue « dédoublement ».

Cas XXXI. — Je fais part d'une intéressante étude sur les « prémonitions » publiée par Mrs Sidgwick dans les « *Proceedings of the S.P.R.* » (Vol. V, p. 295). Le relateur, Mr W. T. Catlengh, résidant à Chelsea, 15, Lincoln Street, écrit en ces termes à la date du 19 décembre 1883 :

« Monsieur, votre article sur le *Standard* fait surgir e moi le souvenir d'un événement survenu il y a cinq a et précisément cinq semaines avant que ne meure fille aînée. La pauvrette n'avait jamais été robuste, pour pouvoir mieux la surveiller pendant son somm j'avais placé son petit lit tout près de moi. Ma fem était alors malade, c'est pourquoi nous avions toujo dans la chambre une lampe allumée. Dans la nuit d il s'agit, je dormais tournant le dos à la fillette, l que je fus tout à coup éveillé par un attouchemen l'épaule. Je me retournai brusquement pensant que petite m'appelait, et j'aperçus distinctement son dou spirituel qui s'élevait lentement du lit, agenouillée et mains jointes, comme si elle priait. La pensée qu'e était morte, me traversa l'esprit. Je lui posai la m sur le front que je trouvai chaud et je constatai qu'e respirait régulièrement. Je notai aussi que ses b n'étaient pas sortis des couvertures et que son petit co était complètement couvert.

« Le lendemain, je pris note de l'événement sur m calendrier, convaincu que j'étais qu'il annonçait la m de la fillette. Elle jouissait apparemment d'une excelle santé, et pendant cinq semaines encore tout alla b mais la sixième semaine, le petit ange succomba à u attaque de méningite tuberculeuse (Signé : W. T. C leugh).

Dans une seconde lettre, Mr Catleugh ajoute

« Je ne fus plus témoin d'aucune apparition de la so comme je n'éprouvai plus de sensations hallucinatoires contact. Je dois apporter une légère correction à la lation envoyée : Consultant mon calendrier pour l'an 1879, je constatai que l'inexplicable sensation d'att chement avec la vision qui suivit, se produisirent dans nuit du 1er février, à 1 h. 30 du matin ; d'où il résu que ma fillette tomba malade six semaines après l'évé ment, et non cinq.

« S'il s'était agi alors d'un rêve, je ne me serais donné la peine d'écrire. J'affirme absolument que je réveillé par un attouchement mystérieux sur l'épa

comme j'affirme que la chambre était éclairée et que lorsque je me retournai, je vis la forme spirituelle de l'enfant s'élever lentement du petit lit, si naturelle qu'elle semblait vivante, et qu'enfin je la vis disparaître subitement.... Je n'avais aucune inquiétude au sujet de sa santé. Bien que nerveuse et délicate, elle n'avait jamais eu d'indispositions sérieuses, pas même les habituelles maladies de l'enfance, et elle était alors même mieux portante que jamais. » (Mme Catleugh a confirmé en tous points la relation de son mari).

Le cas exposé, quoique ne différant pas en substance des deux autres cités, n'en apparaît pas moins difficilement explicable par l'hypothèse télépathique, compte tenu que la protagoniste était une enfant, et qu'en conséquence il serait logiquement invraisemblable de supposer que son *Moi* subconscient, ayant eu conscience en dormant de sa mort imminente, aurait pu faire surgir dans son petit cerveau des réflexions adéquates, et ensuite des des sentiments de tendresse filiale pour les malheureux parents, de façon à provoquer une hallucination tactile et une autre visuelle chez le père. Ce qui, d'ailleurs, si même on l'admettait, n'expliquerait pas encore le fait d'intention évidente dans cet épisode de la volonté de toucher le percipient qui fut réveillé et regarda du côté où se manifestait l'apparition, pas plus que dans la pose adoptée par l'apparition elle-même, laquelle, comme l'a bien observé Mrs Sidgwick, « prouva qu'elle n'était pas une simple vision du fait qu'elle se montra en prière et montant au ciel, attitude qui symbolise ordinairement le départ d'une âme et par laquelle elle entendait évidemment transmettre l'idée de la mort. »

Etant entendu donc que le processus du phéno-

mène dépasse les limites de l'hypothèse télépathique, force sera de convenir que le fantôme apparu avait une autre origine. En sorte que l'autre hypothèse antagoniste, c'est-à-dire celle d'un possible phénomène de « dédoublement », se présenterait comme la plus acceptable.

Mais c'est un fait que même avec cette hypothèse on ne parviendrait pas à résoudre le mystère de l'intention, circonstance qui d'ailleurs ne l'infirmerait pas, mais prouverait seulement la nécessité de la compléter en supposant l'intervention d'une volonté extrinsèque, ou plus précisément d'une entité spirituelle qui aurait provoqué et conditionné le phénomène à l'effet de prédisposer l'âme des parents à l'événement irréparable qui leur surviendrait. Cette supposition peut sembler hardie à quiconque n'a pas entrepris de recherches spéciales sur les phénomènes de « prémonitions », mais qui s'impose parfois avec l'évidence irrésistible des faits à ceux qui sont versés dans ces études.

Cas XXXII. — Dans ce dernier cas de nature prémonitoire, le fantôme ou « double » apparaît sous la forme de déchéance physique et psychique qui se réalisera plus tard chez la personne dédoublée.

Je l'emprunte au Vol. XI, page 446, des *Proceedings of the S.P.R.* Il fut recueilli par Myers qui connaissait personnellement la relatrice. Au moment où celle-ci écrivait, le protagoniste du fait était encore en vie, circonstance qui obligea Myers à taire le nom des intéressés. La relatrice-percipiente écrit :

« Je me trouvais au cours de l'année 1892 à Paris chez un proche parent qui m'aimait beaucoup. Il était avocat, et s'était affirmé l'un des plus habiles et des plus éminents du barreau. Depuis quelque temps il ne se sentait pas bien, et il m'avait écrit alors que je résidais en Angleterre qu'il éprouvait un ébranlement nerveux et de la difficulté à travailler. Le contenu de sa lettre m'avait rendue inquiète, c'est pourquoi je lui offris de venir chez lui, alléguant qu'un changement de climat me serait profitable. C'est ainsi que je vins à Paris et fus hospitalisée par lui en son magnifique appartement du boulevard Haussmann.

« Il est célibataire et n'a à son service qu'un domestique, lequel selon l'usage parisien ne dort pas dans l'appartement, mais dans une chambre spéciale au cinquième étage. Aussi restait-il seul durant la nuit, et nos chambres respectives se trouvaient aux deux extrémités d'un couloir, en sorte qu'une série d'autres pièces étaient interposées entre les nôtres.

« Peu de temps après mon arrivée, je reçus un pli contenant des lettres importantes à consulter, conjointement à une demande de traduire un article médical français. N'ayant pu le traduire dans la journée, je me proposais de le faire aussitôt que mon parent serait couché, car il avait l'habitude d'aller au lit de bonne heure. La nuit était froide, c'est pourquoi je me décidai à faire la traduction au lit. Je lus d'abord quelques lettres, ensuite je me mis au travail avec l'aide d'un dictionnaire, les termes techniques français étant parfois obscurs pour moi. J'expose tous ces détails à seule fin de montrer combien tout mon esprit était absorbé par la tâche entreprise et que je n'étais pas seulement éveillée, mais que j'avais l'âme exempte de toute préoccupation pour la santé de mon parent auquel je ne pensais pas. Pendant que je traduisais rapidement, je vis de côté, — à la façon dont on voit sans lever les yeux, — une porte s'ouvrir lentement, et comme il ne pouvait s'agir que de mon parent, je pensai qu'il se sentait agité et avait besoin de compagnie. De sorte que, sans quitter des yeux mon travail, je l'encourageai en lui disant : « Mais, avancez-

donc ! Je suis couchée ! » Ne recevant aucune réponse, je me tournai de son côté, et me trouvai devant une vision effroyable.

« Je fais remarquer ici que mon parent était un bel homme à tous points de vue : Haut de taille, bien proportionné, robuste, les traits réguliers, visage sympathique et très intelligent. Je vis quelqu'un entrer en titubant dans la chambre et qui lui ressemblait tout à fait, bien que paraissant réduit au dernier degré de décadence physique et d'imbécillité. Ce corps prostré et affaissé ne mesurait que la moitié de sa taille, et les jambes paralysées et traînantes semblaient incapables de soutenir cette forme chancelante et émaciée. Il avait le visage contracté, la mâchoire inférieure pendante, les yeux enfoncés avec une pupille sans expression qui regardait, errante, dans le vide, d'une façon terrifiante. Ce débris d'homme — je ne puis le qualifier autrement — se traînait, chancelant, à travers la pièce, tournant de temps en temps un regard stupide vers moi. Il se dirigea ensuite vers l'autre porte, chercha longuement la poignée qu'il trouva enfin, la tourna, réussissant ainsi à ouvrir pour culbuter ensuite dans l'autre pièce où il disparut subitement. J'étais assise dans mon lit, glacée d'horreur, regardant cette forme spectrale jusqu'à ce qu'elle se fût évanouie. Je sautai alors du lit et, traversant à la hâte le corridor, je rejoignis la chambre de mon parent. Je le trouvai profondément endormi. Rien dans son visage ne pouvait, même de loin, se comparer à ce sosie horrible que j'avais vu. Il ne me fut pas possible de m'endormir cette nuit-là, et pendant plusieurs semaines je fus comme obsédée par ce spectre terrifiant.

« Naturellement, je m'abstins de faire la moindre allusion à cet événement devant mes amis et connaissances de Paris, mais j'en parlai longuement dans une lettre à ma mère, dans les termes mêmes que j'emploie ici. Quelques semaines après, mon parent n'ayant constaté aucune amélioration, voulut consulter un éminent spécialiste des maladies nerveuses, lequel le rassura, mais me confia secrètement qu'il craignait qu'une paralysie générale ne se déclare, avec ramollissement cérébral.

« Et le diagnostic ne fut que trop correct. Au moment où j'écris (automne 1895), mon pauvre parent a été hospitalisé en une maison de santé. Il alla de mal en pis et les terribles symptômes de la maladie se déclarèrent dans toute leur virulence. Et au moment présent — qu'on le remarque bien — il est arrivé à un tel degré de déchéance physique et morale qu'il ressemble d'une façon effrayante à la forme spectrale qui m'apparut en 1892, manifestation qui fut probablement providentielle et qui avait pour but de préparer nos âmes au malheur qui nous accabla.

« Au moment de l'apparition, mon parent avait environ 43 ans et il était physiquement si beau, il avait un visage si intelligent et des manières si charmantes qu'on ne pouvait imaginer une personne plus avantagée par la nature. En somme, il était la dernière créature pour laquelle on pût craindre une fin aussi misérable. »

(Il n'est pas inutile d'ajouter que le « parent » dont parle la narratrice était son propre frère).

Et aussi dans ce cas, l'hypothèse télépathique trouve difficilement à s'appliquer, à moins qu'on ne veuille arriver jusqu'à admettre que le *Moi* subconscient de la personne intéressée, ayant eu en son sommeil la perception exacte de la maladie qui la menaçait, la vision terrifiante de l'état de déchéance physique et morale dans lequel elle devait se trouver quelques années après, n'ait transmis cette vision hallucinatoire à la percipiente, dans le cerveau de laquelle elle se serait objectivée et dramatisée par l'effet du déterminisme « associatif ».

Telles sont les inductions nécessaires pour interpréter télépathiquement le cas ci-dessus, inductions que je me borne à exposer sans commentaires.

A son tour, l'interprétation du phénomène par le « dédoublement » présente des difficultés qui ne

sont pas faciles à surmonter, encore qu'elle apparaisse plus acceptable que l'hypothèse télépathique. Pour la rendre inattaquable, il aurait suffi que la narratrice eût ajouté un commentaire à un épisode relaté, chose qu'elle a négligé de faire : Je veux parler ici de cette circonstance que le fantôme ouvrit les deux portes de la chambre, l'une pour entrer dans la pièce, l'autre pour en sortir. Il est clair que si, d'après la relation, la percipiente eût vérifié que les portes avaient été réellement ouvertes, l'objectivité du double n'aurait plus besoin d'être démontrée. La narratrice ne l'avant pas fait, et Myers n'avant pas demandé d'éclaircissements sur ce détail très important, il en résulte, scientifiquement parlant, qu'il n'est pas licite de tenir compte de ce que l'auteur affirme à ce sujet, étant donné que dans de nombreux cas de télépathie on relève ce fait que les percipients voient des fantômes ouvrir des portes que l'on trouve ensuite fermées. Ou, en d'autres termes, certaines particularités complémentaires, d'une hallucination télépathique, sont bien souvent de nature purement subjective et sont provoquées dans le sujet par voie suggestive (« associative »).

Inversement, il est juste de reconnaître qu'à vouloir analyser à fond le cas relaté il serait facile de trouver des incidents et de dresser des argumentations en faveur d'une action réelle exercée par le fantôme sur les portes. En premier lieu, parce que la percipiente, à propos du second des épisodes en question, s'exprime en ces termes : « Il se dirigea ensuite vers l'autre porte, chercha longuement la poignée qu'il trouva enfin, la tourna, réussissant ainsi à ouvrir pour culbuter ensuite *dans l'autre pièce* où il disparut subitement », laquelle phrase décrit une action réelle et complexe, y compris le fait de voir le fantôme culbuter *dans l'autre pièce*, ce que la percipiente, n'aurait pu observer à travers le bois de la porte, si la porte fût demeurée close.

On se trouve donc devant un fait qui diffère *totalement* des simples modalités selon lesquelles se produisent les habituelles visions subjectives de portes ouvertes par les fantômes. En second lieu, parce que le fait de trouver fermée une porte quand on est bien sûr de l'avoir vu ouvrir, a pour effet de frapper le percipient de stupeur, en sorte que la circonstance demeure gravée dans sa mémoire, et qu'il ne manque pas de la rappeler complaisamment chaque fois qu'il en parle ou qu'il écrit à son sujet, comme il résulte précisément des faits analogues recueillis. De là cette présomption que si la narratrice du cas en question avait découvert que la porte ouverte par le « double » était restée fermée, elle n'aurait pas manqué de le faire remarquer, d'autant plus qu'accourant vite au lit de son parent, comme elle le fit, elle aurait dû s'en apercevoir aussitôt. Le fait donc qu'elle ne l'a pas mentionné, assume en de telles circonstances une certaine valeur probative dans ce sens que la percipiente a effectivement trouvé les portes ouvertes. On comprend dans ce cas que cette circonstance si évidente n'ait pas attiré l'attention de la narratrice, et conséquemment qu'elle n'ait pas pris soin de noter une chose manquant pour elle d'intérêt.

Telles sont les inductions spéciales que suggère

ce cas, lesquelles m'apparurent suffisamment rationnelles et légitimes pour en faire état ici.

Quelques mots encore au sujet de la difficulté d'interprétation que le cas présente du point de vue objectif. Une de ces difficultés réside dans ce fait que, dans l'épisode observé, il ne s'agirait pas seulement de « dédoublement », mais en même temps d'une sorte de prémonition dramatique à laquelle se serait assujetti le « corps fluidique » de la personne intéressée. Cette difficulté en ferait surgir une autre : « Assujettissement volontaire ou déterminé inconsciemment par l'influence d'une entité spirituelle, comme le suppose la narratrice ? » Qu'en savons-nous, au fait ? Le temps n'est pas encore mûr pour résoudre certaines énigmes métapsychiques. Il est préférable de les laisser sans solution que de s'aventurer en un labyrinthe d'inductions prématurées.

Cas XXXIII. — Cette circonstance que dans les commentaires de l'événement ci-dessus on admet la possibilité de l'existence des phénomènes de « bilocation » avec un « double » suffisamment substantiel pour agir sur la matière, supposition qui pourrait apparaître audacieuse et gratuite à quelques-uns des lecteurs, m'incite à rapporter deux cas analogues de « bilocation à distance » dans lesquels on relève la même circonstance de fait. Je n'en observe pas moins que les cas de cette nature sont extrêmement rares, si rares que dans mes fiches accumulées depuis plus de 43 ans sur tous les faits psychiques, ne se rencontrent que neuf cas de ce genre.

Voici le premier des deux faits que je me propose de rapporter. Je l'emprunte au livre de Camille Flammarion : *Autour de la Mort* (p. 142). L'auteur écrit :

« Mon excellente amie, Mme Victor Dobelmann, de Strasbourg, laquelle est membre de la *Société Astronomique de France*, me communique le fait suivant :

« Mon amie, Mme Turban, veillait une jeune sœur malade. La maison paternelle de M. Heitz, imprimeur, était située dans l'angle de la place du Temple-Neuf ; sa sœur avertissait de toutes les personnes de connaissance débouchant par la rue située à l'angle opposé, quoi qu'elle ne pût les voir de son lit. Bientôt on perdit l'espoir de la sauver. Un dimanche après-midi, elle exprima à sa sœur son grand regret de n'avoir jamais entendu prêcher son fiancé, lequel était pasteur à quelques lieues de là. Elle tomba en catalepsie, resta deux heures comme morte. A son réveil, elle conta avoir vu son fiancé et l'avoir entendu prêcher de telle et telle manière. Elle mourut le lendemain. Après l'enterrement, Mme Turban demanda au fiancé si le dimanche après-midi il avait prêché sur tel sujet. Très surpris, presque frappé, il demanda : « Comment le savez-vous ? — Votre fiancée me l'a dit. — C'est bien étrange, répliqua-t-il, figurez-vous qu'au milieu de mon sermon, j'ai cru voir entrer dans le temple une forme blanche qui ressemblait à ma fiancée ; elle s'assit à une place vide au milieu de l'assemblée et disparut vers la fin du service. »

Dans ce cas, la possibilité de consistance substantielle du fantôme apparu est à présumer en conséquence surtout de cette circonstance que le « double » s'est dirigé vers l'unique siège resté vide au milieu de l'assemblée des fidèles réunis autour de la chaire, y a pris place, y est demeuré sans changement durant une heure. Mais il est évident que pour éliminer tout doute sur la consistance ma-

térielle du fantôme, il aurait fallu que le pasteur clairvoyant interrogeât les ouailles présentes afin de s'assurer si d'autres en même temps que lui avaient vu le même fantôme.

Dans le cas qui suit, tout doute sur la nature substantielle du fantôme apparu disparaît, devant certains actes concrets accomplis par le « double » lui-même.

Cas XXXIV. — Il s'agit d'un phénomène de date relativement récente et scientifiquement important, parce que corroboré par une documentation qui ne laisse rien à désirer. Le relateur est William Stead, l'éminent écrivain, journaliste et spirite anglais, et survenu à lui-même dans une église où il aperçut le « double matérialisé » de l'une de ses amies, qui était alors malade. Il s'entoura du maximum de témoignages de manière à rendre le phénomène scientifiquement incontestable. Pour ce faire, il recueillit les attestations écrites de quatre membres de sa propre famille qui se trouvaient à l'église et qui connaissaient tous familièrement la dame dont ils virent le « double ». Il recueillit en outre les témoignages du pasteur anglican, du diacre, des membres du chœur, lesquels virent tous le fantôme et le remarquèrent par ses caractéristiques sans soupçonner qu'il s'agissait seulement d'un fantôme. Il s'en fut ensuite recueillir des témoignages de l'autre côté, à commencer par celui du médecin traitant, lequel certifia la maladie de la dame en question, puis ceux de la mère, d'une parente, d'une gouvernante et d'une femme de chambre, lesquelles attestèrent que la malade était étendue en son lit lorsque se produisit son apparition à l'église. Et enfin, il produisit aussi le témoignage de la protagoniste, laquelle éprouva une impulsion pour ainsi dire irrésistible de se rendre à l'église et conta les circonstances dans lesquelles eut lieu l'étrange phénomène.

La relation du cas est très longue, aussi je dois me limiter à le résumer brièvement.

William Stead signale que Mme A... était une sceptique en matière religieuse, et il l'avait exhortée à suivre les exercices du culte dans l'église qu'il fréquentait, l'assurant qu'elle ne perdrait pas son temps. Et elle s'y était rendue une première fois, s'intéressant au développement du rite. Son entrée dans l'église avait attiré l'attention du pasteur, du diacre et de tous les membres de la congrégation, soit parce qu'elle était inconnue de tous, soit parce qu'elle portait un costume aux couleurs brillantes.

Quelque temps après, Mme A... tomba malade, et conversant avec William Stead, elle lui dit qu'elle avait été poussée d'une manière presque irrésistible à assister de nouveau aux exercices du culte. Il advint alors que le soir du dimanche suivant, Stead s'étant rendu à l'église, vit entrer une femme vêtue de noir, qui glissa rapidement à travers le temple et s'en fut prendre place au banc voisin du chœur, sur lequel son amie s'était assise la fois précédente. William Stead continue ainsi :

« Ma famille et moi avions pris place dans la première rangée, je pensai : « C'est curieux ! On dirait que cette femme est mon amie ! Mais, bien entendu, c'est là une chose impossible ! » La nouvelle arrivée paraissait très souffrante. Le visage était fort pâle, livide, d'apparence spectrale. Vêtue de noir, avec un grand

chapeau noir que je reconnus, parce que mon amie le portait presque toujours à Londres... Je commençai à me sentir inquiet pour elle que je venais maintenant de reconnaître : Elle avait l'air si malade et les yeux si battus que je craignis de la voir tomber sans connaissance avant la fin de la cérémonie... Elle ne se leva pas durant le chant... et le diacre lui offrit un livre de prières qu'elle prit, mais n'ouvrit pas. Alors une dame attachée au service, lui donna un autre livre qu'elle prit d'un air distrait et déposa sur le banc. Elle resta assise jusqu'au chant du dernier hymne qu'elle écouta debout. Durant les deuxième et troisième hymnes, elle avait pris en mains le livre, mais elle ne me parut pas chanter avec tout le monde. Durant le sermon elle fut à ce point immobile et livide, que je la crus en proie à une de ses crises. Je cherchai à attirer sur moi ses regards, mais inutilement. Au moment de la quête, le quêteur lui présenta aussi la bourse, mais elle ne donna rien. Durant le dernier hymne, elle déposa brusquement son livre, traversa rapidement la nef et disparut. J'eus le temps de bien la regarder et de la reconnaître sans équivoque possible. Mais elle ne parut pas m'avoir reconnu.

« Je courus immédiatement à la station de chemin de fer, croyant la retrouver dans le train en partance, mais elle ne s'y trouvait pas. Je ne l'avais pas rencontrée dans la rue, et je ne l'avais pas vue à la gare. Je retournai à l'église, supposant qu'elle était entrée dans la salle des prières, mais rien. Je courus de nouveau à la gare : Rien... Ma famille l'avait vue, tout comme moi, et l'avait reconnue, les uns indépendamment des autres... »

Ainsi s'exprime William Stead. Ce n'est que le lendemain en recevant une lettre de Mme A... lui apprenant qu'elle avait été assez mal le jour précédent, que Stead comprit dans un éclair qu'il avait assisté à un phénomène de « bilocation », pensée qui le convainquit tout de suite. Il observe :

« Je ne pouvais pas douter un seul moment de l'identité de celle que j'avais vue. C'était elle, bien elle, dans son aspect, son corps, son allure, et dans sa façon de s'habiller simplement, mais avec originalité. Les multiples lampes à gaz illuminaient le temple, et Mme A. était demeurée pendant une heure et quart devant moi, bien éclairée, dans une assemblée d'une centaine de personnes. Et, de plus, elle avait traversé la nef avant la fin même du service, elle était donc passée devant tous les fidèles, la tête levée, des plus visibles pour tous. »

Suit dans la relation de W. Stead la longue suite des attestations personnelles qu'il a recueillies pour la validité du fait, attestations que j'ai résumées sommairement au début. Je me limiterai à citer un extrait de la seule déclaration du diacre :

« Alors qu'on était en train de chanter le premier hymne, je vis entrer une dame vêtue de noir que je ne connaissais pas et qui portait un grand chapeau noir. Elle avait ouvert brusquement la porte et s'était dirigée rapidement vers un banc tout près du chœur. Elle me parut être une étrangère, et je fus étonné de la précipitation avec laquelle elle marchait... Après la première lecture de la Bible, durant le chant, je remarquai qu'elle était restée assise. Je m'approchai alors pour lui offrir un livre de prières, qu'elle accepta. Je ne fis plus attention à elle, mais quand on chanta le dernier hymne, je la vis descendre et s'éloigner vite vers la sortie où elle poussa la porte sans attendre que je l'aide. Elle se trompa de battant, puis sortit et disparut sous mes yeux. »

William Stead termine sa relation par ces observations :

« J'aurais pu recueillir beaucoup d'autres témoignages, mais ceux qui m'ont été fournis sont plus que suffisants pour prouver l'authenticité des faits, tant du côté des percipients que du côté de la personne qui en fut la protagoniste. Aucune incertitude dans les calculs de l'heure où elle fut vue. Ordinairement un « double » laisse à peine le temps de l'apercevoir, puis disparaît aussitôt ;

cette fois, il fut observé durant une heure et quart. Ordinairement il n'est vu que par une personne ; cette fois, il fut vu par une assemblée tout entière réunie dans une église. Ordinairement on relève un « rapport psychique » entre le « double » et les personnes qui l'aperçoivent ; ici, il fut vu également des personnes qui connaissaient Mme A., comme de celles qui ne la connaissaient pas. Ordinairement plusieurs jours se passent avant de recueillir tous les témoignages ; cette fois, ils furent recueillis avant même que ceux qui les fournirent, aient su qu'il s'agissait en l'espèce d'un fantôme. J'en conclus qu'il paraît prouvé que le « double » de Mme A. s'est manifesté dans l'église de Z. le soir du dimanche 13 octobre 1896, et que ce double était suffisamment matérialisé pour pousser le battant d'une porte à ressort, pour entrer et pour sortir, pour prendre et tenir un livre dans ses mains, encore que ceux qui étaient assis auprès d'elle aient observé que l'apparition tenait le livre ouvert comme elle l'avait reçu. »

Tel est, résumé, le cas intéressant de « bilocation » observé par William Stead, cas scientifiquement remarquable, parce qu'appuyé sur une documentation parfaite. Il se prêterait, de ce fait même, à des considérations théoriques instructives que je m'abstiens de formuler parce qu'elles m'entraîneraient au delà de la thèse soutenue ici. Cela étant, je me bornerai à observer que le fait du fantôme apparaissant dans le costume que la personne dédoublée avait l'habitude de porter à cette saison, ne doit pas embarrasser le lecteur, car les choses se passent ainsi dans les expériences de « photographie de la pensée », au cours desquelles apparaît sur les plaques photographiques l'objet auquel l'expérimentateur pense fortement. Et bien souvent, on ne demande pas même que ce dernier aie l'intention d'impressionner la plaque avec sa

propre pensée, pourvu qu'il s'agisse d'un quelque chose de familier dans l'existence journalière du « sensitif » qui pose devant l'appareil, en sorte que ce « quelque chose » existe — pour ainsi dire — au seuil de sa conscience. Ainsi, par exemple, dans ma monographie « La Pensée et la Volonté, forces plastiques (exactement, « plasticisantes ») et organisatrices », je rapporte le cas classique de Miss Scatcherd, laquelle fut priée par l'archidiacre Rev. Colley de se laisser photographier ; elle y consentit de bon gré, mais au moment de poser, elle s'aperçut qu'elle était en tenue de ménage, et pensa qu'il serait mieux d'avoir mis sa jolie petite chemisette ornée de dentelles. Or bien : sur la photographie, l'ombre de la chemisette désirée apparaît superposée à celle qu'elle portait réellement. Le Revérend en question publia cette photographie dans la revue *Light* (1913, p. 350), et l'on y voit des plus distinctement apparaître le dessin transparent de la chemisette inexistante.

N'oublions donc pas que la pensée est une force plastique (« plasticizzante ») et organisatrice, ce qui explique le phénomène, en apparence incompréhensible, des fantômes des vivants et des morts que l'on voit constamment vêtus de voiles blancs dans lesquels ils s'enveloppent. Et cela par le simple fait *de s'imaginer* vêtus.



Il me reste à m'occuper du groupe le plus important par son nombre des cas de « bilocation », lequel comprend les phénomènes de « dédoublement au lit de mort » qui ont été observés par de nom-

breux « sensitifs » dont les descriptions concordent merveilleusement entr'elles, bien que la grande majorité d'entr'eux ne se soient jamais occupés de recherches psychiques, et en conséquence ignorent que des expériences analogues se soient produites chez d'autres personnes. Cette dernière circonstance constitue déjà en soi une excellente présomption en faveur de la réalité objective des phénomènes observés, étant donné que certaines particularités complexes et difficilement imaginables, relatives au déroulement des phénomènes en question, ne pourraient certainement pas s'expliquer par l'hypothèse des « coïncidences fortuites », répétées qu'elles sont, des centaines de fois, et toujours identiques. Il faut ajouter, en outre, qu'un bon nombre de cas de ce genre furent observés simultanément ou successivement par plusieurs personnes, ce qui concourt efficacement à en démontrer la nature positivement objective.

Je commence par quelques exemples dans lesquels le dédoublement est plus ou moins embryonnaire ou rudimentaire, en faisant observer que parmi eux il s'en trouve un bon nombre qui furent observés collectivement. Il en résulte qu'ils assument une grande valeur probante dans le sens de l'objectivité du phénomène, et qu'ils prennent une signification théorique des plus importantes du fait qu'ils représentent la phase initiale des phénomènes de « bilocation au lit de mort », où on assiste à la sortie de la substance fluidique, à l'état diffus, du « corps charnel », laquelle, après des fluctuations répétées et déterminées par la réabsorption partielle de la part de l'organisme (et cela correspondant avec la vitalité croissante ou décroissante du malade), finit par constituer un « corps éthérique » lorsque sonne l'heure suprême.

Il s'en suit que les cas que je me prépare à exposer, dans lesquels le dédoublement ne fait que commencer, ne sont pas moins importants, théoriquement, que les autres dans lesquels le dédoublement est complet, parce qu'ils sont complémentaires de ces derniers, et nous instruisent sur les phases initiales du phénomène grandiose qui se réalise à l'heure suprême : le détachement du « corps éthérique » de notre « corps charnel ».

Cas XXXV — Mrs de Morgan dans le livre « *From matter to spirit* » (p. 127), raconte qu'une femme du peuple (J. D.) « sans instruction et qui certainement n'avait jamais entendu parler des modalités variées selon les visions spirituelles se produisant chez les « sensitifs », ayant assisté aux derniers moments d'un enfant, narre ainsi ses impressions :

« Je veillais un enfant malade en compagnie de sa mère. Il avait 2 ans et demi et avait été pris de convulsions qui le clouaient au lit depuis trois ou quatre jours. La mère avait mis sa main sous la tête de l'enfant, et je lui prêtais assistance de l'autre côté du lit. Dans une petite cheminée, en face de moi et du côté où se trouvait la mère, brûlait un feu ardent. Tout à coup je vis la flamme s'obscurcir à cause d'un je ne sais quoi d'opaque qui vint s'interposer entre moi et la petite cheminée, et ce quelque chose avançait et reculait continuellement. Je fis observer à la mère l'étrange phénomène, mais elle me répondit qu'elle ne voyait rien. Dans l'intervalle les convulsions de l'enfant avaient cessé, et il était retombé inanimé dans son petit lit et demeura ainsi jusqu'au moment où, vers dix heures, il cessa de vivre. Je m'étais

aperçue que le feu s'éteignait en quelque sorte, une heure avant que l'enfant ne meure, et le phénomène se prolongea jusqu'au moment où il rendit le dernier soupir. Dès cet instant, je revis la flamme claire et brillante. »

Cas XXXVI — La même Mrs de Morgan, dans l'ouvrage cité (p. 128) ajoute cet autre fait, déjà plus complet que le premier, dont elle fut en partie témoin oculaire, en même temps qu'une amie douée d'une plus grande sensibilité.

« Je me trouvai moi-même un jour au chevet d'un moribond en compagnie d'une amie que je savais douée d'une sensibilité spéciale pour les visions psychiques. Au moment où la respiration du mourant se changea en râle, je vis une nébulosité blanche sortir de son corps et s'arrêter à deux ou trois pouces de distance. Je remarquai que ma compagne observait attentivement le fait elle aussi. Ses yeux, desquels rayonnait toujours une lumière étrange quand elle percevait des choses invisibles aux autres, s'étaient détachés à un moment donné de la muette contemplation de l'agonisant pour se fixer plus haut, vers la tête du lit. Ensuite, ses yeux s'étaient dirigés plus bas, et elle s'était prise à regarder dans le vide avec une attention extrême, pendant plus d'une minute. Je l'observais dans une attitude d'interrogation, mais elle se taisait.

« Elle m'expliqua quelque temps après : « Je vis une blanche nébulosité surgir des couvertures, chose que j'avais déjà observée en d'autres circonstances, lorsque mon attention fut attirée vers la tête du lit où se condensait sous forme de colonne un petit nuage de 3 ou 4 pieds de hauteur, de laquelle émanait une luminosité intermédiaire entre la lumière du soleil et celle de la lune. A l'intérieur de cette colonne, on pouvait discerner une plus grande luminosité, laquelle devenait de plus en plus brillante au centre, cependant que du centre à la circonférence le tout apparaissait animé d'un mouvement vertigineux. Je revis encore le phénomène au moment où le malade rendit le dernier soupir. Alors cette colonne parut s'élever et disparaître. »

Cas XXXVII — Dans le fait suivant, les percipients furent au nombre de deux, et cette fois tous deux observèrent le phénomène d'une façon précise et irréfutable.

J'emprunte le cas au « *Jornal of the S.P.R.* » (Vol. VI, p. 68). Les noms des protagonistes ne sont pas indiqués, ils sont connus des dirigeants de la « Société Anglaise de Recherches Psychiques ». Miss W. conte ceci :

« Mon père mourut de bronchite dans la nuit du 12 novembre 1862, à minuit et demi, et à 9 h. 30 du même soir, les médecins l'avaient déclaré hors de danger. C'est pourquoi, entre 11 et 12 heures, ma mère exténuée des longues veilles, sur mon insistance, se retira pour dormir et reprendre des forces.

« Peu après minuit, mon père, après un bref assoupissement, se réveilla, agité, et je lui offris un cordial qu'il but avec avidité. Mais un instant après il murmura d'une voix faible : « Je me sens mourir. » Je répondis : « Oh ! non, père... Tu es très faible, voilà tout ! » Mais il répliqua : « Appelez Kate ! Appelez Kate ! » Je demandai à une amie qui veillait avec moi d'aller appeler ma mère, ma sœur et mes deux frères, lesquels arrivèrent précipitamment. Dans la cheminée brûlait un feu sur le point de s'éteindre, et la chambre n'était éclairée que par une seule bougie. Ces derniers détails ont leur importance, car ils concourent à démontrer que ce que je vis, en même temps que mon frère, n'était pas dû à la luminosité de la pièce, et encore moins à notre imagination.

« Après quelques minutes, le malade s'éteignit et je posai délicatement sa tête sur l'oreiller. Mon jeune frère et moi fîmes tout d'un coup la même exclamation : « Regardez ! Regardez ! » Tous les deux nous avions vu apparaître, au-dessus de la tête de notre pauvre père,

une vapeur lumineuse et vibrante, en forme de globe. On aurait dit que sa respiration s'était condensée en l'air sous forme de vapeur lumineuse, et que quelque chose s'était arrêté là, battant des ailes à la manière d'un petit oiseau au-dessus de la cage qui le tint si longtemps prisonnier, pour se lancer ensuite librement à tire d'ailes à travers l'espace infini.

« Deux nuits après, j'étais au lit, éveillée, le cœur brisé et l'âme pleine de regrets, quand je revis soudain au dessus de moi la même luminosité sous forme de globe, en tout point semblable à celle déjà décrite, mais plus grande et plus brillante... Je m'assis, regardant autour de moi dans l'obscurité, occupée à découvrir quelque cause rationnelle du phénomène, mais en vain... »

(Le frère et la sœur de Miss W. ont confirmé toute sa déclaration).

Ce dernier fait de la réapparition, deux jours après, du même globe lumineux, ne manque pas de valeur suggestive d'un point de vue qui n'est pas seulement celui des phénomènes de « bilocation », compte tenu du fait que les visions de globes lumineux au lit de mort ou quelque temps après la mort, se rencontrent assez souvent dans les narrations du genre. Et c'est une chose bien connue qu'il existe une tradition ancienne à ce sujet, selon laquelle cette forme serait celle qu'assume l'« esprit humain » en plusieurs circonstances de son activité extra-corporelle. Et il est curieux et intéressant de constater que les mêmes manifestations sous forme de globe au lit de mort, se produisent aussi chez les peuples sauvages. Ainsi, par exemple, Mme Beatrice Grinshaw, exploratrice célèbre de la Nouvelle-Guinée, a publié un article sur le « *Wide World Magazine* » intitulé : « Sorcellerie et Spiritisme chez les Papous ». Dans cet article, elle rapporte entr'autres choses sa conversation avec un sorcier papou qui lui assura avoir assisté de nombreuses fois à la « désincarnation » de l'esprit au moment de la mort. En réponse à une de ses questions touchant la forme de l'esprit en de telles circonstances, le sorcier répondit :

« Il est en tous points semblable à un ballon de sport, Madame (le « foot-ball »), à un de ces ballons avec lesquels nos jeunes gens s'amusent entr'eux. Et il est en tous points semblables aussi à une lanterne qui donnerait une lumière bleue. »

Le directeur de *Light* auquel j'emprunte l'épisode, le fait suivre de ces observations :

« Les spirites sont à leur tour familiarisés avec cet aspect du phénomène. Il est donc naturel, mais plus encore : tout à fait suggestif, que l'observation nous révèle comme la libération du « corps astral » du « corps somatique » présente une apparence identique aussi bien quand elle se produit chez les Papous sauvages que quand elle se produit au lit de mort d'un Londonien. Ce sont précisément ces observations convergentes, concordantes, cumulatives, provenant de tous les coins du globe, qui concourent merveilleusement à valider le phénomène en le plaçant sur des bases scientifiquement inexpugnables. »

J'ajouterai enfin que — comme on sait — le Dr Baraduc parvint à photographier le « corps fluidique » au lit d'un mourant. En cette circonstance, la plaque photographique révéla une sphère lumineuse ayant des proportions un peu supérieures à celles d'une tête d'homme.

Cas XXXVIII. — En cet autre fait d'ordre rudimentaire (commencement de phénomène) et collectif, les percipients étaient au nombre de 3. Je

l'extrais de *Light* (1921, p. 551). Le rapporteur est le Rev. Charles L. Tweedale, auteur de l'ouvrage désormais célèbre : *Man's Survival after Death* (La survivance humaine après la mort) (1). Il écrit :

« Il y a 15 jours, le 29 juillet 1921, la mère de ma femme, Mrs Mary Burnett, vint à mourir après une courte maladie. Dans la nuit du 28 au 29 juillet, ma femme, ma fille et une amie, Mme Proud, assistaient la mourante. Minuit était sonné, la chambre était brillamment éclairée par une bonne lampe, et la malade se trouvait dans le coma. Tout d'un coup, ma fille Marjorie vit se condenser une sorte de vapeur grise flottant au dessus du corps de l'agonisante, comparable à la fumée d'une cigarette qui se serait concentrée en ce point. Elle avait un diamètre de 3 ou 4 pouces et flottait à près de 4 pouces des couvertures, au milieu du corps de la malade. Stupéfaite par ce qu'elle vit, ma fille attira sur ce fait l'attention de ma femme et de Mrs Proud, lesquelles aperçurent à leur tour et observèrent avec une grande attention l'étrange phénomène. Ce nuage grandit lentement, au point d'atteindre les proportions d'un grand plat de table (c'est la comparaison faite). Ensuite, à l'étonnement grandissant de toutes, la partie supérieure de ce nuage s'éclaira et prit un aspect rouge vif. Et elle demeura ainsi, suspendue en l'air, en forme de disque, toujours à la même distance du corps de la mourante. Après quoi, toujours à la stupéfaction croissante des trois spectatrices, une magnifique auréole lumineuse commença à se former autour du corps de Mrs Burnett. Au début, elle apparut blanche, mais elle s'épaissit peu à peu et prit à son tour une teinte rouge vif, teinte qui contrastait extraordinairement avec la blancheur des oreillers. Elle survolait la tête de près de 3 pouces et elle avait une épaisseur d'environ 4 pouces. La couleur rouge

(1) Edition italienne : « *La Sopravvivenza dell'uomo dopo la Morte* », Imprimerie Dante, Citta della Pieve.

apparaissait vive à l'extérieur, cependant que sur le bord intérieur, elle était plus pâle et plus transparente. En outre, sur le bord extérieur, elle semblait avoir l'aspect de dents de scie, bien que formée d'un amas compact de flammes.

« Lorsque l'auréole fut définitivement formée, une autre lumière rouge commença à s'esquisser autour des yeux de l'agonisante, laquelle était toujours dans le coma. Puis elle descendit et entoura le nez et la bouche. En même temps, le disque qui se tenait au-dessus de l'abdomen, continua à flotter, et le tout resta visible pendant plus de vingt minutes, durant lesquelles les spectatrices purent observer le phénomène avec le maximum de facilité. Ma femme ferma les yeux et s'aperçut que, les paupières closes, elle ne voyait rien, preuve qu'il s'agissait bien d'un phénomène objectif. Ce qui, du reste, était déjà démontré, du fait que trois témoins purent l'observer....

« Ma femme crut d'abord assister à l'émission de l'*aura* chez la mourante, mais à mesure que le phénomène se développait, elle se convainquit qu'il devait s'agir du « corps éthérique », lequel paraissait se condenser graduellement, au fur et à mesure que les fluides sortaient du « corps charnel », visibles aux yeux humains dans les centres de condensation.

« Mrs Burnett s'éteignit 16 heures après. Durant tout ce temps, elle demeura sans connaissance. Ce n'est qu'au moment de mourir qu'elle prononça une fois le nom de ma femme.

« Les trois témoins du phénomène ont signé la présente relation. Elles ont déclaré unanimement être bien sûres de ce qu'elles ont vu. Il n'y a aucun doute que le phénomène présente un intérêt extraordinaire, il diffère des autres faits du genre portés à ma connaissance. » (Signé : Rev. Charles L. Tweedale).

Le relateur se trompe quand il affirme que le phénomène exposé apparaît différent de tous les autres de ce genre. Il est seulement vrai que les phases en sont différentes, quand on observe

notamment le flux et le reflux fluidique : Cet épisode ne se déroule jamais de la même façon chez les mourants près desquels on l'observe, étant donné qu'en telle occurrence, l'émission fluidique dépend d'une multitude de causes. Les principales sont les idiosyncrasies physico-psychiques particulières à chaque individu, combinées avec la nature de la maladie et le genre de mort à laquelle il succombe. Quant au phénomène en soi, il ne peut changer, puisqu'il consiste dans le fait que durant la crise de la mort se libère du corps humain un quelque chose de fluidique, de substantiel, de vital, lequel se concrétise de rares fois en un globe lumineux, en dehors duquel les « sensitifs » ne voient rien (« corps mental » des théosophes), tandis que dans la grande majorité des cas les « sensitifs » assistent à la réintégration du « corps éthérique » sous sa forme humaine vivifiée et animée.

Cas XXXIX — Dans ce dernier cas, au début collectif, les sensitifs sont huit, il se passa il y a peu d'années. Je l'emprunte à *Light* (1922, p. 182).

Miss Dorothy Monk envoya au Directeur de *Light* — Mr David Gow — la relation suivante de ce qui se passa au lit de mort de sa propre mère, mort survenue le 2 janvier 1922.

« Nous fûmes dans notre milieu familial témoins d'un phénomène extraordinaire survenu au lit de mort de notre mère adorée, mort survenue le 2 janvier. Ce phénomène impressionna fortement tout le monde, c'est pourquoi nous vous demandons anxieusement quelque éclaircissement étant donné votre grande expérience sur ce sujet.

« Après une longue maladie, aggravée par une crise d'influenza gastrique, notre mère mourut à cause de la faiblesse de son cœur... Vers les 7 heures du soir fatal, la malade, dans le coma, ouvrit la bouche, et dès cet instant, nous observâmes tous un petit nuage épais et blanc qui se formait au-dessus de sa tête et qui s'allongeait jusqu'au chevet. Il sortait de la tête, mais se condensait en grande partie du côté opposé au lit. Il était suspendu en l'air comme un nuage épais de fumée blanche, qui apparaissait parfois si opaque qu'il nous empêchait de voir le dossier du lit. Mais il variait sans cesse de densité bien que nous n'ayions remarqué aucun mouvement en cette sorte de nuage. Avec moi se trouvaient présentes cinq autres sœurs et toutes virent distinctement le phénomène extraordinaire. Mon frère et mon beau-frère entrèrent et purent observer le phénomène comme nous. Une lumière bleue éclairait la pièce et des étincelles de lumière blanche jaillissaient par intervalles. Nous observâmes que la mâchoire inférieure de la moribonde avait continué à s'ouvrir lentement. Pendant quelques heures il n'y eut pas de variations notables du phénomène, à l'exception d'une auréole de rayons lumineux jaunes autour de la tête de l'agonisante. Nous comptâmes sept de ces rayons, lesquels variaient sans cesse de longueur, allant de 12 à 20 pouces. Vers minuit tout se dissipa, bien que notre mère ne mourût que vers 7 heures du matin. A 6 h. 1/4 du matin même, une de mes sœurs qui se reposait dans une autre chambre, entendit une voix qui murmurait : « Encore une heure à vivre ! Encore une heure ! » Elle se leva, impressionnée, et vint assister aux derniers moments de ma mère qui, effectivement, rendit le dernier soupir une heure et deux minutes après que ma sœur eût entendu la voix prémonitoire... Nous rendîmes grâce à Dieu qui nous permit d'assister à l'envol d'une âme et enleva ainsi à nos larmes l'amertume d'un adieu sans retour. »

Il n'est personne qui ne voie combien ce fait est important, et suggestif du point de vue spiritualiste. Et cela d'autant plus que du côté démonstratif, il apparaît invulnérable, étant donné qu'il est de date tout à fait récente et qu'il fut immédiatement corroboré par les percipients, que tous les témoins,

au lit de mort, observèrent de façon identique le processus du phénomène dans toutes ses phases, et qu'ils furent cette fois huit à l'observer. Il en résulte que l'hypothèse hallucinatoire devant être résolument exclue, l'existence objective du phénomène est scientifiquement démontrée. Il faut ajouter que Mr David Gow, Directeur de *Light*, se rendit chez la relatrice pour discuter avec les témoins des faits sur les divers épisodes du phénomène et rapporta la meilleure impression sur la capacité d'observation de tous les témoins, lesquels se trouvaient encore sous l'impression ineffaçable d'avoir assisté au départ d'une âme.

Les choses étant ainsi, le phénomène en question devrait offrir un sujet de réflexion profonde non seulement aux spécialistes de la métapsychique, mais aussi aux psychologues, aux physiologues et aux philosophes. Quiconque, en vérité, examine ce cas et possède une culture suffisante et un sens philosophique assez développé pour avoir parfois éprouvé le besoin de s'arrêter à méditer sur le mystère de la destinée humaine, ne pourra pas ne pas réfléchir sur la gerbe de lumière que les phénomènes étudiés ici, projettent dans les ténèbres qui entourent le devenir de l'être humain. Quiconque, en somme, possède de l'intelligence, et pas seulement des instincts, ne pourra pas ne pas s'apercevoir qu'il se trouve en face de faits qui promettent dans un avenir rapproché de nous fournir la clef pour résoudre la grande énigme. Un jour viendra où tous le comprendront, et de ce jour commencera un cycle nouveau pour l'évolution morale, sociale et spirituelle, du genre humain.

Avec notre époque a commencé la période laborieuse des « précurseurs » de la « Grande Idée ». Les choses en étant là, il est inévitable que de nouvelles perplexités insistent toujours devant les rares chercheurs dispersés de la nouvelle science : la « Science de l'Ame ». Ainsi, par exemple, dans notre cas, on devrait conclure que si l'émission de fluide au lit de mort est perçue collectivement par tous les assistants, au nombre de huit, c'est qu'alors la matérialité de l'émission est suffisante pour être enregistrée par des yeux normaux, et pas seulement par des yeux de « sensitifs ». Et s'il en est ainsi, pourquoi donc le phénomène ne se répète-t-il pas dans tous les cas de décès ? Ou seulement pourquoi, quand il se produit, ne reste-t-il pas constamment visible jusqu'au moment de la mort du moribond ?

Pourquoi se déroule-t-il durant une vingtaine de minutes pour disparaître ensuite instantanément, alors que le malade demeure encore en vie pendant sept heures ? Toutes questions qu'il faut laisser sans réponse. Néanmoins il est réconfortant pour nous de penser que, quand on analyse, on compare, on classe toutes les modalités variées selon lesquelles se développent les phénomènes de « bilocation », à commencer par le phénomène suggestif au possible des « sensations d'intégrité chez les amputés » pour finir par le cas des voyants témoins de la réintégration et du départ d'un *corps éthérique* parfait, vitalisé et animé, avec l'assistance d'entités qui apparemment interviennent utilement au lit des mourants, quand, dis-je, on prend soin de juger scientifiquement l'ensemble complexe des

faits, alors les perplexités que l'on avait à dissiper, perdent toute valeur théorique, l'incertitude est neutralisée. On en arrive également à déduire de l'ensemble des faits, que d'ores et déjà on connaît assez avant les phénomènes de « bilocation » pour conclure, en connaissance de cause, qu'ils suffisent à eux seuls à démontrer expérimentalement l'existence et la survivance de l'esprit humain.

Cas XL — Avec le fait suivant, nous assistons à l'émission progressive, mais souventes fois intermittente et régressive, de fluides du corps du mourant jusqu'à la formation complète d'un « corps éthérique » parfait, avec perception d'entités spirituelles venues accueillir le nouveau-né dans le monde invisible.

Le relateur-percipient est le célèbre médium Rev. William Stainton Moses, et le phénomène est survenu au lit de mort de son propre père. Le Rev. Moses en publia aussitôt après la relation sur la revue *Light* (9 juillet 1887), dont il était le directeur. Il écrit :

« Récemment, et pour la première fois en ma vie, j'eus l'occasion d'étudier le processus de la désincarnation de l'esprit. J'appris tant de choses en cette expérience qu'il me paraît utile de narrer aux autres ce que je vis... Il s'agissait d'un parent tout proche, de près de 80 ans, lequel s'achemina vers la tombe sans avoir été frappé d'aucune maladie.... Je m'étais aperçu, à certains symptômes, en apparence insignifiants, de sa fin prochaine, et j'étais accouru accomplir le triste devoir qui incombe en telles circonstances....

« Avec l'aide de mes sens spirituels, je pus discerner comment autour et au-dessus de son corps se formait l'« aura » lumineuse avec laquelle l'esprit devait se forger un corps spirituel. Je vis combien elle augmentait en volume et en densité, bien qu'elle fût sujette à des variations continuelles en plus ou en moins, selon les oscillations que subissait la vitalité du mourant. Ainsi il me fut donné de relever comment l'absorption d'un léger aliment ou l'influence magnétique de personnes entourant le malade avaient pour effet parfois d'aviver momentanément son corps et d'obliger l'esprit à le réintégrer. Aussi l'aura apparut-elle plus ou moins lumineuse suivant le flux et le reflux. J'assistai à ce même processus durant 12 jours et 12 nuits, et quoique dès le septième jour le corps montrât des signes évidents de l'imminente catastrophe, cette curieuse fluctuation de la vitalité spirituelle en voie d'extériorisation se prolongea de même manière. Par intervalles, la couleur de l'aura changea, laquelle assumait en outre des formes de plus en plus définies à mesure que l'heure de la libération approchait pour l'esprit. Ce n'est que 24 heures avant la mort, alors que le corps gisait inerte, les mains croisées sur la poitrine, que je vis apparaître des « anges gardiens », lesquels s'avancèrent vers le moribond et tirèrent l'esprit du corps épuisé sans aucun effort.

« Simultanément les familiers déclarèrent que le corps était mort. Il se pouvait qu'il en fût ainsi. En effet, son pouls et son cœur ne donnaient plus signe de vie, le miroir ne se ternit pas à son souffle. Et pourtant les « cordons magnétiques » liaient encore l'esprit au cadavre, et demeurèrent encore 38 heures. J'observe que si dans cette période, des conditions favorables s'étaient réalisées, et si une volonté puissante avait agi sur le cadavre, il eût été possible de rappeler l'esprit dans le corps. La résurrection de Lazare ne s'est-elle pas réalisée en de telles circonstances ? Lorsque finalement les « cordons fluidiques » se rompirent, les traits du défunt qui exprimaient les souffrances endurées, se rassérénèrent complètement et assumèrent une expression ineffable de paix et de repos. »

Le cas rapporté est surtout intéressant du fait

que l'on assiste à toutes les phases de dédoublement du « corps éthérique » et du « corps charnel » jusqu'à l'entière formation du premier, avec la vision qui suivit de défunts accourus pour accueillir l'esprit nouveau-né.

On comprend bien que la perception totale du phénomène tel qu'il est décrit, est réservée seulement aux yeux des « sensitifs » et des médiums. C'est pourquoi ils sont si rares, les cas d'ordre *collectif* dans cette catégorie de manifestations. Ce qui contraste curieusement avec l'autre fait que dans les «apparitions de défunts au lit de mort» (1) phénomènes complémentaires de ceux que nous étudions ici, les cas sont assez fréquents de perceptions collectives et successives des mêmes fantômes de défunts.

De toutes manières, c'est un fait que dans mes classifications ne se rencontrent que quatre cas seulement de vision *collective* du « corps éthérique » parfaitement dégagé au lit de mort, avec cette particularité que je préfère ne pas les utiliser, soit à cause de la forme anecdotique des rapports, soit à cause de l'insuffisance des détails.

Je vais pourtant relater deux autres cas du genre, d'ordre collectif, mais qui se déroulèrent quelque temps avant la mort des patients. Il en résulte qu'il s'agira bien encore en ces contingences d'un phénomène de « dédoublement » spontané et passager de personnes vivantes, et non de ces émanations vitalisantes de l'organisme humain qui concourent à l'élaboration définitive du « corps éthérique », c'est-à-dire de « l'enveloppe de l'esprit ». Il existe une différence entre les deux ordres de phénomènes, mais, au fond, elle est plus théorique que pratique.

(1) Ernest Bozzano : *Des apparitions de défunts au lit de mort.* Un vol. : 12 frs aux Editions Jean Meyer, 8, rue Copernic, Paris.

Cas XLI — Je l'emprunte aux « Annales des Sciences Psychiques » (1891, pp. 193-203). C'est un fait qui ne laisse rien à désirer au point de vue de la documentation. Les percipients furent trois et ils fournirent indépendamment leur relation. Je me limite à rapporter celle du principal percipient, le docteur M. Isnard, ami personnel du Dr Dariex, directeur de la revue mentionnée. Il écrit :

« C'était en 1878, j'habitais alors avec ma mère et mes deux sœurs, rue Jacob, 28.

« Ma mère gravement malade était alitée depuis quatre mois. Ce jour-là, le 9 janvier, un jeudi, se sentant un peu mieux, elle manifesta le désir d'assister, de son lit, à notre repas du soir. Arriva un de nos amis, M. Menon, il accepta de passer la soirée avec nous...

« Cette nuit-là était profondément calme, le temps brumeux et sombre ; il était environ 9 heures. Nous étions à table parlant de choses et d'autres, l'esprit très libre, je dirais presque rasséréné par le mieux sensible survenu dans l'état de ma mère.

« Le bruit de nos voix parut à la fin fatiguer la malade qui, voulant se reposer un peu, nous pria de fermer sa porte. Nous en adossâmes les deux battants et la conversation continua.

« Brusquement la porte du corridor s'ouvrit toute grande, les battants de la porte de la chambre de ma mère se heurtèrent avec fracas et s'ouvrirent en même temps, et la voix plaintive du vent s'éleva. Un coup de vent, toutes les fenêtres étant fermées, me parut étrange !

Je regardai. Entre les portières qui encadraient l'entrée de la chambre à coucher était une ombre, celle d'une femme, petite, voûtée, la tête penchée, les bras croisés sur la poitrine. Un voile grisâtre et poussiéreux semblait la recouvrir, on eût dit une religieuse. Elle s'avança doucement dans la salle à manger, glissant sur le parquet, toujours dans la même attitude ; on ne voyait point son visage. Elle passa près de moi, contourna la porte, entra dans le couloir, dans l'ombre duquel elle s'évanouit. Un deuxième coup de vent s'éleva, fermant les portes. Cela avait duré six ou sept secondes.

« Ce que j'éprouvai, ce ne fut point de la peur ; comme un sentiment de gêne s'établit entre nous, nous avions vu tous les trois en même temps une même chose et nous n'osions pas nous l'avouer. Ma sœur semblait tout particulièrement affectée.

— Ce n'est rien, Mademoiselle, dit M. Menon, c'est un jeu d'ombres, ne vous frappez donc pas.

— J'ai connu, reprit ma sœur, une famille russe dans laquelle ceci était passé à l'état de croyance : « Quand une ombre sort de la chambre d'un malade, il mourra le jour même ou certainement dans un temps prochain. »

« Ma sœur se leva et entra chez ma mère, mon ami et moi nous restâmes silencieux. Ma sœur cadette, occupée ailleurs, revint près de nous et je lui racontai ce qui venait de se passer. Elle en parut toute surprise.

« Je me levai, mon ami prit congé et nous sortimes ensemble. Quand je rentrai, je trouvai mes deux sœurs auprès de ma mère ; elles me dirent qu'elle avait beaucoup souffert et, en effet, je la trouvai très abattue, très faible et elle répondit à peine à mes questions.

« Ce qui m'étonne encore aujourd'hui, c'est que nous évitions de parler de cette apparition, cependant chacun de nous y pensait. Les jours qui suivirent furent des plus tristes, l'état de la malade s'aggravait visiblement.

« La semaine suivante, j'étais seul avec ma mère : elle était dans la salle à manger, assise depuis quelques instants, dans son fauteuil, mes deux sœurs étaient sorties. Il était 5 heures, c'était l'heure habituelle de la visite du docteur D..., ma mère se leva et, à ce moment, je fus

frappé par son attitude. C'était celle de l'ombre que nous avions vue : petite, courbée, elle s'avançait lentement vers la porte. Un châle lui couvrait les épaules et la tête ; on ne voyait point son visage ; ses bras étaient croisés sur sa poitrine.

« Le 25 janvier, à 9 heures et demie, ma mère mourut, nous laissant dans le plus profond désespoir.

« Ces faits, je ne cherche plus à les expliquer, je vous les livre tels qu'ils se sont passés. (Signé : Docteur, M. Isnard, 15, Boulevard Arago).

Suivent, dans le texte, les deux autres relations, également très intéressantes, mais trop longues pour être rapportées ici. Je me borne à en extraire les passages qui se rapportent à l'apparition du fantôme dédoublé de la malade.

La sœur aînée écrit :

« Tout à coup, du fond du corridor, le vent sembla s'élever, accompagné de cette voix mugissante et plaintive qui lui est particulière. La porte du corridor, fermée au bec de cane, s'ouvrit avec violence : les deux battants vitrés s'entre-choquèrent avec fracas. Etonnée d'un coup de vent dans ce grand calme, je regardai alors. Une chose étrange, inexplicable, se passa : une ombre, comme une ombre de femme, était là, à l'entrée de la chambre de ma mère ; elle se détachait de la portière et glissait sans hâte dans la direction du couloir. Je la vis vague d'abord, plus nette ensuite quand elle se profila sur le mur. Arrivée à l'angle qu'il formait en cet endroit, elle le quitta, s'avança dans la salle, et se dirigea à nouveau vers le corridor. A cet instant elle se découpa nettement sur le fond blanc de la porte ouverte ; là elle m'apparut distincte, précise. C'était bien une ombre de femme, plutôt compacte que transparente, et pourtant ?... Elle avait, si je puis m'exprimer ainsi, la diaphanéité de certains nuages.

« Elle était petite, légèrement courbée, avec la tête baissée et les bras croisés sur la poitrine ; elle avait un

je ne sais quoi de recueilli et de résigné dans l'attitude. La tête et les épaules étaient recouvertes d'une espèce de voile grisâtre, cendré ; le visage était entièrement caché ; on eût dit une religieuse.

« Elle entra dans le corridor, s'y enfonça et disparut dans l'obscurité. Un coup de vent, moins violent que le premier, poussa la porte derrière elle ; celle de la chambre de ma mère s'était refermée sans bruit... »

Monsieur Menon-Cornuet écrit :

« Nous vîmes parfaitement une ombre glissant le long de la porte de la chambre de la malade et de la porte couduisant aux autres pièces, en un mot suivant complètement l'angle. Cette ombre, de la hauteur d'une personne un peu au-dessous de la moyenne, avait l'aspect d'une femme voilée très bas, à la manière des religieuses de différents ordres ; elle tenait la tête baissée... Elle me parut bientôt de moins en moins nette, et, arrivée à l'embrasure de la porte conduisant au salon, elle disparut. On eût dit qu'elle disparaissait sous le parquet. A ce moment les deux portes qui s'étaient brusquement et simultanément ouvertes avant le passage de l'ombre, reprirent rapidement et simultanément, après son passage, leur position primitive, frappant un coup assez sec contre leurs chambranles... »

Dans ses commentaires, le Docteur Dariex procède à l'analyse pénétrante des trois relations fournies par les percipients. Après quoi, il conclut en ces termes :

« Ainsi, et nous insistons sur ce point : la manière différente dont l'ombre a été vue par les témoins semble tenir à la position de ces témoins par rapport au trajet de l'ombre, et cette manière différente semble plaider en faveur d'une certaine objectivité.

Nous n'oserions cependant pas conclure que l'apparition était véritablement objective et que les trois percipients ont réellement vu le double fluidique de la malade ou son fantôme ; mais nous croyons devoir signaler à la méditation de chacun les six remarques suivantes :

Rem. I. — Un phénomène étrange et imprévu a été spontanément et simultanément vu de la même manière par les personnes présentes dont l'attention a été éveillée par un coup de vent.

Rem. II. — Aussitôt après Mlle Isnard va voir sa mère et la trouve endormie.

Rem. III. — L'ombre ressemblait à la malade et en avait la démarche.

Rem. IV. — Aussitôt la malade se sent plus mal, son état empire progressivement et elle meurt quelques jours après.

Rem. V. — Il est impossible à une ombre projetée de pouvoir, en aucun cas, simuler le trajet parcouru par l'ombre observée.

Rem. VI. — Le coup de vent qui a éveillé l'attention des trois témoins, et accompagné l'ouverture des portes, avant le passage de l'apparition, s'est produit par un temps très calme et alors que toutes les fenêtres étaient fermées. D'autre part, les témoins n'ont pas remarqué que l'air de la pièce fût agité quand ils ont entendu le mugissement et vu les portes s'ouvrir.... »

Ainsi parle le Docteur Dariex. Il me semble que d'après cette argumentation rationnelle et mesurée de métapsychiste prudent comme il l'était, on doit admettre comme démontré qu'il s'agissait effectivement du dédoublement de la malade dans des conditions de matérialisation partielle. A ce propos il faut tenir compte de la circonstance tout à fait suggestive des deux portes qui, spontanément, s'ouvrirent avant le passage du fantôme, pour se refermer ensuite d'elles-mêmes dès que le phénomène fut terminé, ce qui se produisit pour ainsi dire afin de permettre le passage à un fantôme trop matérialisé pour pouvoir passer à travers le

bois de la porte, comme cela se passe ordinairement dans les cas d'apparitions fluidiques.

J'observe en outre que le fait des portes s'ouvrant d'elles-mêmes, sous-entend une intention de diriger le développement de la manifestation, cependant que la forme apparue et l'attitude adoptée par celle-ci, l'une et l'autre reproduisant avec exactitude la forme et l'attitude avec lesquelles la mère se serait présentée quelques jours après au fils, confèrent à la manifestation la valeur d'une prémonition de mort pour la malade. Le fait que le fantôme apparut voilé prend ici une grande signification : C'est comme s'il eût voulu éviter d'impressionner trop péniblement les fils au sujet de la mort qui planait sur la famille, se bornant uniquement à les y préparer en suscitant chez eux un état de crainte bienfaisante propre à en atténuer les conséquences douloureuses. Ce qui, comme l'on sait, est la caractéristique d'une grande partie des prémonitions de mort.

Mais à ce sujet surgit la formidable question : « S'il est vrai — comme il est indiscutablement vrai — que toutes les particularités selon lesquelles se déroula le cas en question, ont concouru à faire ressortir une intention de diriger la manifestation produite, à qui en attribuer l'origine ? A la subconscience de la malade ? A l'intervention des esprits ? Chi lo sa ! »

Enfin, à propos de ce fait que les fantômes dédoublés apparaissent constamment vêtus, je rappelle les commentaires déjà donnés à propos du cas XXXIV à l'effet de démontrer que cette circonstance en apparence absurde et invraisemblable,

et conséquemment troublante en théorie, est au contraire explicable grâce aux expériences aujourd'hui faites sur la « photographie de la pensée », lesquelles prouvent que la pensée est une « force plastique et organisatrice. »

Cas XLII — Dans cet autre fait d'ordre catholique, il y a des perceptions sensorielles diverses, c'est-à-dire qu'un percipient voit le fantôme dédoublé de la malade pendant qu'un autre percipient se sent frappé sur l'épaule quand le fantôme passe près de lui. Le cas fut solidement attesté par les deux témoins.

Je l'extrais du *Journal of the American S.P.R.* (1915, p. 392). La narratrice Mrs Margaret Sargent est une infirmière diplômée (nurse). Elle écrit :

« Il y a quelques années, à Augusta (Géorgie), je soignais une toute jeune malade pour une fièvre obstinée qui avait exténué aussi son affectueuse mère par les longues veillées passées au chevet de sa fille, en sorte que le docteur avait recommandé avec insistance à la mère de bien vouloir se retirer pour reprendre des forces dans le sommeil.

« Je restai avec le docteur auprès de la jeune malade. Vers 11 heures du soir nous relevâmes chez la malade des symptômes inquiétants. Toutefois nous ne voulûmes pas déranger la mère, parce que le docteur craignait qu'elle ne tombe malade à son tour si elle ne prenait pas le repos nécessaire. Nous savions que la malade désirait ardemment la présence de sa mère, mais comme elle était tombée dans un état d'inconscience, nous ne crûmes pas nécessaire de satisfaire à son désir. Les symptômes de la crise préagonique ne tardèrent pas à se manifester et à ce point que nous crûmes même que la malade venait de mourir.

« Le docteur et moi, familiarisés depuis longtemps avec les scènes de mort, nous sentimes cette fois comme envahis

par une sensation de solennité mystérieuse, qui nous cloua pour quelque temps à notre place. J'étais assise au pied du lit, veillant silencieusement la pauvrette dont la respiration avait cessé de se manifester par les mouvements de poitrine. Tout d'un coup, de la tête du lit je vis s'avancer une forme blanche, vêtue, dont je ne pouvais voir le visage car elle tournait la tête d'un autre côté. Elle demeura un moment à côté du corps inerte de la jeune fille, puis elle passa rapidement tout contre le docteur et glissant tout près de moi, — tournant toujours le visage dans l'autre direction — elle entra dans la chambre où dormait la mère de la malade. Je me sentis frappée de stupeur en même temps qu'envahie par une impression mystérieuse qui m'empêchait de me mouvoir et de parler. Je ne l'avais pas moins prise pour une personne vivante, de sorte que je ne pouvais pas comprendre comment elle était sortie d'un endroit où il n'y avait aucune porte.

« Au moment où elle passa contre le docteur, ce dernier tressaillit et exclama : « Qui m'a frappé sur l'épaule ? »

« Je répondis : « Mais c'est probablement cette dame qui est passée à côté de vous ».

« Lui, très intrigué, répliqua : « Quelle dame ? Je ne vois personne. Et pourtant on m'a frappé sur l'épaule. Qu'est-ce que cela signifie ? »

« Nous nous regardâmes l'un l'autre, au comble de la stupéfaction. Mais nous fûmes tous deux rappelés à la réalité par la voix faible de la malade, laquelle à notre plus vif étonnement vivait encore et avait recouvré ses sens. Elle vécut encore 24 heures, pour s'éteindre ensuite en pleine conscience avec la tête soutenue affectueusement par le bras de sa mère, cependant que l'oreille de la maman penchée sur sa fille mourante, cherchait à recueillir l'ultime adieu, les dernières paroles exprimant la joie et la félicité spirituelles.

« C'est notre conviction inexpugnable qu'en cette heure suprême où la mort s'annonçait imminente, l'esprit de la jeune fille qui idolâtrait sa mère, abandonna un instant son propre corps pour aller lui faire ses derniers

adieux et revenir ensuite à son corps. Que si l'on se refusait à nous l'accorder, il faudrait alors admettre qu'en cette nuit s'est manifesté à nous un « esprit » qui se rendit visible à mes yeux et qui signala sa présence au docteur en lui frappant sur l'épaule. J'ajoute que le docteur dont il s'agit est l'un des membres du corps médical d'Augusta les plus expérimentés et les plus estimés. Interrogé par moi, il se déclara prêt à témoigner pour sa part de notre expérience, de la scrupuleuse exactitude avec laquelle je la rapporte ici. »

(Le docteur en question écrivit : « *Je suis le médecin dont il s'agit dans la relation ci-dessus, et je certifie, sans hésitation, que j'ai trouvé absolument exacte la relation de l'événement auquel nous assistâmes tous les deux* ». — *Signé : Docteur E. Goodrich*).

Et aussi dans cet autre fait, on remarque la circonstance du fantôme dédoublé, lequel évita de se faire reconnaître en tenant constamment la tête tournée du côté opposé à celui où se trouvait la percipiente quand elle passa tout près d'elle. Dans le fait précédent, au contraire, le fantôme avait obtenu le même résultat en apparaissant avec la tête enveloppée dans un voile épais.

Je ne crois pas que l'on puisse mettre en doute le fait qu'il s'agissait effectivement du fantôme dédoublé de la malade, et non pas de l'apparition d'un « esprit ». D'autant plus que cette circonstance du désir anxieux de la jeune fille de revoir encore une fois sa mère, coïncide avec cette autre circonstance du fantôme entré dans la chambre où reposait la mère de la malade.

J'observe que cette particularité que le fantôme ne fut pas vu du docteur, démontre qu'il ne pou-

vait s'agir cette fois d'un fantôme en quelque sorte substantiel, mais bien d'une forme purement fluidique, pas même subjective, étant donné qu'en passant auprès du docteur elle provoqua chez lui la sensation d'un coup frappé sur son épaule.

Les cas dans lesquels la présence d'un fantôme est signalée sous forme de perceptions diverses chez les assistants, sont assez rares, et dépendent des idiosyncrasies sensorielles particulières à chacun d'eux. Ce qui revient à dire qu'ils peuvent être « sensitifs » pour les sensations tactiles supranormales, ou olfactives, ou motrices, et ne pas l'être pour les perceptions visuelles. Dans la collection des *Phantasms of the Livings* est cité un cas dans lequel les trois personnes présentes perçoivent de façons différentes la manifestation d'une des leurs depuis peu décédée : l'une en perçoit la forme, l'autre entend clairement sa voix, la troisième sent une forte odeur de violettes de Parme, et cela parce que le corps de la défunte, sur son lit de mort, était littéralement couvert de violettes de Parme. Cette sorte de manifestations complexes et intéressantes suggèrent la présence sur le lieu même d'une entité spirituelle capable de discerner les idiosyncrasies sensorielles des personnes qui sont là, pour provoquer ensuite chez elles une impression supranormale intense de façon à révéler à chacune sa présence sur le lieu.



Avec les cinq cas d'ordre collectif qui viennent d'être exposés, il me semble avoir démontré de façon irréfutable qu'en règle générale l'explication

par l'hallucination des phénomènes de bilocation doit être écartée. Je dis « en règle générale », parce que nul ne conteste qu'il puisse se produire de prétendus cas du genre, qui ne seraient au contraire de simples hallucinations nées chez des sujets prédisposés. Ces cas n'en demeureraient pas moins d'ordre individuel et non pas d'ordre collectif. Les Professeurs Charles Richet et Henri Morselli, tous deux physiologues et psychiâtres de réputation mondiale, ont déclaré explicitement dans leurs œuvres, qu'ils n'ont jamais connu d'exemples d'hallucinations collectives dérivées d'un phénomène de *transmission télépathique de la pensée,* tandis qu'elles se produisent quelquefois par *suggestion verbale* (ce qui est une tout autre chose), comme cela se passe dans les foules fanatisées par contagion mystique. Mais tenons-nous en là.

Ayant donc démontré ma thèse, tant par des exemples d'ordre collectif que par les preuves cumulatives qui émergent du complexe des concordances existant entre les modalités variées suivant lesquelles se développent les phénomènes en question, j'ajouterai à présent quelques exemples qui, par leur nature, n'ajoutent pas grand'chose, puisqu'il s'agit de manifestations au lit de mort observées et décrites par un seul voyant. Comme je l'ai déjà fait remarquer, les cas de visions du « corps éthérique » libéré du « corps charnel » et prêt à l'ascension dans les sphères spirituelles, équivalent à des visions d'« esprits désincarnés » proprement dits, et sont en conséquence exclusivement réservés aux yeux des « sensitifs » ou des médiums. Il en résulte que les cas d'ordre collectif

sont extrêmement rares. Néanmoins, ils sont encore dignes d'intérêt du fait que leur validité dérive de preuves indirectes telles que les visions collectives de cas analogues d'ordre embryonnaire, ou les merveilleuses concordances entre les descriptions des voyants du groupe en discussion avec celles des percipients de tous les autres groupes de manifestations congénères qui se déroulent peu de temps avant la mort, ou dans le sommeil physiologique, hypnotique, médiumnique, ou dans les états transitoires de ralentissement vital, spécialement dans l'évanouissement ou sous l'effet des narcotiques. Toutes preuves indirectes qui ont été fournies précédemment et de façon adéquate.

Cas XLIII — Sarah Underwood, dans l'ouvrage : *Automatic, or Spirit Writing* (page 302), parle d'une doctoresse en médecine qui s'exprime en ces termes au sujet d'une expérience de ce genre au lit d'un mourant :

« Il y a plusieurs mois — conte la doctoresse — fut transporté à ma clinique un monsieur que je ne connaissais pas et qui se trouvait en une situation si grave qu'il n'y avait place à aucune espérance. Il languit durant deux jours, puis vint à mourir pendant que j'étais à son chevet désolée de ne pouvoir rien faire pour lui.

« Comme je voyais qu'il ne lui restait plus que quelques instants à vivre, je pensai à la façon dont j'allais avertir la famille, et je fus tout d'un coup consciente d'une « présence » à mon côté. Me retournant, je restai comme foudroyée en apercevant tout près de moi le malade en personne, qui venait de mourir. Cette forme spirituelle paraissait n'avoir nulle conscience de ma présence et regardait son propre cadavre avec une expression de grand étonnement mêlé de terreur. Je m'arrêtai, moi aussi, à regarder ce cadavre roide, et quand je me retournai, la

forme avait disparu. Mais je gardais la conviction d'avoir assisté au départ d'une âme. »

Cas XLIV — Mrs Florence Marryat, dans l'ouvrage : *The Spirit World* (page 128), raconte cet épisode :

« Je compte parmi mes meilleures amies une jeune dame appartenant aux hautes classes de l'aristocratie et qui est douée de facultés médiumniques merveilleuses, bien que la chose ne soit connue que de quelques intimes à cause des préjugés habituels...

« Il y a un an, elle eut le malheur de perdre sa sœur aînée, âgée de 20 ans, atteinte de pleurésie. Edith (c'est le nom du jeune médium) ne voulut pas quitter un seul instant le chevet de sa sœur, et se trouvant en état de clairvoyance, elle assista au processus de la séparation de l'esprit d'avec le corps. Elle me raconta que dans les derniers jours de sa vie terrestre, la pauvre malade était devenue turbulente, surexcitée, délirante, et qu'elle se retournait sans cesse dans son lit en proférant des phrases et des paroles incohérentes. Ce fut alors qu'Edith commença de distinguer une sorte de nébulosité subtile, comme une fumée légère, laquelle s'amassait au-dessus de sa tête, et se répandant peu à peu et s'épaississant, avait fini par assumer les proportions, les formes et l'aspect de la sœur agonisante, au point de lui ressembler à tout point de vue, exception faite du manque de couleurs. Cette forme flottait en l'air, le visage tourné vers le bas, à quelques pieds au-dessus de la malade.

« A mesure que le jour déclinait, l'inquiétude de la mourante alla se calmant, faisant place, au crépuscule, à un épuisement profond, qui annonçait l'agonie. Edith regardait, tremblante, sa sœur : Son visage devenait livide, son regard s'obscurcissait, mais au-dessus, la forme fluidique s'empourprait et paraissait s'animer graduellement de toute la vie qui s'échappait du corps. Un moment après, la jeune fille mourante gisait inerte et sans conscience sur les oreillers, mais la forme qui flottait au-dessus d'elle s'était transformée en un esprit vivant. Alors des

cordons de lumière, semblables à des fluorescences électriques, retenaient toujours au cœur, au cerveau, aux organes vitaux. Vint le moment suprême : L'esprit oscilla quelque temps d'un côté et de l'autre pour venir ensuite se placer en position étendue au côté du corps inanimé. Elle était apparemment assez débile, à peine capable de se raidir, mais elle était la reproduction vivante du corps.

« Et cependant qu'Edith contemplait cette scène curieuse, voici surgir deux formes lumineuses dans lesquelles elle reconnut son propre père et sa grand'mère, morts tous deux en cette maison. Tous deux s'approchèrent de l'esprit libéré, le soutinrent affectueusement, l'empoignèrent dans leurs bras tandis que de sa tête il s'abandonna complètement sur l'épaule de son père. Ils demeurèrent ainsi quelque temps, jusqu'à ce qu'il parût reprendre haleine. Alors ils brisèrent les cordons lumineux qui le retenaient toujours au corps, et tenant toujours en leurs bras la forme, ils se dirigèrent vers la fenêtre, la survolèrent, s'élevèrent et disparurent. »

Cas XLV — Je l'extrais d'un petit livre d'or : *The Ministry of Angels,* dont Mrs Joy Snell est l'auteur. Elle est une « sensitive » d'éducation et de culture supérieures, que des revers de fortune contraignirent à gagner sa vie en exerçant la profession de *nurse* (infirmière diplômée). C'est un fait hautement suggestif que cette « sensitive » eut constamment à observer, durant une vingtaine d'années, le phénomène de l'extériorisation du « corps éthérique » au lit de mort de nombreux malades assistés, phénomène qui toujours se combina avec des visions d'esprits de défunts accourus pour assister leurs parents ou amis à l'heure suprême.

Le cas de Joy Snell est tellement important par ses conséquences théoriques qu'il me paraît nécessaire de rapporter ici les paroles du Professeur

Haraldur Nielsson (1), lequel connut personnellement l'auteur. Il écrit :

« Un des plus beaux livres que j'ai lu a été écrit par une dame anglaise, clairvoyante, et porte le titre : *Ministry of Angels.* Cette dame s'appelle Mme Joy Snell, a été clairvoyante depuis son enfance, sans avoir fait profession de médium... Je ne me suis pas contenté de lire son livre, je m'en fus la trouver en 1919 à Londres, et j'ai eu une grande joie et un grand réconfort à faire sa connaissance ainsi que celle de son mari. S'il me fallait désigner de nos jours deux des personnes que je considérerais comme dignes d'être appelées les apôtres de Jésus, c'est elle que je nommerais avec le pasteur G. Vale Owen. Je n'ai jamais rencontré dans ma vie de plus vrais disciples du Christ, je n'ai jamais été en contact avec une vie aussi simple et aussi capable d'aimer toutes choses. Leur amitié est ce que la vie m'a offert de plus magnifique. »

Ceci dit, je vais rapporter trois cas extraits du livre en question. Celui qui suit est la première manifestation du genre à laquelle Mrs Joy Snell assista au lit de mort d'une amie particulièrement chère, plusieurs années avant qu'elle ne se consacre à la profession d'infirmière. Elle écrit :

« Une nuit que je me réveillai en sursaut d'un sommeil profond, je trouvai la chambre éclairée bien qu'il n'y eut pas de lampe et je vis à mon côté le fantôme de ma bonne amie Maggie qui me parla ainsi : « J'ai un secret à te communiquer. Je sais que je n'ai plus que quelques jours à vivre. Je désire que tu restes avec moi jusqu'au dernier moment et que tu consoles ma mère

(1) Professeur Haraldur Nielsson, *Mes expériences Personnelles en Spiritualisme expérimental,* p. 107. Editions Jean Meyer, 8, rue Copernic, Paris. — 8 frs.

après mon départ. » Après que je me fus remise un peu de la peur et de la stupeur que me causa la vue du fantôme, celui-ci s'évanouit, et la lumière disparut lentement...

« Une semaine après la famille de mon amie m'envoya chercher. Je trouvai Maggie souffrante à la suite d'un refroidissement, sans fièvre, sans rien de grave dans son état, et la malade était bien loin d'avoir des pressentiments de mort. Il apparut évident qu'elle n'avait pas conservé le moindre souvenir de la visite qu'elle m'avait faite en esprit. C'est là un mystère que je ne saurais m'expliquer, d'autant plus que dans le cours de ma vie, j'eus d'innombrables apparitions de vivants qui me parlèrent et auxquels je parlai, et toujours j'eus à me rendre compte que jamais ils n'avaient gardé le souvenir d'avoir communiqué avec moi...

« Je me trouvais chez Maggie depuis 3 ou 4 jours quand un soir elle fut soudain en proie à une crise terrible et elle expira dans mes bras avant même que le médecin n'ait eu le temps d'arriver.

« C'est là la première mort à laquelle j'assistai. Le cœur avait à peine cessé de battre que je vis distinctement quelque chose de semblable à la vapeur qui se dégage d'une marmite en ébullition, s'élever de son corps, s'arrêter à courte distance du cadavre et se condenser en une forme absolument identique à celle de mon amie. Cette forme, d'abord incertaine dans ses contours, alla se précisant de plus en plus, jusqu'à devenir tout à fait distincte. Elle était enveloppée dans une sorte de voile blanc aux reflets nacrés sous lequel se dessinaient clairement les formes. Le visage était bien celui de mon amie, mais spiritualisé et sans trace des spasmes qui l'avaient torturé dans l'agonie.

« Quand je devins infirmière plus tard, vocation dans laquelle je persévérai vingt ans, j'eus l'occasion d'assister à de nombreuses morts et immédiatement après le décès, j'observai toujours la condensation de la forme éthérique au-dessus du cadavre, forme toujours identique à celle du corps somatique, et qui à peine condensée, s'évanouissait sous mes yeux (*Op. cit.* pp. 15-6).).

Cas XLVI — Parmi les faits variés de ce genre qui se succèdent dans le livre, l'auteur ne s'attarde plus à décrire minutieusement les phénomènes de « dédoublement fluidique » qu'elle a observés : ils lui sont devenus si familiers qu'ils ne lui apparaissent plus étonnants. Elle se limite à les mentionner brièvement, et seules les apparitions des défunts au lit des morts l'intéressent toujours, comme le montre l'exemple qui suit. L'auteur écrit en effet :

« Un de mes amis fut frappé de pneumonie et fut transporté à l'hôpital où il mourut quelque temps après. C'était un homme très bon et des plus religieux, que l'idée de mort n'épouvantait pas. Sa femme, également très religieuse, veillait constamment à son chevet, attendant sa fin avec résignation. Environ une heure avant de mourir, le malade se tourna vers sa femme, et lui indiquant quelqu'un qui se trouvait en l'air, lui dit : « Oh ! Regarde ! Regarde ! Voilà Bennie ! Il est venu me chercher ! Il me tend ses petites mains en souriant. Le vois-tu ? » La femme répondit : « Non, mon cher, je ne peux pas le voir, moi ! Mais je sais qu'il est là, puisque tu le vois ! »

« Bennie était leur unique fils, mort un an avant, à l'âge d'environ 6 ans. Moi aussi je vis distinctement la forme. C'était un gracieux petit ange aux cheveux noirs bouclés, aux yeux bleus, vêtu de la traditionnelle toge blanche des esprits. Son visage était celui, expressif, d'un enfant normal, mais spiritualisé, éthérique, radieux, comme il ne s'en rencontre pas dans le monde des vivants... Peu après, le père tomba dans un sommeil tranquille, dans lequel il demeura environ une heure, le cher petit ange se tenant toujours au côté de son père agonisant, le visage rayonnant de joie à la pensée de l'imminente réunion. De temps en temps, il lançait un regard affectueux à la maman, qui ne voyait rien. La respiration du moribond ne tarda pas à devenir pénible, puis à s'affaiblir,

et enfin à cesser. Je fus alors témoin de l'habituel phénomène, qui m'est devenu si familier, de la formation du « corps éthérique » au-dessus de l'inerte « corps somatique » (charnel).

« Quand la forme apparut parfaite et animée, le petit ange prit la main du père transformé lui aussi en être de lumière, et je les vis se regarder l'un l'autre et se sourire avec l'expression de la plus tendre affection et de la plus grande félicité. Ils s'élevèrent ensuite et disparurent. Ce fut un spectacle sublime ! Ainsi la mort à laquelle tout le monde pense avec horreur et que tous considèrent comme le mystère le plus épouvantable, apparaît au contraire belle et bienfaisante, ainsi que la révélation la plus démonstrative de l'Amour infini que le Père Eternel témoigne pour ses créatures...

« Après que je quittai l'hôpital pour me consacrer à l'assistance des particuliers, pas un seul patient ne décéda sans que j'aperçoive à son chevet une ou plusieurs formes angéliques accourues pour accueillir l'esprit et le conduire à sa nouvelle demeure sur une sphère nouvelle (Op. Cit. pp. 41-2).

Cas XLVII — Et voici encore un fait qui ressemble au précédent. Mrs Joy Snell écrit :

« Je me trouvais au lit de mort de Mlle I..., une gracieuse jeune fille de 17 ans, qui était mon amie. Elle mourait de consomption et sans souffrance. Mais l'extrême langueur du corps la rendait aussi fatiguée moralement et désireuse d'entrer dans l'éternel repos.

« Quand arriva pour elle l'heure suprême je remarquai que deux formes spirituelles se tenaient à côté d'elle, l'une à droite, l'autre à gauche du lit. Je ne m'étais pas aperçue de leur entrée dans la chambre. Et quand elles me furent devenues visibles, elles étaient déjà aux côtés de la moribonde, mais je les distinguai aussi distinctement que des personnes vivantes. J'ai appelé d'aussi radieuses entités des anges, et dorénavant c'est ainsi que je les appellerai toujours. Je reconnus tout de suite dans ces visions angéliques deux jeunes filles qui avaient été

durant leur courte vie les meilleures amies de l'agonisante et qui étaient mortes un an avant au même âge qu'elle.

« Un instant avant qu'elles n'apparaissent, la mourante s'était écriée : « Comme il fait noir tout d'un coup ! Je ne vois plus rien ! » Malgré cela elle vit et reconnut aussitôt les deux amies belles comme des anges. Un sourire de joie suprême illumina son visage, et leur tendant les mains, elle leur dit joyeusement : « Etes-vous venues me chercher ? Comme j'en suis heureuse , car je me sens si fatiguée ! »

« Et tandis que l'agonisante tendait les mains aux visions angéliques, celles-ci faisaient de même : L'une lui prenait la main droite, l'autre lui serrait la main gauche. Sur leur visage on voyait un sourire plus doux encore que celui qui rayonnait des yeux et des lèvres de la mourante si heureuse de goûter bientôt au repos auquel elle aspirait tant. Celle-ci ne parlait plus, mais elle continua à tenir pendant une minute environ les bras tendus en l'air, avec ses mains dans celles de ses amies mortes qu'elle ne cessa pas un seul instant de contempler avec une expression de bonheur infini. A un moment donné, les mains abandonnèrent ses mains qui retombèrent pesamment sur le lit. La moribonde soupira, comme si elle allait s'endormir, et après de courts instants son esprit s'exhala pour toujours de son corps, mais sur son visage demeura inprimé le sourire si doux qui l'avait illuminé quand elle aperçut venir à elle les amies défuntes. Celles-ci se tinrent encore au chevet de la morte pendant le temps nécessaire pour que le « corps éthérique » se reconstitue au-dessus du cadavre. Cela fait, elles prirent l'esprit nouveau-né au milieu d'elles, et il était pareil à elles, de sorte que ce n'étaient plus deux, mais bien trois anges que je voyais maintenant dans la chambre. Aussitôt après, les trois formes s'élevèrent et disparurent. » (Op. Cit. pp. 37-9)



Telles sont les relations des « sensitifs ». Je leur opposerai un extrait de la très importante narration

du Dr Wiltse sur une expérience personnelle de « bilocation avec autoscopie », qui lui advint durant la période critique d'une maladie excessivement grave qui le conduisit au bord du tombeau. Ainsi les lecteurs auront la possibilité de juger jusqu'à quel point les phénomènes de « visualisation » du « corps éthérique » d'un tiers, en voie de s'extérioriser concordent avec les phénomènes qui se produisent quelquefois auprès des mourants, c'est-à-dire le « dédoublement » de leur propre « corps éthérique ».

Le cas du Dr Wiltse a été rigoureusement étudié par le Dr Hodgson et par Myers, et il figure parmi les cas les plus démonstratifs que l'on connaisse. Il suffit de dire que les principaux témoins du fait signèrent par devant notaire une attestation sous la foi du serment, dans laquelle ils certifient exactes les conditions dans lesquelles le Dr Wiltse décrit la vision qu'il eut au moment où il retrouva connaissance après une crise de coma voisine de la mort.

Je dois ajouter que durant le processus du phénomène, se produisirent des épisodes de « pérégrination » à distance du « corps éthérique », avec perceptions véridiques de situations lointaines, épisodes que je ne rapporterai pas, soucieux que je suis de m'en tenir à la reproduction des extraits dans lesquels le relateur expose ce qu'il lui fut donné d'observer durant le développement du «dédoublement» de son propre «corps éthérique».

Pour la relation complète de l'épisode, je renvoie les lecteurs au vol. VIII, page 180, des *Proceedings of the S.P.R.*

Cas XLVIII — Après avoir décrit les phases de sa maladie jusqu'au moment où il se sentit mourir et fit ses derniers adieux à sa famille et aux amis, le Dr Wiltse continue en ces termes :

« Je restai près de 4 heures privé de sens et sans que les battements de cœur fussent perceptibles, m'assura le Dr Raynes qui se tint à mon chevet. A un moment déterminé, plusieurs des présents me crurent mort et la nouvelle s'étant répandue au delà des murs domestiques, les cloches du village annoncèrent mon décès... Je crois m'être trouvé dans des conditions d'inconscience absolue. Naturellement, je ne m'attarderai pas à en préciser la durée, vu qu'une minute ou un siècle passés en un tel état apparaîtraient identiques. De toute manière, je retrouvai mes esprits et m'aperçus que j'étais encore dans mon corps, quoique je constatai qu'il n'y avait plus entre mon corps et mon « moi » rien de commun. Stupéfait et réjoui, je me regardai moi-même pour la première fois — je veux dire : mon moi réel — lequel se trouvait enserré de toutes parts par le « non moi » qui l'emprisonnait comme en un sépulcre de craie.

« Avec tout l'intérêt d'un professionnel de la médecine, je scrutai les merveilles de mon corps auxquelles j'étais intimement lié, et comme fixé aux divers tissus, âme vivante de ce corps inerte. Je m'aperçus que le tissu cutané marquait les frontières extérieures du tissu « animique », si je puis dire. Je réalisai parfaitement ma condition et avec un calme absolu je raisonnais : « Je suis mort, dans le sens qu'on donne ordinairement à ce mot. Et pourtant je me sens plus vif que jamais et j'observe que je vais me séparer du corps. » Je concentrai donc mon attention sur l'intéressant processus de séparation du corps d'avec l'âme. En vertu d'un pouvoir apparemment extrinsèque, mon « moi » se sentait poussé et repoussé de côté, en avant, en arrière, avec le même mouvement que celui d'un berceau. Et par l'effet de ce processus, les liens qui l'unissaient aux tissus du corps allaient se rompant graduellement. Après quelque temps, les mouvements latéraux cessèrent, et simultanément à

la plante des pieds, à l'extrémité des orteils, puis aux talons, je remarquai que d'innombrables fils se cassaient. Cela fait, je me sentis lentement tiré des pieds à la tête, à la façon dont se peut tirer un cordon de caoutchouc. Je me souviens parfaitement que lorsque j'arrivai à la hauteur de la hanche, je me dis : « Maintenant il n'y a plus de vie au-dessous du fémur ! » Je n'ai plus le souvenir du moment où je me retirai de l'abdomen et de la poitrine, mais je me rappelle clairement le temps où mon « moi » s'était condensé dans la tête, c'est alors que je fis cette réflexion : « Je me trouve en ce moment rassemblé dans la tête ; bientôt je vais être complètement libre. »

« Je sentis ensuite comment je me trouvais à la périphérie du cerveau alors qu'il était vide, puis comme les membranes en étaient légèrement comprimées partout, puis comme je me glissai à travers les sutures du crâne, et finalement je me vis sortir de la boîte crânienne à la façon d'un corps membraneux dont les tissus se seraient aplatis pour passer à travers une fente. Je me souviens très bien comment je m'apparus à moi-même quelque chose de semblable à une « méduse », en ce qui concerne la forme et la transparence... Cependant que j'émergeais de la tête, je me sentis de nouveau poussé et repoussé en haut, en bas, puis de côté, comme une bulle de savon encore attachée au fétu de paille, jusqu'au moment où je me vis séparé du corps et où je me sentis descendre lentement vers le sol où peu à peu je me développai jusqu'à atteindre les proportions d'un homme.

« Je me vis transparent, de couleur bleue, et complètement nu. Cette dernière condition m'embarrassa, et pour éviter les regards des deux dames que j'apercevais devant moi, ainsi que des autres présents, je me mis à fuir du côté de la porte qui était restée ouverte. C'est alors qu'arrivé ici, je m'aperçus que j'étais complètement vêtu. Tranquillisé sur ce point, je revins sur mes pas pour m'entretenir avec mes amis et connaissances. En me retournant, mon coude gauche toucha le bras droit d'un homme qui était sur le seuil de la porte. A ma grande surprise, son bras passa à travers le mien sans opposer aucune résistance, après quoi les deux sections de mon bras se rejoignirent de l'autre côté sans que je sente rien, comme si elles étaient faites d'air. Je regardai vite ce monsieur en face pour voir s'il s'était aperçu du contact, mais il ne bougea pas le moins du monde, et regardait tristement le lit que j'avais alors abandonné. Je regardai avec lui dans cette direction et je vis mon propre corps gésir, légèrement replié sur le flanc droit. La pâleur de mon visage m'effraya. Je ne m'étais pas regardé dans une glace depuis plusieurs jours et je ne pensais pas du tout en être arrivé à ce degré extrême de pâleur... Je vis plusieurs personnes, assises et debout, autour de mon cadavre. Je remarquai particulièrement deux femmes qui pleuraient, agenouillées à ma gauche. Je vins ensuite à savoir que l'une était ma femme et l'autre ma sœur. Mais à ce moment je n'avais pas une idée précise de l'individualité : Femme, sœur, amis, c'était pour moi la même chose. Je ne me rappelais plus qu'il existait des degrés de parenté, ou, tout au moins, je n'y pensais pas. Je pouvais encore distinguer les sexes et rien de plus. « Comme je me sens bien ! — pensais-je — alors que je souffrais horriblement il y a quelques instants encore ; le changement qui est survenu et qui m'a libéré est ce qu'on nomme la mort, la mort qui cause un tel épouvantement, et qui maintenant est passée. Et voilà que je me retrouve un homme comme avant, vivant et pensant. Oui, pensant, et avec une lucidité plus grande qu'auparavant. Et je ne serai plus malade à présent ! Et je n'aurai plus peur de mourir ! »

« Je m'aperçus alors qu'un fil tenu, pareil à un filament de toile d'araignée, partant de mon occiput s'en allait me rattacher à mon corps, au bas du cou. »

Le Docteur Wiltse conte ici comment il sortit, esprit, de la pièce, pour aller pérégriner au loin. Entre autres choses, il eut des visions symboliques complexes. Il décrit ensuite son retour à la vie :

« Sans que j'y pense et sans aucun effort de ma part, mes yeux charnels se rouvrirent. Je regardai mes

mains, puis le lit sur lequel j'étais étendu, et me rendant compte que j'étais encore dans mon corps, je m'écriai, déçu : « Que m'est-il donc arrivé? Il faudra que je meure encore une fois ? » Je me sentis extrêmement faible. Je retrouvai néanmoins la force de raconter aux assistants ce qui m'était arrivé, bien que de toutes parts on m'eût pressé de ne pas parler. Tout de suite je fus pris d'efforts de vomissement, irrésistibles et terribles... »

Ainsi parle le Docteur Wiltse. Je signalerai brièvement quelques-unes des concordances entre l'auto-observation de ce phénomène de « dédoublement » et les phénomènes exposés de perception du « dédoublement » des autres.

Délaissant les concordances trop évidentes, telles que celles qui prouvent l'existence d'un fluide ou *aura* qui s'extérioriseraient de l'organisme du mourant pour se condenser ensuite en un « corps éthérique » identique dans la forme au « corps somatique », je relèverai que, dans cette relation, se rencontrent des épisodes d'« autoscopie interne » analogues à ceux qui ont été décrits par les sensitifs, ainsi que le phénomène de la vision des filaments fluidiques rattachant le « corps éthérique » au « corps somatique » et celui des oscillations latérales auquel était assujetti le « corps éthérique » dans le procès de libération du « corps somatique » (particularités si inattendues a priori que du point de vue hallucinatoire on ne comprendrait pas comment l'imagination de tant d'hallucinés aurait pu concorder dans cette affabulation). A ce phénomène s'ajouterait un épisode complémentaire de Mrs Marryat ainsi décrit : « L'esprit oscilla quelque temps de côté et d'autre, *pour venir ensuite se placer debout au côté du corps inanimé* », épisode auquel

correspond le renseignement du Dr Wiltse : « ...j'émergeais de la tête... *Je me sentis descendre lentement vers le sol* (ce qui revient à dire, à me placer au côté du corps inanimé).

Je noterai encore le phénomène de l'esprit sortant par la tête, et commençant à se faire depuis la plante des pieds, phénomène qui fut ainsi décrit par Jackson Davis lors de la mort d'une sexagénaire : « Le cerveau attirait à lui les éléments électriques, magnétiques, moteurs, vitaux, sensitifs, répandus partout dans l'organisme, de sorte que la tête en fut comme illuminée. Et pendant que d'une part les extrémités du corps se refroidissaient et m'apparaissaient obscures, d'autre part le cerveau irradiait une grande et spéciale luminosité », description qui correspond aux expressions du Dr Wiltse : simultanément, à la plante des pieds, aux extrémités digitales de ceux-ci, puis au talon, je m'aperçus que se brisaient d'innombrables petits filaments ; et cela fait, je commençai à me sentir lentement tiré des pieds à la tête, à la façon dont on tirerait un cordon de caoutchouc.

Enfin, on trouve dans la description ci-dessus un détail particulier hautement suggestif, car il confirme ce que j'ai expliqué dans mes commentaires du cas XXXIV, à propos des fantômes des vivants et des morts, lesquels apparaissent constamment vêtus, particularité en apparence absurde, mais qui s'explique aujourd'hui par ce que nous a révélé la « photographie de la pensée », à savoir que « la pensée et la volonté sont des forces plastiques et organisatrices ».

Cela étant, il est facile d'en conclure que si de

tels faits se produisent *d'une manière exceptionnelle* durant l'existence corporelle, ces forces de la pensée et de la volonté humaine s'exerceront *de façon normale* dans le monde spirituel, c'est-à-dire dans l'ambiance éthérique, et cela du fait même que les forces plastiques en question s'exercent précisément dans l'éther immatériel. On comprend donc qu'il puisse suffire à un esprit désincarné de se voir ou de se désirer vêtu pour atteindre immédiatement le but cherché. Et le Dr Wiltse à son tour observe : « Je me voyais transparent, de couleur bleue, et complètement nu. Cette dernière circonstance m'embarrassait, et pour éviter les regards des deux dames que j'apercevais devant moi, ainsi que d'autres personnes présentes, je me mis à fuir vers la porte qui était ouverte. *Mais alors, arrivé ici, je me vis soudain vêtu* ».

Evidemment le désir de se présenter habillé avait opéré le prodige de la condensation éthérique immédiate des vêtements autour de sa personne, lesquels en pareil cas sont presque toujours ceux qui étaient portés auparavant lors de la dernière maladie. Je rappelle que la même chose advint dans l'épisode narré par moi dans les commentaires du cas XXXIV, dans lequel Miss Scatcherd, posant devant le photographe, pensa avec regret qu'elle eût dû mettre sa belle chemisette ornée de dentelles, pensée qui détermina une condensation éthérique de la blouse désirée, laquelle apparut très distinctement sur la plaque photographique comme recouvrant celle qu'elle avait mise ce jour-là.

Et puisque nous sommes sur ce thème des concordances, j'estime devoir le compléter en relevant

que parmi les croyances traditionnelles communes aux peuples sauvages, il y a d'identiques narrations de faits, circonstance qui tendrait à prouver qu'il y a à la base de tous ces faits la même explication.

Voici en quels termes un missionnaire, retour de l'archipel de Tahiti (Polynésie) expose les croyances à ce sujet des aborigènes :

« Au moment de la mort — écrit-il — ils croient que l'âme se retire dans la tête pour en sortir ensuite et subir un lent et graduel processus de réabsorption en Dieu, duquel ils émaneraient... Curieux et intéressant, ce fait que les Tahitiens croient à la sortie d'une substance réelle qui assumerait la forme humaine. Et ils le croient sur la foi de ceux d'entr'eux qui sont doués de la faculté de clairvoyance et qui affirment que le mourant a à peine cessé de respirer, que se dégage de la tête une vapeur qui se condense en l'air, à peu de distance du corps, et qui demeure lié à lui par une sorte de cordon formé de la même substance. Cette substance — affirment-ils — augmente rapidement de volume et en même temps prend l'aspect du corps d'où elle provient. Et quand enfin ce dernier est devenu inerte et froid, le cordon reliant l'âme au corps se dissout, et l'âme libérée s'en va, assistée de messagers invisibles, à ce qu'il semble... (*The Metapsychical Magazine*, October, 1893).

Nous avons ici une description qui correspond dans ses plus petits détails à celle qui a été faite par les voyants d'aujourd'hui. Ceci dit, il n'est pas logique, ni sérieux de vouloir trouver la raison de telles similitudes dans d'hypothétiques « coïncidences fortuites ». D'autre part, comme les Tahitiens n'ont pu puiser leurs croyances chez les peuples civilisés, et que ceux-ci ne les ont pas empruntés aux Polynésiens, nous sommes bien obligés de reconnaître que, de telles rencontres,

émerge une forte présomption en faveur de l'objectivité du phénomène signalé par les voyants.

On comprend donc que pour celui qui s'est formé une conviction spiritualiste appuyée sur les modalités diverses selon lesquelles se réalisent les phénomènes médiumniques, une telle concordance dans les preuves atteint un degré de probabilité équivalente à une démonstration expérimentale. D'autant plus que le phénomène de « bilocation » est, au fond, le complément nécessaire, ou mieux, la conditions *sine qua non* de l'existence d'une grande partie de la phénoménologie médiumnique, à commencer par ces formes spontanées d'apparitions post mortem pour finir par les phénomènes expérimentaux de « matérialisations ». Et, que l'on en prenne note, de telles considérations valent autant pour les défenseurs de l'hypothèse spirite que pour les « animistes totalitaires ».

Sur ce dernier point, je suis heureux de me trouver d'accord avec le célèbre métapsychiste américain Hereward Carrington, connu pour sa prudence, qui s'exprime ainsi dans son introduction au très intéressant livre de Sylvan Muldoon : *The Projection of the Astral Body :*

« On peut affirmer, sans aucune crainte de se tromper, que les preuves de l'existence de quelque chose d'analogue au « corps astral » vont constamment en s'accumulant avec les recherches psychiques d'aujourd'hui et que ces preuves sont plus que jamais convaincantes. Il est pour ainsi dire superflu de relever que si de telles preuves étaient admises, on parviendait à expliquer un grand nombre de phénomènes supranormaux qui demeurent inexplicables autrement : Par exemple, les « maisons hantées », les apparitions de fantômes vus collectivement ou successivement par plusieurs personnes, les photographies transcendantales, la clairvoyance, etc. Et pourvu que l'on admette la présomption si forte que le « corps astral » est, en de telles circonstances, capable d'animer ou d'intéresser la matière, alors s'expliqueraient aussi les coups frappés, le déplacement d'objets sans contact (télesthésie), les phénomènes de « poltergeist » (cf. maisons hantées), et d'autres phénomènes physiques de nature analogue. En somme, une fois reconnue l'existence d'un « corps astral » capable de s'extérioriser, un faisceau de lumière serait ainsi projetée sur les manifestations psychiques et les éclairerait, tant les physiques que les mentales (Id. p. XIX-XX).

On est contraint de convenir que les observations faites apparaissent si évidentes que pas un métapsychiste ne pourrait penser à les contester : elles démontrent pour ainsi dire la nécessité théorique de postuler l'existence d'un « corps astral » dans l'homme, si l'on veut interpréter une grande partie des phénomènes supranormaux. Ceci dit, je m'empresse de reconnaître que les hommes de science auxquels incombe une grande responsabilité morale en raison de leur autorité comme représentants officiels des sciences acquises par la recherche expérimentale, ont le devoir de procéder avec une extrême prudence avant de se prononcer définitivement sur la nature des manifestations supranormales, lesquelles modifieraient profondément l'orientation qui domine présentement dans les milieux scientifiques. Ce qui fait qu'un homme de science peut être personnellement convaincu de l'origine probable de toute une catégorie de phénomènes métapsychiques, mais s'abstenir prudemment de le déclarer quand on discute officiellement.

Et ici se pose la question : Pour reconnaître les phénomènes de « bilocation » comme définitivement acquis à la science, que faudrait-il encore ? Simplement ceci : que la réalité des faits de dédoublement du « corps éthérique » soit démontrée au moyen de preuves expérimentales tangibles, en quelque sorte. Les méthodes expérimentales propres à atteindre ce but sont des plus nombreuses, elles ont été déjà employées, quoique avec des procédés scientifiques bien souvent insuffisants. Néanmoins, parmi les preuves expérimentales obtenues, il en est qui sont dignes d'attention, et elles font bien augurer de l'avenir des dites recherches. Ainsi, par exemple, on a obtenu déjà des photographies de « doubles », et parmi les plus notoires, celles du capitaine Volpi en Italie, des professeurs Istrati et Hasdeu en Roumanie, du Rev. William Sainton Moses à Londres, du colonel de Rochas et du Docteur Durville à Paris. On a obtenu aussi des photographies de fantômes plus ou moins bien formés au lit de mort de divers agonisants : le Docteur Baraduc, par exemple, eut la force d'âme de photographier sa femme et son fils à l'instant de la mort. Des expériences de dédoublement ont été faites aussi au moyen de l'hypnotisme par les mêmes colonel de Rochas et Dr Durville. Ce dernier serait même arrivé à obtenir la « fluorescence » d'une lettre enduite d'une substance spéciale, en la plaçant dans la partie de l'espace où la somnambule plaçait le « double » d'une autre personne éloignée et couchée, se trouvant alors en sommeil hypnotique. On cite encore d'autres exemples de « doubles » qui manifestèrent leur présence en

provoquant des effets physiques : avec Eusapia Paladino on obtint à distance — et cette fois le fait est de granit — des empreintes de son visage extériorisé, ce qui veut dire de son « corps éthérique » dédoublé et matérialisé. Sur l'authenticité de ces derniers phénomènes, il n'est plus permis d'élever des doutes, aussi devrait-on légitimement les considérer comme acquis à la science, ce qui, théoriquement parlant, n'est pas peu dire.

Quant aux autres modalités expérimentales énumérées précédemment, on est forcé de convenir qu'elles peuvent être en partie rejetées à cause de l'insuffisance de détails ou la possibilité de les interpréter par les hypothèses de la suggestion et de l'auto-suggestion. En écrivant cela, je n'entends pas affirmer que les prétendues causes de doute sont légitimes, mais simplement que les méthodes d'expérimentation et de contrôle ont besoin d'être plus rigoureuses pour atteindre à la certitude scientifique.

Les mémorables expériences du colonel de Rochas et du Dr Durville n'en méritent pas moins d'être signalées, parce qu'elles furent conduites avec une méthode rigoureusement scientifique par des hommes pleinement conscients des difficultés inhérentes à de telles recherches. Voici en bref en quoi consistent les expériences du colonel de Rochas :

Comme on le sait, il parvint à obtenir le phénomène *de l'extériorisation de la sensibilité* chez ses propres sujets grâce aux habituelles méthodes magnéto-hypnotiques, phénomène qui allait s'accentuant à mesure que se prolongeaient les passes hypnotiques, jusqu'à ce que les couches concentriques

de la sensibilité extériorisée viennent pour ainsi dire à se polariser à droite et à gauche du sujet et qu'on apercevait sous forme de deux colonnes fluidiques lumineuses diversement colorées, colonnes qui finissaient par se rapprocher, se réunir, se confondre et constituer une sorte de fantôme qui répétait en même temps chaque mouvement du sujet. L'existence du fantôme pouvait s'établir avec une certaine sûreté du fait que si, dans l'endroit indiqué par le sujet, on touchait ou on pinçait à son insu, ou si par hasard quelqu'un traversait cette zone, le sujet éprouvait aussi vite les sensations correspondantes de contact ou de douleur. En outre, il advint une fois que le sujet ayant par hasard porté ses regards, durant son sommeil, sur une glace en face de lui, il eut l'illusion de se voir devant un autre fantôme identique à celui qui se tenait à son côté, fantôme qui était l'image réfléchie de son « double ». Une autre fois, enfin, le phénomène, non cherché, se réalisa avec Eusapia Paladino que de Rochas avait hypnotisée avec des intentions diverses. Il écrit : « Je parvins rapidement à la plonger dans les états profonds de l'hypnose, et alors elle vit, à sa grande stupeur, apparaître à sa droite un fantôme de couleur bleue. Je lui demandai si ce fantôme était « John ». — Non, répondit-elle, mais John se sert de cette substance même... » Réponse à laquelle ne s'attendait pas de Rochas et qui apparaît hautement suggestive et instructive.

Après les expériences du passé tendant à prouver expérimentalement l'existence d'un « corps éthérique », il faut ici citer d'autres expériences plus

récentes sur le même thème, qui mènent à une démonstration prochaine et définitive en ce sens. Je fais allusion à une série extrêmement importante d'expériences organisées dans le laboratoire de l'« Institut des Recherches Psychologiques » portant le nom de son fondateur : Docteur William Barnard Johnson, Institut créé depuis quelques années seulement à Reno, dans la Nevada (Etats-Unis). De telles expériences, dues au docteur Watter, furent minutieusement décrites par lui dans le Bulletin d'octobre 1933 dudit Institut, et lui furent suggérées par la théorie « intra-atomique » du Professeur Mme Gaskell, selon laquelle les atomes physiques constituant l'organisme de quelque créature vivante sont interpénétrés par un « élément vital », une « certaine vie », auxquels on doit l'organisation des êtres vivants. Cette nouvelle unité ou essence ne possédant pas les propriétés physiques de l'atome, n'entrerait pas dans les combinaisons atomiques, et en conséquence, ne pourrait former des combinaisons chimiques, mais resterait intra — et infra — atomique, et à l'heure de la mort se dégagerait du système atomique qu'elle avait organisé et vitalisé.

Le professeur, Mme Gaskell, dans son ouvrage : *What is Life ?* (Qu'est-ce que la vie ?) invitait ses collègues de physique et de chimie qui disposeraient d'un laboratoire pour ce faire, de procéder à des expériences cruciales sur cette question, consistant à provoquer la mort et à appliquer en même temps des méthodes aptes à mesurer, enregistrer, signaler de quelque façon que ce soit, la « quantité de vie » qui théoriquement devrait

s'échapper d'un organisme vivant (c'est-à-dire d'un système atomique) durant la crise de la mort. Le docteur Watter accepta l'invitation et organisa ses expériences personnelles sur ce principe que si un « élément vital » existe réellement, alors il devait être possible d'obtenir des preuves photographiques de sa présence au moyen de dispositions spéciales pour l'expérimentation en un laboratoire. C'est dans ce but que furent imaginés des appareils et des méthodes minutieusement décrits, grâce auxquels les expérimentateurs parvinrent effectivement à obtenir des photographies de formes fantômales bien définies, déterminées par quelque chose qui se sépare du corps au moment de la mort. Ces formes reproduisirent exactement le corps physique duquel elles émanaient.

Naturellement il s'agissait d'expériences exécutées avec de petits animaux, de modestes proportions. C'est ainsi, par exemple, que dans la camera de l'appareil en question fut placé un gros « grillon des champs » et au moment de la mort de l'insecte on actionna un appareil photographique qui enregistra la présence d'un grillon-fantôme superposé au cadavre de l'insecte.

Des résultats identiques furent obtenus avec des souris et des grenouilles.

Ce qu'il y a de plus suggestif dans les expériences en question, réside dans ce fait : Quand les expérimentateurs, à la fin de certaines expériences, réussirent à rendre la vie au petit animal « éthérisé », ils constatèrent que la plaque photographique n'avait pas été impressionnée. Par contre, quand la plaque avait fixé le fantôme fluidique du petit

animal mis à mort, les expérimentateurs s'efforcèrent toujours vainement de rendre vie au petit animal sacrifié, ce pour quoi ils ne manquèrent jamais de recourir à des injections d'« adrénaline ».

Le Docteur Watter conclut qu'il est parvenu à démontrer que durant la crise de la mort, un « corps spirituel » s'échappe du corps physique, inférant logiquement que ce qui se vérifie pour des animaux appartenant aux formes inférieures de la vie, doit évidemment se vérifier aussi pour les formes supérieures de la vie, y compris l'espèce humaine, et que les mêmes résultats doivent s'obtenir. Ce qui apparaît incontestable.

Il n'est personne qui ne voie l'extraordinaire importance des expériences rapportées, lesquelles font présumer que l'on se trouve à la veille d'une démonstration expérimentale qui aura d'énormes répercussions scientifiques et philosophiques.

Il n'est pas inutile d'observer que de telles expériences en viennent à conférer de la valeur scientifique à certaines affirmations de somnambules clairvoyantes, que l'on peut lire dans les livres des anciens magnétiseurs, affirmations selon lesquelles il arrivait aux somnambules en question d'apercevoir les fantômes fluidiques des animaux domestiques qui étaient morts au même moment dans la maison où l'on expérimentait. Et le même D. D. Home vit un soir le fantôme d'un petit chien appartenant à l'un des expérimentateurs, petit chien mort à ce moment dans sa couche.

Lord Dunraven conte la chose en ces termes :

« Home se dirigea vers le lit et tomba subitement en trance. Il se mit à murmurer des paroles incompréhen-

sibles... Je me rendis compte qu'il se trouvait bien en état de trance... Les murs et le plancher se mirent à vibrer avec violence, donnant l'impression que sous nous se déroulait un bal désordonné (ce qui n'était pas le cas)... Tout d'un coup, Home, se tourna vers moi et s'écria : « Oh ! Que vois-je ! Le pauvre petit chien est mort ! — Quel petit chien ? — La « petite sœur blanche » (c'était une petite chienne appartenant à Mrs Hall). Ses maîtres en seront désolés. Elle vient de mourir au moment même (ce qui était exact). Mais, elle n'est pas morte ! On dirait une boule d'électricité ! Un petit globe de lumière ! Voilà qu'elle s'élève en l'air ! Plus tard, elle entrera en contact avec une substance spéciale qui l'absorbera — Qui l'absorbera ? Comment cela ? — Entendez une autre forme plus élevée d'existence animale. Mais dans l'intervalle, un esprit quelconque pourra s'en emparer, quoique j'aie dit qu'elle apparaissait comme un petit globe lumineux, mais quand elle se détacha du corps, elle avait l'apparence d'un chien. En tout cas, même si quelque esprit réussissait à s'en emparer, ce serait pour peu de temps, car elle doit se confondre en une autre forme animale. Telle est la loi de nature et nul n'a la possibilité de la transgresser. Pour le moment, elle n'a ni sensations, ni conscience de soi. Les conditions de son existence ne furent pas suffisamment élevées pour lui permettre de garder sa propre individualité... » (Lord Dunraven : *Experiences in Spiritualism,* page 243).

A son tour, le célèbre positiviste-matérialiste Adolphe d'Assier, qui, malgré d'importantes enquêtes personnelles sur les phénomènes de maisons hantées, demeure un irréductible négateur de la survivance humaine, relate ainsi ce fait qui lui advint :

« L'existence en nous d'une image vivante et fluidique reproduisant notre forme extérieure, ainsi que notre organisation interne, est-elle le privilège de l'espèce humaine, ou doit-elle être considérée comme un attribut de l'animalité ? Pour tout homme initié à l'étude de la philo-

sophie naturelle, le doute n'est pas permis. Il répondra sans hésiter que l'animal humain n'étant qu'un rameau de l'arbre zoologique, tous ses caractères essentiels se retrouvent à divers degrés dans les autres branches. Cette considération théorique tirée de la grande loi des analogies qui forme une des principales bases de l'histoire naturelle, est confirmée expérimentalement par un grand nombre de faits. Je vais en citer quelques-uns :

« Vers la fin de 1869, me trouvant à Bordeaux, je rencontrai un soir un de mes amis qui se rendait à une séance magnétique, et qui me proposa de l'accompagner. J'acceptai son invitation, désireux de voir de près le magnétisme que je ne connaissais encore que de nom. Cette séance n'offrit rien de remarquable ; c'était la répétition de ce qui se passe dans les réunions de ce genre. Une jeune personne paraissant assez lucide faisait l'office de somnambule, et répondait aux questions qu'on lui adressait. Je fus cependant frappé d'un fait inattendu. Vers le milieu de la soirée, une des personnes présentes ayant aperçu une araignée sur le parquet l'écrasa du pied. « Tiens ! s'écria au même instant la somnambule, je vois l'esprit de l'araignée qui s'envole ». On sait que dans la langue des médiums, le mot *esprit* désigne ce que j'ai appelé le « fantôme posthume ». — « Quelle est la forme de cet esprit ? » demanda le magnétiseur. « Il a la forme de l'araignée », répondit la somnambule.

« Je ne savais à ce moment que penser de cette apparition. Je ne doutais nullement de la clairvoyance de la somnambule, mais ne croyant alors à aucune manifestation posthume de la part de l'homme, je ne pouvais en admettre pour les animaux. L'histoire de l'araignée ne me fut expliquée que quelques années plus tard, lorsque ayant acquis la certitude du dédoublement de la personnalité humaine, je songeai à chercher le même phénomène chez les animaux domestiques. » (Adolphe d'Assier : « *L'Humanité Posthume* » pp. 83-84).

Je répète que si les récentes et magnifiques expériences que je viens de citer, n'étaient pas venues à notre connaissance, je me serais abstenu de faire

allusion aux observations analogues et spontanées des anciennes somnambules. Mais il est évident, au contraire, que les expériences d'aujourd'hui confirment les observations des somnambules, et que celles-ci renforcent à leur tour les expériences présentes.

A ce sujet, il convient de noter que malgré tout ce qui a été exposé sur les preuves d'ordre expérimental, indispensables pour atteindre à la certitude scientifique de l'existence des phénomènes de « bilocation», il ne faut pas toutefois négliger les preuves tout autant légitimes et concluantes obtenues par le moyen de l'analyse comparée et de la convergence des preuves telles qu'elles résultent de la présente classification. Je souligne avant tout qu'à la base de ces preuves, on constate que les cas de « bilocation », tout comme les autres phénomènes étudiés par la science, ne sont jamais considérés isolément, mais cumulativement. C'est ainsi et seulement ainsi que les phénomènes en question acquièrent intégralement leur signification irrésistiblement démonstrative. Et cela par le fait qu'il ne peut plus s'élever aucun doute sur l'objectivité du phénomène même dès que l'on applique les procédés de l'analyse comparée à des centaines de faits du même genre, connexes, dans lesquels sont représentées toutes les gradations qu'assume une telle phénoménologie, de façon à faire apparaître les modalités selon lesquelles l'extériorisation du « corps fluidique » est déterminée. Il nous faut alors exclure les hypothèses « orinique » et « hallucinatoire », qui sont les seules que l'on puisse opposer aux phénomènes de ce genre. De telles

conclusions apparaissent indiscutables après les considérations suivantes :

En premier lieu, parce que les divers degrés de production des phénomènes de bilocation, se complètent et se renforcent admirablement l'un l'autre. En effet, à commencer par les phénomènes dits de « sensations d'intégrité chez les amputés », auxquels parfois le sens de l'intégrité du membre manquant est à ce point réel que si leur attention est distraite, ils éprouvent les sensations que le membre devrait ressentir s'il était encore existant, pour passer aux cas de dédoublement embryonnaire chez ceux qui sont frappés d'hémiplégie, lesquels aperçoivent près d'eux, du côté paralysé, une section longitudinale de leur propre double, et affirment que ce fantôme jouit de l'intégrité sensorielle qui leur a été enlevée (fait inexplicable par l'hypothèse cénesthésique, car chez les hémiplégiques, le sens cénesthésique bien loin d'être exagéré, n'existe plus), pour arriver ensuite aux cas de dédoublement autoscopique dans lesquels le sujet aperçoit son propre fantôme, tout en conservant une pleine conscience de soi, et ensuite aux cas dans lesquels la conscience se trouve transférée dans le double qui aperçoit à quelque distance son corps somatique inanimé, puis aux cas dans lesquels le dédoublement se produit au cours du sommeil naturel, du sommeil provoqué, dans le délire, dans la léthargie et dans le coma ; et aux cas dans lesquels le fantôme dédoublé d'un vivant endormi, est perçu par des tiers, pour arriver aux cas où le phénomène de dédoublement fluidique se réalise au lit des mourants et est enregistré par

des personnes sensitives, et enfin aux cas où le fantôme dédoublé au lit de mort est vu collectivement par tous, il se trouve — je le répète — que toutes ces gradations ascendantes de phénomènes analogues sont intimement liées entr'elles et se complètent et se renforcent, se confondant et s'intégrant pour produire cette certitude d'assister à la manifestation diversement graduée d'un même phénomène.

En second lieu, parce que les hypothèses « onirique » et « hallucinatoire » sont exclues du fait que les phénomènes de bilocation au lit des mourants sont constamment décrits par les clairvoyants avec les mêmes et minutieux détails de réalisation, où l'on relève des particularités tellement nouvelles et inattendues qu'il est logiquement impossible de présumer qu'elles sortent identiques du cerveau de tous les voyants, qu'ils appartiennent au monde civilisé, barbare ou sauvage.

En troisième lieu, parce que l'on a déjà obtenu expérimentalement des photographies de fantômes dédoublés de vivants (Stainton Moses, de Rochas, Durville, Prof. Istrati) et de fantômes au lit des mourants, dans leur forme rudimentaire (Docteur Baraduc).

Enfin, parce que — comme on l'a vu — les recherches présentes tendent à prouver admirablement, expérimentalement, définitivement, la thèse soutenue ici.

Telles sont les données présentes du grand problème à résoudre, données qui démontrent que si l'on ne peut encore le considérer comme résolu du point de vue de la science officielle, laquelle se

doit de procéder en chaussant ses souliers de plomb avant d'accepter comme définitivement démontrée l'existence d'une classe de phénomènes revêtant une importance théorique énorme, du moins du point de vue des convictions personnelles de quiconque a étudié à fond la question, on peut assurer à bon droit que la démonstration scientifique de l'existence des phénomènes de «bilocation» est aujourd'hui faite. En conséquence, la reconnaissance définitive de ces phénomènes par la science officielle n'est plus qu'une question de temps.

Et par surcroît, cette question de temps se réduit à l'exigence plus que légitime que d'autres expérimentateurs, en nombre suffisant, refassent les mêmes expériences faites jusqu'ici par un petit nombre de précurseurs. Les choses en étant là, on peut être sûr de l'issue fatale et affirmative du contrôle scientifique. Quand ce grand événement se réalisera, alors à l'horizon de la connaissance humaine se lèvera l'aube d'une ère nouvelle : Les fondements du savoir humain passeront de la conception matérialiste de l'univers à la conception spiritualiste de l'être, avec les conséquences philosophiques, sociales, morales, religieuses, qui en découlent. Il est en effet flagrant que l'existence immanente d'un « corps éthérique » dans le « corps somatique », sous-entend l'immanence d'un « cerveau éthérique » dans le « cerveau somatique ». et ainsi se trouveraient dissipées par là les perplexités qui empêchèrent jusqu'ici les physiologues d'admettre l'existence de l'esprit survivant à la mort du corps, perplexités qu'ils résument dans le fait

indubitable de l'existence d'un parallélisme psycho-physique dans les phénomènes de la pensée, lequel mène à conclure inexorablement à l'extinction de l'esprit avec la désagrégation de l'organe pensant. Nul doute que les physiologues ont apparemment raison de conclure dans ce sens. Mais, par contre, il n'en serait plus de même si les termes du formidable problème se trouvaient un jour renversés par la démonstration expérimentale de l'existence d'un « cerveau éthérique » immanent dans le « cerveau somatique ». Dans ce cas, ce dernier ne serait plus qu'un appareil indispensable pour la traduction des impressions qui nous parviennent du monde extérieur par le truchement des sens sous forme de *vibrations physiques*, puis de *vibrations psychiques* perceptibles à l'esprit immanent dans le cerveau éthérique.

Je relève que cette thèse concorderait à merveille avec les théories du professeur Mme Gaskell, selon laquelle la Vie et l'Esprit constitueraient un Tout, qui serait un *quantum* inter-atomique, un « quelque chose » d'immatériel organisant la matière pour s'en libérer à l'instant de la mort. Et elle en tire le postulat « que toutes les formes de la Vie organisée possèdent cette « quantité intra-atomique ». Ce qui éclaire d'une lumière nouvelle le postulat d'une autre sommité : Le physicien Eddington, lequel déclare « que si les atomes du « corps humain, en ce qu'ils contiennent en eux « de substantiel, étaient comprimés fortement, le « corps humain n'occuperait pas plus de place « qu'un point fait avec un crayon finement taillé ».

Ce qui revient à dire que l'organisme physique

d'un homme consiste dans sa presque totalité d' « espace inter-atomique et infra-atomique », demeure probable du « corps éthérique » et du « cerveau éthérique » .

D'un autre point de vue, et à l'aide des nouvelles conceptions de l'être humain, on s'expliquerait mieux pourquoi un individu perd temporairement la raison sous l'influence d'une boisson alcoolique, pourquoi il perd définitivement la raison si le cerveau somatique fonctionne en désordre comme dans la démence. Et par là il serait évident que si l'appareil transformateur des « vibrations physiques » en « vibrations psychiques » réagit désordonnément, le « cerveau éthérique », siège de l'esprit, ne serait plus en état de percevoir correctement les impressions extérieures et encore moins d'agir au dehors avec des pensées et des actes appropriés qui continueraient évidemment d'être transmis, mais l'appareil transformateur les dénaturerait et les déformerait en images incohérentes.

Ces dernières considérations me remettent en mémoire une discussion courtoise que j'eus avec le Professeur Henri Morselli quelques années avant sa mort. Je m'efforçais de le convaincre du grand fait de tant de preuves variées — animiques et spirites — convergeant toutes vers un même centre: la démonstration de l'existence et de la survivance de l'esprit humain, fait qui assume une valeur scientifique de tout premier ordre, difficilement contestable. L'énumération des preuves m'imposait un long monologue que le Professeur Morselli écouta avec la plus grande attention, sans jamais m'inter-

indubitable de l'existence d'un parallélisme psycho-physique dans les phénomènes de la pensée, lequel mène à conclure inexorablement à l'extinction de l'esprit avec la désagrégation de l'organe pensant. Nul doute que les physiologues ont apparemment raison de conclure dans ce sens. Mais, par contre, il n'en serait plus de même si les termes du formidable problème se trouvaient un jour renversés par la démonstration expérimentale de l'existence d'un « cerveau éthérique » immanent dans le « cerveau somatique ». Dans ce cas, ce dernier ne serait plus qu'un appareil indispensable pour la traduction des impressions qui nous parviennent du monde extérieur par le truchement des sens sous forme de *vibrations physiques*, puis de *vibrations psychiques* perceptibles à l'esprit immanent dans le cerveau éthérique.

Je relève que cette thèse concorderait à merveille avec les théories du professeur Mme Gaskell, selon laquelle la Vie et l'Esprit constitueraient un Tout, qui serait un *quantum* inter-atomique, un « quelque chose » d'immatériel organisant la matière pour s'en libérer à l'instant de la mort. Et elle en tire le postulat « que toutes les formes de la Vie organisée possèdent cette « quantité intra-atomique ». Ce qui éclaire d'une lumière nouvelle le postulat d'une autre sommité : Le physicien Eddington, lequel déclare « que si les atomes du « corps humain, en ce qu'ils contiennent en eux « de substantiel, étaient comprimés fortement, le « corps humain n'occuperait pas plus de place « qu'un point fait avec un crayon finement taillé ».

Ce qui revient à dire que l'organisme physique

d'un homme consiste dans sa presque totalité d' « espace inter-atomique et infra-atomique », demeure probable du « corps éthérique » et du « cerveau éthérique ».

D'un autre point de vue, et à l'aide des nouvelles conceptions de l'être humain, on s'expliquerait mieux pourquoi un individu perd temporairement la raison sous l'influence d'une boisson alcoolique, pourquoi il perd définitivement la raison si le cerveau somatique fonctionne en désordre comme dans la démence. Et par là il serait évident que si l'appareil transformateur des « vibrations physiques » en « vibrations psychiques » réagit désordonnément, le « cerveau éthérique », siège de l'esprit, ne serait plus en état de percevoir correctement les impressions extérieures et encore moins d'agir au dehors avec des pensées et des actes appropriés qui continueraient évidemment d'être transmis, mais l'appareil transformateur les dénaturerait et les déformerait en images incohérentes.

Ces dernières considérations me remettent en mémoire une discussion courtoise que j'eus avec le Professeur Henri Morselli quelques années avant sa mort. Je m'efforçais de le convaincre du grand fait de tant de preuves variées — animiques et spirites — convergeant toutes vers un même centre : la démonstration de l'existence et de la survivance de l'esprit humain, fait qui assume une valeur scientifique de tout premier ordre, difficilement contestable. L'énumération des preuves m'imposait un long monologue que le Professeur Morselli écouta avec la plus grande attention, sans jamais m'inter-

rompre. Quand j'arrivai au terme de ma péroraison, il continua de garder le silence, cependant que l'expression de son visage indiquait qu'il était absorbé en de profondes réflexions. J'en conclus que ne parvenant pas à trouver d'objections métapsychiques à opposer à la masse imposante des faits cités, il se sentait ébranlé dans ses convictions matérialistes, ce qui me poussa à rompre le silence avec cette question : « Eh bien ! Monsieur le Professeur, ne vous semble-t-il pas que l'hypothèse spirite est en réalité scientifiquement mieux démontrée que vous ne l'imaginiez ? » Il se ressaisit, et regardant dans le vide en une attitude quasi extatique, il scanda solennellement ces paroles : « Venez visiter avec moi un asile d'aliénés, et alors vous serez convaincu que la pensée est fonction du cerveau ! »

J'appris ainsi par cette réponse que le Professeur Morselli n'avait effectivement trouvé aucune objection d'ordre métapsychique, que visiblement son criterium logique avait été ébranlé par l'évidence cumulative des preuves énumérées, mais que, après une brève opposition intérieure, le physiologue professionnel l'avait emporté, dans l'incapacité qu'il était de s'affranchir des convictions profondes, indélébilement marquées dans ses cellules cérébrales par plus d'un demi-siècle de pratique de la pathologie mentale, convictions apparemment plus que légitimes, mais tout à fait erronées du fait qu'elles ne reposaient que sur une unique facette du prisme Vérité. Il en découlait que l'argumentation *négative* du professeur, laquelle n'était pas métapsychique, mais psychopathologique, n'infirmait nullement la valeur irrésistible des preuves *positives*, d'ordre métapsychique, que j'avais citées, et dans lesquelles je tenais compte de *toutes les faces* du prisme Vérité. L'argumentation du professeur Morselli signifie seulement qu'avant d'atteindre à la démonstration scientifique de l'existence et de la survivance de l'esprit humain, il subsistait encore une question à résoudre concernant la pathologie mentale. Maintenant, cette incertitude s'est dissipée comme le brouillard au soleil en vertu d'une classe de phénomènes métapsychiques auxquelles je n'avais pas fait allusion en cette discussion improvisée : la catégorie des phénomènes de « bilocation » impliquant l'existence d'un « corps éthérique », lequel implique lui-même l'existence d'un « cerveau éthérique », siège de l'intelligence. Et c'est ce dernier fait, d'importance théorique considérable, qui en vient à concilier la survivance de l'esprit humain avec la pathologie mentale sous toutes ses formes : délire alcoolique, démence, idiotie. Mais, comme je l'ai dit, à ce moment il ne me vint pas à l'esprit de faire valoir l'importance démonstrative de cet ordre de phénomènes supranormaux.



Le problème relatif aux réelles fonctions du cerveau par rapport au processus de la pensée, est si important que je me propose de citer un extrait d'un de mes ouvrages dans lequel je traite justement ce thème ardu.

Dans la seconde série de mes « *Indagini sulle*

manifestazioni supernormali » (1), pp. 187-9, je m'exprime ainsi :

« De mon côté, j'ai proposé récemment une théorie complémentaire de celle qui fut formulée par William James, d'après laquelle les fonctions du cerveau seraient doubles : De « traduction » dans un premier temps, et de « transmission » dans un second temps. C'est-à-dire que les vibrations spécifiques qui parviennent du monde extérieur au cerveau par le truchement des sens, y sont « traduites » en termes sensoriels et psychiques à la fois perceptibles à l'esprit (il convient de rappeler qu'un « esprit » ne pourrait percevoir des vibrations *physiques*), déterminant ainsi un « état de conscience » auquel l'esprit répond en opposant l'*image psychique* correspondante, avec laquelle il agit sur les centres d'innervation *efférente* qui la transmettent à la périphérie aux termes d'une action spécialisée correspondant au stimulus perceptif originaire.

« Pour confirmer ce que j'avance, je mentionne en passant le fait que l'« écorce cérébrale » est considérée par les physiologues comme un complexus de « centres d'élaboration de la pensée par le moyen des *images psychiques* ». Ainsi, par exemple, le centre du langage s'exercerait par le truchement des « images phonétiques des paroles », ce qui explique l'apparente contradiction impliquée dans le fait que, le centre du langage lésé, la pa-

(1) Ernest Bozzano, op. cit. 2e série. Imprimerie « Dante ». Citta della Pieva, Italie. Editions Jean Meyer, 8, rue Copernic, Paris, version française.

role devient impossible (*aphasie*), bien qu'il n'existe pas de paralysie véritable des organes de phonation, ce qui peut se produire quand la lésion en question a rendu impossible la transmission des « images phonétiques » des paroles et en conséquence l'excitation psychomotrice des organes de phonation ne peut se réaliser. Il est donc établi que les centres d'innervation *efférente* sont stimulés par le moyen des « images psychiques. »

« Et ici, après avoir exposé la dite thèse en termes scientifiques, il me reste à l'exposer en termes philosophiques, observant que s'il est vrai que l'esprit humain renferme en soi une étincelle d'essence divine, il est vrai aussi que le « divin » qui existe dans l'esprit humain ne parvient pas à s'individualiser, si ce n'est en passant du règne de l'« Absolu » à celui du « Relatif », du domaine du « Noumène » à celui du « Phénomène ». Il s'ensuit que pour entrer en rapport avec les manifestations de l'Univers phénoménal, l'esprit a besoin d'un organe *transformateur* ad hoc, et cet organe, c'est le cerveau. En d'autres termes : la véritable fonction du cerveau dans ses rapports avec l'« esprit », consisterait dans le fait de mettre l'esprit en état de percevoir un aspect déterminé de la Réalité Inconnaissable par un système déterminé d'apparences phénoménales qui se développent selon les modalités toujours diverses dans tous les mondes habités de l'Univers entier, apparences phénoméniques au milieu desquelles l'esprit est destiné à vivre afin de s'élever plus tard dans la connaissance de la « Réalité Absolue » contemplée à travers les modalités infinies où il évolue

en se manifestant dans le Relatif. On comprendra donc la nécessité pour l'esprit de posséder un cerveau qui serve d'organe transformateur de la Réalité Absolue en manifestations Relatives ou Phénoménales, fonction infiniment grandiose à laquelle sont préposés les mondes innombrables qui peuplent l'Univers.

« Au point de vue du « parallélisme psycho-physiologique », j'observe qu'avec la théorie en question on parviendrait à concilier les affirmations des physiologues avec la thèse spiritualiste, puisque d'une part on reconnaît que la double fonction de « traduction » et de « transmission » exercée par l'organe cérébral s'accomplit aux dépens de l'énergie accumulée dans les cellules nerveuses, comme le soutiennent et le démontrent les physiologues, et d'autre part, on relève que cet état de fait apparaît très facilement conciliable avec l'existence d'un esprit indépendant de l'instrument duquel il se sert pour entrer en contact avec l'ambiance terrestre. Il en résulte que la meilleure définition du « parallélisme psycho-physiologique » serait celle qui a été donnée par notre éminent philosophe : Pierre Siciliani, d'après laquelle est affirmée l'indiscutable corrélation, par les lois de l'équivalence, des activités contraires morphologique et psychique, mais en même temps il est reconnu que cette corrélation doit s'interpréter dans le sens d'une « correspondance parallèle », et jamais d'une « absolue conversion »...

C'est ainsi que je m'exprimais dans mon essai intitulé : *Cerveau et Pensée.* Il m'a paru opportun d'en extraire le passage ci-dessus pour renforcer

ce que j'ai affirmé sur le fait que l'existence d'une pathologie mentale est pleinement conciliable avec l'existence d'un esprit survivant à la mort du corps, et donc exempt des maladies qui affligent l'appareil somatique duquel il se sert pour entrer en relations avec les manifestations de l'ambiance phénoménale dans lequel son destin est de vivre et d'évoluer.

Quant aux phénomènes de « bilocation », avec l'existence qu'ils impliquent d'un « corps éthérique » et d'un « cerveau éthérique », je constate qu'ils revêtent aussi une importance démonstrative pour une autre question d'ordre psycho-physiologique, laquelle empêcha toujours un autre éminent physiologue d'adhérer à l'hypothèse spirite. Je veux parler ici du Professeur Charles Richet, lequel, récemment encore, le 26 janvier 1934, répondant à une demande analogue qui lui était adressée par le Directeur de *Light,* s'exprimait comme suit : « Enfin, les phénomènes de l'intelligence sont à ce point étroitement liés aux fonctions cérébrales que, selon moi, il apparaît — je ne dirai pas impossible, mais presqu'impossible — que l'intelligence puisse persister quand le cerveau est désintégré, annihilé, réduit en poussière. Selon moi, il apparaît effroyablement absurde d'admettre que cette poussière cérébrale contient la mémoire. »

Comme on voit, il ne s'agit plus ici d'une question inhérente à la pathologie mentale, mais bien d'un problème relatif à la possibilité pour la mémoire de survivre à la dissolution des centres corticaux, survivance qui de toutes façons ne serait pas localisée dans la « poussière cérébrale » dont parle Charles Richet, et il serait en vérité «effroya-

blement absurde » de soutenir çà ! Mais cette question aussi ne se pose plus quand on admet l'existence d'un « cerveau éthérique », siège transcendantal de l'intelligence et de la mémoire. Et à propos de faculté mnémotechnique, je rappelle que depuis quelque temps les physiologues avaient découvert que parallèlement à la très imparfaite et toujours fragmentaire mémoire physiologique, il existe une « mémoire intégrale parfaite », latente et inutile, dans les replis de la subconscience, ce qui constitue une énigme impénétrable aux physiologues du fait qu'aucun n'est en état d'expliquer sur le terrain biologique l'existence subconsciente de facultés mnémotechniques prodigieuses destinées à rester éternellement latentes et inutiles, problème qui n'existerait pas à condition que l'on assigne à la « mémoire intégrale parfaite » des buts ultra-terrestres qui, de notre point de vue, sont plus que légitimes, surtout si l'on considère qu'il existe dans la subconscience humaine d'autres facultés prodigieuses qui, elles-mêmes, sont inutiles dans les conditions latentes où elles nous sont généreusement octroyées. Et plus encore qu'inutiles, mais littéralement inconciliables avec l'existence charnelle, sous quelque aspect qu'on veuille examiner le problème, puisque déjà on a fait justement remarquer que si un jour ces facultés devenaient utilisables sous forme d'un « sixième sens » (comme le prophétisent certains), dans ce cas *elles rendraient impossibles la vie sociale, la lutte pour la vie, toute noble compétition humaine, provoquant ainsi l'arrêt fatal de l'évolution bio-psychique des espèces.* Les choses en étant là, il s'ensuit que les facultés en

question devront être considérées pour ce qu'elles sont, c'est-à-dire pour des facultés spirituelles existant à l'état latent dans la subconscience humaine d'où elles peuvent émerger et se développer dans une ambiance appropriée après la crise de la mort. Si l'on devait en conclure ainsi avec ces pouvoirs supranormaux, rien ne serait plus rationnel aussi que de conclure dans le même sens pour la « mémoire intégrale », résolvant de cette façon le problème que contrariait tant le critère scientifique du Professeur Richet.

Enfin, pour compléter et renforcer ce que j'ai exposé, il convient d'ajouter que pour la démonstration de l'existence et de la survivance de l'esprit humain, il est péremptoirement nécessaire que dans la subconscience humaine soit localisée l'existence latente de facultés spirituelles préformées, et cela pour la bonne raison que pour survivre en esprit dans une ambiance appropriée, il faut posséder des facultés spirituelles *qui ne peuvent être créées de rien au moment de la mort.* Il en résulte que si les facultés spirituelles, conjointement avec la « mémoire intégrale » n'existaient pas d'abord dans la subconscience humaine, on devrait inexorablement en conclure que l'esprit humain est anéanti avec la mort du corps. Eh bien ! Le grand objectif de dissiper tous les doutes relatifs à leur existence, a été heureusement atteint, scientifiquement atteint, irréfutablement atteint. Et cela est si vrai que tous les spécialistes de la question — aucun *Fachmann* n'étant exclu — se trouvent d'accord à l'affirmer sur la base des faits, cependant que cette réalité constitue le point d'appui sur lequel pivote toute la

casuistique métapsychique, ainsi que le point d'appui sur lequel pivotent toutes les hypothèses formulées pour expliquer ces faits, tant celles des « animistes totalitaires » que celles des « animistes spiritualistes ».

Pour en revenir aux phénomènes de « bilocation », je conclus en observant combien tout concourt à démontrer que le formidable problème de l'être, autour duquel tant et tant de systèmes philosophiques édifiés au cours de trente siècles se sont vainement fatigués, serait expérimentalement résolu le jour où serait scientifiquement démontrée l'existence d'un « corps éthérique » extériorisable, immanent dans le « corps somatique ». En d'autres termes : pour déchiffrer l'énorme mystère demeuré impénétrable à toutes les philosophies, les seuls phénomènes de « bilocation » suffisent. Et cela d'autant plus qu'ils sont indissolublement liés aux trois formes classiques des manifestations métapsychiques de caractère spontané : Les apparitions de défunts au lit de mort, les apparitions de défunts peu de temps après la mort ; les visions de fantômes dans les maisons hantées, manifestations qui représentent *la phase terminale et le complément nécessaire des phénomènes de bilocation.* Il ne sera pas inutile de rappeler ici que les apparitions de morts au lit des agonisants et après le trépas sont bien souvent perçues *collectivement et successivement par plusieurs personnes,* ce qui revient à éliminer l'hypothèse de l'hallucination... On peut dire la même chose des phénomènes de hantise qui sont non seulement perçus collectivement ou successivement par plusieurs personnes, mais qui sont bien

souvent aussi identifiés par les percipients auxquels on présente leur portrait. Ainsi donc, il en résulte que les apparitions des défunts étant indubitablement des apparitions de morts, corroborent les phénomènes de « bilocation » démontrant que l'existence dans l'homme d'un « corps éthérique » susceptible de s'extérioriser conjointement avec les attributs de la conscience et de l'intelligence, trouve sa raison d'être dans le fait de la survivance de l'esprit à la mort du corps.

IMPRIMERIE GASTON CAGNIARD
CHATEAU - THIERRY

Bibliothèque de Philosophie Spiritualiste Moderne et des Sciences Psychiques

Editions Jean MEYER, 8, Rue Copernic, Paris (16e)

Extrait du Catalogue

I. Œuvres de M. Ernest BOZZANO

Phénomènes Psychiques au moment de la Mort.

Sous le titre générique ci-dessus, le célèbre psychiste italien présente trois importantes monographies dans lesquelles se trouvent son esprit scientifique précis et sa rigoureuse logique : « Apparitions de Défunts au lit de mort », « Phénomènes de télékinésie en rapport avec des événements de mort », « Musique transcendantale ». Traduit par C. de Vesme.

Un vol. in-16 de 260 pages .... **12 fr. »**

A Propos de l'Introduction à la Métapsychique Humaine.

M. Ernest Bozzano répond par la logique à une œuvre de passion. On y trouvera la plus solide et la plus sereine construction de pensée en réponse à l'esprit de secte scientifique qui, malheureusement, retarde l'avènement de la vérité, dans la plus grande partie du monde savant.

Cet ouvrage est une magistrale réfutation des théories de René Sudre et une éloquente démonstration de la légitimité scientifique de l'interprétation spirite des phénomènes métapsychiques. Grâces soient rendues aux adversaires du Spiritisme, puisqu'ils ont fourni à un grand et savant auteur spirite l'occasion si précieuse de mettre, par un simple effet de contraste, la vérité en face de l'erreur.

Un vol. de 260 pages .... **12 fr. »**

Les Manifestations métapsychiques et les Animaux.

Les amis des bêtes trouveront dans la lecture de ce livre, si riche en preuves, une grande joie : ils sauront, à la lumière la plus positive, que les animaux ne sont point pour nous compagnons éphémères, qu'une échelle relie tous les êtres. On observe chez les animaux des facultés supranormales identiques à celles que nous connaissons chez l'Homme ; la preuve est faite que l'Esprit des Animaux survit à la Mort.

Un volume in-16 de 194 pages .... **12 fr. »**

Manifestations supranormales parmi les peuples sauvages.

L'auteur des *Phénomènes de Hantise et d'A Propos de l'Introduction à la Métapsychique humaine* avait considéré dans un autre et fort remarquable ouvrage *Les Manifestations Métapsychiques et les Animaux*. Il nous porte aujourd'hui sur un autre terrain : il envisage le supranormal chez les peuples sauvages, et, toujours richement servi par son lucide sens critique comme par sa vaste documentation, nous fait vérifier que tous les phénomènes actuellement observés et étudiés par les spirites ou les métapsychistes ont eu leur parallèle, de tous temps, chez les peuples restés à l'état primitif.

Un vol. in-16 de 166 pages .... 12 fr.

Les Enigmes de la Psychométrie et les Phénomènes de Télesthésie.

L'auteur avec son immense érudition et sa clarté habituelle montre comment *Les Enigmes de la Psychométrie* éclairent toutes les questions qui, de proche en proche, de vibration en vibration, de rapport en rapport, nous mènent vers le fond des choses. Les réalités spirituelles les plus certaines et aussi les plus discutées à l'heure actuelle sont au fond du mécanisme de la psychométrie.

Avec *Les Enigmes de la Psychométrie* et celles de la *Télesthésie* qui leur font suite dans le même volume, on va de « déterminisme en déterminisme », on s'avance en définitive vers le grand moteur de l'univers : la pensée.

Un ouvrage passionnant : des faits, toujours des faits, et de solides conclusions.

Un vol. in-16 de 202 pages .... 12 fr. »

Pensée et Volonté.

La pensée peut être photographiée ! Voici un fait scientifique et indiscutable. Avec sa clarté et sa logique habituelles, le Maître groupe et ordonne les faits pour en tirer toute déduction utile. Le chercheur pénètre le domaine troublant de la pensée, de sa *force matérielle*, puisque photographiable. Nous recommandons tout particulièrement cet ouvrage, certains qu'il doit être rangé parmi les classiques de la métapsychique et du spiritisme contemporain.

Un vol. in-16 de 121 pages .... 9 fr. »

La Médiumnité polyglotte (Xénoglossie).

Voici un travail d'une réelle importance, car il fait la démonstration de la possibilité, pour un médium, de parler et d'écrire en trance des langues anciennes et modernes, qu'il ignore totalement à l'état normal.

Il faut alors recourir à la seule interprétation logique de ces faits merveilleux par l'intervention d'intelligences extérieures au médium et aux assistants.

La quantité des témoignages apportés est considérable. Les faits sont classés selon un ordre précis et rigoureux, qui forme une démonstration d'une exactitude et d'une ampleur impressionnantes.

Un vol. in-16 de 260 pages .... 12 fr. »

II. Auteurs Divers

WILLIAM CROOKES, F.R.S.

Membre de la Société Royale de Londres

Sir William Crookes est le premier grand savant qui, après avoir affiché son incrédulité, ait osé affirmer hautement la valeur des expériences spirites. Il a nettement formulé : « Je ne dis pas que cela est possible, je dis que cela est. »

Aussi le professeur Charles Richet écrit-il dans son « Traité de Métapsychique » :

« *Encore aujourd'hui, la base de toute métapsychique objective, ce sont les expériences de Crookes.* C'est du granit, et nulle critique ne les a pu atteindre. *Aux derniers jours de sa glorieuse et laborieuse vie, il disait encore qu'il* n'avait rien à rétracter de tout ce qu'il avait affirmé jadis. »

Recherches sur les Phénomènes du Spiritualisme.

Les phénomènes de lévitation avec le médium Dunglas Home ; les matérialisations de Katie King avec le médium Florence Cook.

Cette œuvre maîtresse du grand physicien anglais, qui ouvre ce que le Professeur Ch. Richet a appelé la *période scientifique* de la Métapsychique, est un des ouvrages de fond les plus importants pour le Spiritisme. Traduit par J. Alidel.

3e édition. Un vol. in-16 de 202 pages, avec fig. ...... 9 fr. »

GABRIEL DELANNE

Premier Président de l'Union Spirite Française, M. Gabriel Delanne, après de forts travaux comme ingénieur, consacra son existence à l'étude et à la propagation du Spiritisme. Il fut, à juste titre, considéré comme un des représentants les plus autorisés de la science nouvelle, parmi les contemporains. Son œuvre est considérable.

Recherches sur la Médiumnité.

Études des travaux des savants. Différences fondamentales entre l'écriture automatique des hystériques et l'écriture mécanique des médiums. Preuves absolues : communications au-dessus de la portée intellectuelle du médium, ou en dehors de ses connaissances ; messages révélant des faits inconnus du médium et des assistants ; écritures en langues étrangères inconnues du médium ; autographes de personnes mortes obtenus par des médiums qui ne connaissaient pas les décédés.

Cet ouvrage est l'étude la plus complète et la plus scientifique sur l'écriture médiumnique.

8e mille. Un fort vol. in-16 de 500 pages .... 15 fr. »

La Réincarnation (Documents pour servir à son étude).

Nul n'était mieux placé que le grand vulgarisateur du Spiritisme Scientifique pour présenter, avec de lumineux commentaires, les faits qui démontrent la réalité de l'évolution de l'esprit à travers les vies successives.

Guidé par l'auteur, le lecteur constate tout d'abord que la croyance aux vies successives était fort en honneur chez tous les peuples de l'antiquité, puis s'initie aux théories modernes de l'Evolution depuis Lamarck et Darwin, étudie l'âme animale, la Mémoire intégrale, les Enfants prodiges et les Souvenirs de vies antérieures.

Un volume in-16 de 408 pages .... 12 fr. »

Sir OLIVER LODGE

Membre de la Société Royale de Londres

Le grand physicien anglais dont les travaux dans le domaine de l'électricité, notamment la théorie des ions, sont enseignés dans le monde entier, a déclaré, après trente années de recherches scientifiques :

« Je m'affirme spirite, parce que j'ai eu à accepter les phénomènes comme des réalités. Je conclus que la survie est largement trouvée au moyen de l'investigation scientifique. »

LA REVUE SPIRITE

Journal d'Etudes Psychologiques et d. Spiritualisme Expérimental

Publication Mensuelle fondée en 1858 *par* ALLAN KARDEC

JEAN MEYER, *Directeur de* 1916 *à* 1931
Rédacteur en chef : HUBERT FORESTIER

Principaux Collaborateurs :
Mme Camille FLAMMARION, MM. Ernest BOZZANO, Léon CHEVREUIL, Gaston LUCE, Raoul MONTANDON, ANDRY-BOURGEOIS, Dr Lucien GRAUX, Gabriel GOBRON, Juin SELVA, SULYAC, etc...

DIRECTION ET ADMINISTRATION : rue Copernic, PARIS (16e)
Téléphone : *Passy* 22-61

LA REVUE SPIRITE est la plus ancienne et la plus importante revue spirite et psychique de langue française. On y trouve d'abord les articles de fond de ses rédacteurs habituels, traitant des questions relatives à l'expérimentation et à la philosophie spiritualiste.

LA REVUE SPIRITE donne enfin les comptes rendus des journaux et revues, conférences, congrès, etc., ainsi qu'une rubrique des sociétés et une chronique étrangère renseignant le lecteur sur les faits et nouvelles spirites et psychiques du monde entier.

LA REVUE SPIRITE paraît régulièrement vers le 15 de chaque mois, sur 48 pages de texte, grand format.

PRIX D'ABONNEMENT :

France et Colonies Françaises	25 fr. *par an.*
Etranger : Pays ayant adhéré à l'accord de Stockholm	30 fr. »
Pour les autres Pays	35 fr. »
Le Numéro	2 fr. 50

Les abonnements partent de *Janvier* et *Juillet.*

Ils se paient d'avance en un chèque postal adressé comme suit : *Editions Jean MEYER, Paris Compte* 609.59, ou pour l'étranger en un chèque ou un mandat international au nom des *Editions Jean MEYER,* 8, *rue Copernic, Paris* (16e).

Tout changement d'adresse doit être accompagné de la somme de 1 franc.

En vente dans les principales Librairies
Dépôt aux Editions Jean MEYER (B.P.S.), 8, rue Copernic, Paris (16e).

